This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

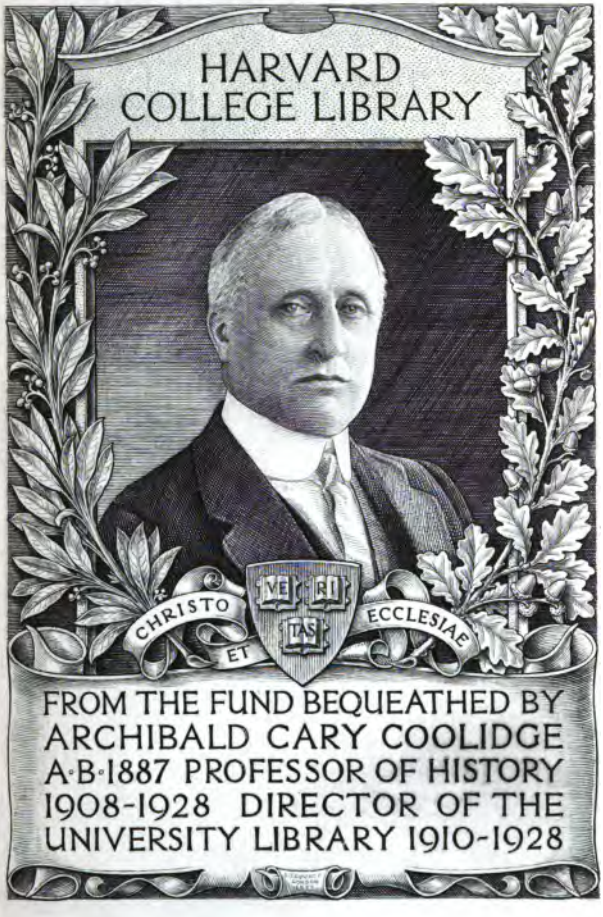
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SIAV 3616.9


HARVARD
COLLEGE LIBRARY
CHRISTO
ET
ECCLESIAE
VE RI TAS
FROM THE FUND BEQUEATHED BY
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A·B·1887 PROFESSOR OF HISTORY
1908-1928 DIRECTOR OF THE
UNIVERSITY LIBRARY 1910-1928

ALBERT BORDEAUX

SIBÉRIE

NOTES DE VOYAGE ET DE SÉJOUR

1902 — 1903

Ouvrage accompagné de 12 gravures hors texte et d'une carte

Deuxième édition

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904

Tous droits réservés

Dir
Cos

SIBÉRIE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1903.

DU MÊME AUTEUR

Rhodésie et Transvaal, 2e édition, PLON, éditeur.

Sibérie et Californie, PLON, éditeur *(épuisé)*.

Les Mines de l'Afrique du Sud, DUNOD, éditeur.

Les Placers de Sibérie, DUNOD, éditeur.

Les Mines d'or de Californie, DUNOD, éditeur,

Les Mines d'argent de Bosnie, LEFÈVRE-DUCROQ, éditeur.

Les Mines de Transylvanie, LEFÈVRE-DUCROQ, éditeur.

Les Gîtes calaminaires de Tunisie, LEFÈVRE-DUCROQ, édit.

Les Mines d'argent de Sibérie, DESOER, éditeur.

Explorations minières dans les Alpes, DESOER, éditeur.

EN PRÉPARATION

La Bosnie populaire, mœurs et légendes, etc.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5147.

ALBERT BORDEAUX

INGÉNIEUR CIVIL DES MINES

SIBÉRIE

NOTES DE VOYAGE ET DE SÉJOUR

1902 — 1903

Ouvrage accompagné de 12 gravures hors texte

ET D'UNE CARTE

Deuxième édition

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904

Tous droits réservés

Slav 3616.9

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
AUG 10 1944

Coolidge fund

26

45-
26

A

ROBERT LEBAUDY

en témoignage d'estime pour son activité à suivre le développement des pays étrangers, et en souvenir amical.

SIBÉRIE

NOTES DE VOYAGE ET DE SÉJOUR

CHAPITRE PREMIER

DE MOSCOU A TOMSK

J'ai passé près de six mois à parcourir la Sibérie, d'avril à septembre 1902. Ce n'est point un nouveau monde à découvrir; c'est à peine cependant si le transsibérien est inauguré et fonctionne régulièrement jusqu'à Irkoutsk et au Baïkal, et de la rive orientale du Baïkal jusqu'à Striétensk, sur l'Amour. Il ne sera inauguré officiellement en Mandchourie qu'au printemps 1903, et ne fera guère le tour du Baïkal qu'en 1904. Pourtant ce mode rapide de répandre la lumière et la civilisation dans une contrée a déjà permis de faire connaître une assez longue bande de terrain; mais il reste beaucoup à faire, aussi bien pour la civilisation, qu'elle soit commerciale, industrielle ou morale, que pour le voyageur, qui est un peu le messager de cette civilisation. Si l'on trouve que la Sibérie est lente à se développer, c'est que les moyens dont elle dispose sont encore mal proportionnés à ses dimensions gigantesques.

En outre du chemin de fer, elle a ses fleuves; mais ils sont gelés la moitié de l'année, et quand ils ne le sont pas, on dirait, comme nous le verrons, que la torpeur de l'été produit sur les gens un effet semblable à celui du gel sur les eaux.

Ma mission est toute de civilisation industrielle; je n'importe ni bibles ni canons, ce qui n'empêche pas la douane russe de fouiller avec minutie mes modestes bagages, comme d'ailleurs elle fouille indiscrètement tout le monde. Les douaniers russes ne ressemblent pas du tout aux nôtres : c'est une troupe de gens en tabliers blancs et souliers de feutre, qui se glissent partout sans bruit comme des chats et extraient de vos valises les objets les plus inoffensifs pour les emporter vers des tables auprès desquelles siègent des officiers galonnés en uniformes de toutes couleurs. On suit avec une anxiété mal déguisée la dispersion de ses effets. Les moindres infractions volontaires sont punies d'amendes énormes, bien supérieures à la valeur des objets. Pour ma part, je vis ainsi partir vers les tables un complet de toile grise tout neuf acheté à Paris pour supporter l'été sibérien. Ne le voyant pas revenir, je me dirigeai vers la table sur laquelle sa nouveauté s'étalait. Un officier extrêmement élégant me dit, en allemand (il ne savait pas le français et je n'osais me servir du peu de russe que je savais), que j'aurai à payer six roubles.

J'essayai en vain de lui expliquer que, dans ce cas, mieux valait le lui laisser et acheter un costume de toile en Sibérie. J'avisai alors le grand chef en uniforme blanc; celui-là devait parler français. En effet, et il comprit tout de suite que je ne pouvais porter en hiver, il gelait cette nuit-là où nous passions la fron-

tière, un costume de toile destiné à l'été; ce fut du moins la raison que je lui donnai. Peut-être voulut-il être aimable en raison de l'Alliance, et il s'écria d'une voix forte : « Libre, » en russe, naturellement. Je ne le lui fis pas dire deux fois, et je remportai mes effets. Pour calmer la susceptibilité possible de l'homme si distingué qui me demandait six roubles, j'allai le chercher et le conduisis au buffet pour lui offrir quelque chose. Les douanes russes sont du moins situées à côté de confortables buffets. Il choisit du *schnaps*, boisson allemande, et des gâteaux; puis je dînai, car il était minuit et j'avais faim, de plus j'avais bien gagné mon dîner. Ainsi ma première impression des Russes fut favorable, ils décident suivant les circonstances.

A Varsovie, j'avais vu surtout des Polonais, et j'avais été frappé de la supériorité du nombre des femmes sur celui des hommes : je pouvais déjà faire une comparaison entre l'apparence extérieure des Russes et des Polonais. Les Russes ont la tête plus carrée et le corps plus robuste, mais incontestablement les Polonais ont l'air plus fin, plus civilisé.

En traversant la Russie, de la frontière à Moscou, mes impressions se refroidirent : de grandes plaques de neige couvraient une campagne triste, couverte de bois de petits bouleaux, ou parfois de petits sapins. Des villages russes, de pauvres *isbas* de bois et de chaume, semés en désordre en pleins champs, s'étendaient sans même former de rues, de même qu'aucune barrière ne paraissait diviser les propriétés alentour. On me dit que c'est l'image sensible de la propriété communale russe, où de temps à autre, à des époques déterminées, on fixe par le sort ou bien aux enchères le domaine que chaque paysan devra cultiver. Le pro-

duit sera tantôt à lui, tantôt mis en commun : c'est bien là un type parfait de communisme. Or le résultat en est franchement mauvais : on cultive peu et mal.

Peut-être le sol, le climat, l'eau, sont-ils plus ou moins responsables de cet état de choses. On ne peut cependant s'empêcher de faire la comparaison avec la culture en France, en Angleterre, aux États-Unis, où la propriété exclusive, même égoïste, a produit de si magnifiques résultats, et où presque tout terrain est mis en valeur. On sent ici que la terre pourrait rendre davantage, sans que les paysans émigrent en Sibérie, comme ils le font, au nombre de 150 ou 200,000 par an. Il est fort possible qu'une organisation différente, avec moins de communisme, eût mieux réussi, et qu'aux mains des Américains par exemple, ou des paysans français, la terre russe fût autrement productive. N'insistons pas sur les paysans français; ils travaillent ferme, mais on sait qu'ils sont indéracinables de leur sol natal, et ce n'est pas eux qui iront maintenant coloniser en Sibérie, ni ailleurs, et pourtant ils trouveraient de belles terres à cultiver au lieu de végéter sur un lopin de terre. Il y a cent cinquante ans, c'était différent; en somme, ils ont été les pionniers du Canada et de l'immense Louisiane, qui s'étendait du golfe de la Nouvelle-Orléans jusqu'à l'État de Washington, sur le Pacifique. Peut-être sont-ils trop bien chez eux à présent : on leur fait tant de faveurs, dans un but électoral, parce qu'ils sont le nombre.

L'on voudra bien m'excuser de parler un peu de la Russie avant d'entrer en Sibérie, parce que l'une explique l'autre. A Moscou, j'ai causé avec diverses personnes de cette question des paysans et ouvriers russes, et on se plaint d'un fait général : la main-

d'œuvre est difficile à se procurer en Sibérie comme en Russie, parce que les hommes veulent recevoir beaucoup et travailler le moins possible. N'y a-t-il pas là-bas *notre petit père le tsar,* qui doit veiller sur tous ses enfants et leur distribuer tout l'argent qui circule ? Cet argent est un droit, le travail n'est pas un devoir, et voilà où mène le communisme russe. En apparence, la journée de travail n'est pas très chère; mais il faut y ajouter tant d'accessoires pour recruter les hommes, les entretenir, compléter leur travail, qu'elle devient aussi chère qu'aux États-Unis. Au lieu d'un rouble par jour et par homme, la *padionchina,* ou compte des dépenses, divisée par le nombre d'ouvriers, arrive à quatre et même cinq roubles. On préférerait avoir des ouvriers chers, mais responsables de leur travail; des êtres énergiques et actifs plutôt que ces masses impalpables de moujiks qui roulent à droite ou à gauche suivant des poussées aveugles où le vodka ou eau-de-vie de grains joue un rôle assez important. Mais il me semble qu'on fait bien peu pour l'éducation de ce peuple; à peine commence-t-on à établir des écoles de villages, et quant à la religion et aux popes, le peuple n'a guère de respect pour eux, il se contente de pratiques extérieures exagérées et même rebutantes (1).

Dans les rues, à chaque pas, ce sont des églises, des chapelles (il y en a cinq cents à Moscou), et à chacune, à l'extérieur, ce sont des moujiks, tête nue ou à genoux, gesticulant force signes de croix. Des messieurs en gibus font de même; notre cocher s'arrête

(1) J'expliquerai plus loin que le paysan russe est vraiment à plaindre; il ne trouve pas toujours du travail.

pour satisfaire ce culte extérieur, et pourtant, m'a-t-on dit, tout cela n'empêche pas ces gens de vivre chez eux comme des animaux. La moralité n'est pas leur idéal, ils sont trop faibles pour résister, mais ils paraissent prier.

Pourtant il a passé ici un homme qui était bien le type de l'énergie. Aux devantures de certains magasins, des gravures représentent l'incendie de Wilna, la veillée d'Austerlitz, une série de souvenirs dont Moscou et la campagne russe sont encore tout imprégnés, cette triste campagne que la Grande Armée a parcourue par le froid le plus terrible du siècle. Et de voir ici, si loin qu'était alors la France, le petit caporal dans cette entrevue des trois empereurs, c'est un frisson de vieille gloire qui vous saisit. J'ai vu aux États-Unis tout le monde admirer Napoléon, mais je trouve que c'est en Russie surtout qu'il devrait l'être; peut-être son nom et son histoire arriveraient-ils à secouer la torpeur des moujiks; mais cette race solide a l'avenir pour elle.

Je suis allé, en compagnie d'un officier d'artillerie français, sur la montagne des Moineaux, d'où Napoléon a contemplé Moscou avant d'y pénétrer. C'est à quatre ou cinq kilomètres de l'autre côté de la Moskowa. Nous y sommes allés à pied, en passant au couvent de Novodiévitch, célèbre dans l'histoire de Russie. Il est entouré d'un mur crénelé et de seize tours; c'est ici que Boris Godounoff prit la couronne, et que trois cents strélitz furent pendus pour avoir pris le parti de Sophie, la sœur de Pierre le Grand, contre son frère. Son aspect et sa couleur rougeâtre n'ont plus rien de lugubre, et même la campagne alentour a l'aspect le plus paisible.

Nous passons la Moskowa en canot et nous grimpons

la montagne des Moineaux. L'on contemple d'en haut l'infinie variété de formes et de couleurs des dômes, des clochers, des tours, des palais et des maisons de cette Rome tartare. Nulle ville au monde ne présente un tel kaléidoscope de couleurs. Je croyais que Napoléon avait examiné d'ici les ravages de l'incendie de Moscou pour se préparer à la quitter, mais mon compagnon m'explique qu'il n'en est rien, que cet incendie a été peu de chose, et que la Grande Armée a campé dans Moscou près de deux mois après l'incendie. Mais pendant ces deux mois, Alexandre faisait traîner les négociations de paix, en retenant Napoléon par des illusions : lorsque Napoléon décida la retraite, son intention était de s'installer sur le Niémen et l'année suivante de marcher sur Pétersbourg. Si l'année n'eût pas été exceptionnelle, il avait encore tout le temps d'arriver au Niémen, mais on sait que l'hiver commença deux mois plus tôt que d'habitude et qu'il fut glacial. Ainsi au contraire de ce que l'on croit, si l'incendie de Rostopchine eût fait quitter Moscou à Napoléon, il échappait à ce terrible hiver, qui seul, par sa précocité et sa rigueur, détruisit la Grande Armée.

Les musées de Moscou sont pleins de souvenirs de Napoléon, on y voit même son portrait en pied en empereur romain, et ce fait témoigne de la largeur d'idées des Russes.

Il faut commencer à Moscou de s'habituer à la cuisine russe, du moins, et c'est le plus difficile, aux heures des repas. On peut bien manger à toute heure, mais bien plus cher qu'aux heures coutumières, et à condition d'être patient. A midi, par exemple, vous demandez le dîner « obied »; il n'est pas prêt et ne le sera qu'à 2 heures. A 7 heures du soir, vous demandez

le souper, ou plutôt le dîner encore. C'est trop tard; il est fini à 6 heures. On mange entre 2 et 6 heures. Une seule fois, direz-vous? Non, mais il y a autre chose. Les Russes se lèvent tard, prennent du thé, des œufs, même une côtelette en se levant, puis ils dînent vers 3 ou 4 heures. Le soir vers 10 heures, parfois à minuit, ils font un autre dîner. Ceux qui ne sont pas riches se contentent le soir de nombreux verres de thé. Leur temps se passe autour du samovar à ingurgiter des libations presque ininterrompues d'eau bouillante, aussi doivent-ils aisément se passer de purgations. Les restaurants ne ferment jamais avant 3 heures du matin.

Tout ceci ne laisse pas de vous rendre perplexe sur le point de fixer l'heure de vos repas. Nous avons de la peine à attendre 3 heures, même 2 heures pour dîner. Aussi vous entrez à midi dans la salle à manger, et à défaut du dîner du jour, vous cherchez dans les menus un plat à commander. L'embarras se lisant sur votre visage de déchiffrer les menus russes et de désigner en russe l'objet, plein de surprises futures, de votre choix, vous voyez s'avancer vers votre table, avec une intention évidente de vous parler, un monsieur aux cheveux blancs tellement distingué que vous vous levez pour le saluer. Mais il vous fait asseoir avec politesse, il ne désire que vous servir d'interprète. Ceci et d'autres attentions vous enlèvent bientôt toute envie de parler russe.

Il y a une autre difficulté, la boisson. Les Russes boivent aux repas de l'eau-de-vie, vodka, et ensuite de la bière, puis du thé. Vous demandez des vins, mais ils sont hors de prix, et alors on se demande à quoi sert notre alliance. si nous ne pouvons acheter nos

vins, en Russie, à moins d'un rouble la demi-bouteille quand nous ne pouvons les vendre plus de 20 francs l'hectolitre. C'est évidemment la faute de la douane, qui protège ainsi les vins russes de la Crimée et du Caucase. Mais comme les hôteliers les vendent aussi cher que les vins français, le public, qui devrait être le grand consommateur, n'en boit pas; il préfère le vodka, le thé et la bière, qui sont à meilleur marché, mais moins sains. N'y aurait-il pas quelque chose à faire pour améliorer cet état de choses, nos gouvernants gagneraient en popularité s'ils assuraient un bon débouché pour leurs vins aux viticulteurs français.

Je ne parlerai pas des distractions de Moscou, ni de ses curiosités et de ses musées, pour lesquels les guides imprimés, et même de chair et d'os, ne font pas défaut à Moscou; je n'ai abusé ni des uns ni des autres et je suis allé m'assurer une place dans le train sibérien. Il y a deux express par semaine, c'est-à-dire neuf par mois, dont trois sont composés de voitures de la Compagnie internationale des wagons-lits, et les six autres de wagons russes. Je ne blesserai personne en ne faisant aucune comparaison; d'ailleurs toutes ces voitures sont confortables; une légère critique seulement : j'ai pris un train russe; il y avait un wagon-restaurant, mais pas de fumoir. Or ce restaurant était constamment si rempli de fumée de tabac que bien des dames n'auraient pu y dîner. Aux États-Unis il est interdit de fumer dans le restaurant; ailleurs, il y a une partie réservée aux fumeurs. Il m'a semblé aussi que la tenue les passagers laissait à désirer. C'était un monde en najorité de tchinovniks, c'est-à-dire de fonctionnaires. ls ont de beaux uniformes, de toutes les teintes, avec

des galons et des boutons dorés, et l'universelle coiffure en forme de casquette bien plate. Notre éducation française de respect pour l'uniforme militaire nous porterait à de la déférence. Mais il ne saurait y avoir dans un monde de tchinovniks l'allure et la tenue des officiers. J'imagine que l'armée russe voit de très mauvais œil tous ces uniformes; par contre, les civils y puisent plus de respect de la part du peuple, par suite aussi de l'assimilation des grades. Mais il n'importe, cela semble créer davantage de servilité; deux personnes ne peuvent plus s'aborder sans regarder leur grade respectif, et aussitôt l'une redevient modeste et l'autre se redresse. Tous ces tchins ont l'air de se faire des *Tchin, Tchin Bouddha*, l'obséquieux salut annamite.

Que deviendrions-nous en France si tous nos fonctionnaires et nos employés portaient aussi des uniformes dorés? C'est déjà bien assez des croix: Mérite agricole, Instruction publique, même Légion d'honneur, qu'on a tant prodiguées aux fonctionnaires pour si peu de mérite. Je préfère l'égalité de la grande république américaine, qui n'admet qu'on porte ni croix ni uniformes; ceux même de l'armée sont fort simplifiés.

Cependant aux États-Unis comme chez nous, comme en Russie, les tchins comptent avant tout sur ce *bon petit père de tsar*, qui est plutôt le contribuable, et travaillent le moins possible; peut-être qu'ils sont trop.

Nous passons l'Oural; plusieurs stations: Zlatooust, Tchéliabinsk, nous rappellent que nous sommes dans un district minier. Il y a, quelque cent verstes au nord, les mines de cuivre Demidoff, dirigée par un Français depuis de longues années, beaucoup d'alluvions auri fères, des alluvions de platine et des mines de pierre précieuses. De celles-ci, l'une, de découverte assez ré

cente, est fort curieuse. L'on nous offre d'en acheter pour plusieurs centaines de roubles, suivant le degré de pureté. C'est une sorte d'émeraude qui passe du vert durant le jour, au rouge le soir; on l'a appelée *alexandrite* parce qu'elle fut découverte au commencement du règne d'Alexandre Ier, et en présage d'espérance; plus tard on a voulu voir en elle un présage d'avenir, le rouge signifiant que ce règne finirait dans le sang d'un assassinat. Parmi les mines d'or se trouvent celles de Kotchkar, payées un prix fabuleux par une compagnie française, et dont les résultats sont faibles; mais cet achat, comme plusieurs autres, a eu pour résultat malheureux d'exciter les Russes à demander aux étrangers des sommes énormes en prix de leurs mines, et l'étranger y a renoncé. Les placers de platine sont uniques au monde et n'occupent qu'une très petite région. Naturellement ils s'épuisent, mais on les lave une seconde et une troisième fois et en même temps le prix du platine s'élève. La roche platinifère paraît être la serpentine sur laquelle se trouvent ces alluvions. En vingt ans, la production a presque doublé : elle a passé de trois à six tonnes; mais le prix faisait plus que quintupler : de 500 francs le kilogramme en 1880, il passait à 2,600 francs en 1900, de sorte que la valeur de la production à cette date dépassait 15 millions.

Le guide transsibérien fourmille tellement de renseignements sur chacune des stations que je me dispenserai d'en donner beaucoup. Certaines informations dépassent même les bornes de l'utilité : on fait remarquer les villages où les paysans ont des goitres, et ceci en style administratif; ailleurs on dit que telle montagne se dresse menaçante au-dessus de la localité; lorsqu'on

arrive, on cherche en vain la montagne : on ne voit qu'un dôme aplati de l'aspect le plus paisible. Nombre de villages ont, soit élevé une école, soit bâti un arc de triomphe avec quelques madriers, en souvenir du passage du tsar actuel, lorsqu'il était césarévitch, et le guide ne perd pas une occasion de rappeler le fait et d'ajouter que c'est le plus grand bonheur dont ces populations aient encore joui; il cite la maison du paysan où le tsar a *daigné* coucher. Il est certain que le tsar a eu un grand mérite à accomplir un pareil voyage, de Vladivostok à l'Oural, en voiture, longtemps avant la construction du transsibérien, et aussi à loger chez des paysans, mais je pense que souvent il n'aura pas daigné y entrer, et aura préféré coucher dans sa voiture. En certains endroits il a inauguré une église ou une école et il est touchant d'apprendre qu'il a, de ses mains, posé la première pierre, et de ses bras, apporté une brouette de terre. Voilà des traits qui mettent de niveau le souverain et son peuple et qui sont plus faits pour les unir que de pompeux discours de comices agricoles.

Nous passons quelques instants à Abdoulan et Taldi-Boulak, deux villes tartares, qui ont pris un très grand développement depuis peu d'années comme centres agricoles; ce pays est un grenier de seigle. Les maisons sont en grosses poutres, couvertes en chaume; le pays est presque plat, très légèrement ondulé, en ce moment la boue et la neige se le disputent; nous sommes aux premiers jours de mai, et il neigera encore.

C'est une terrible épreuve pour un pays que cet hiver si long, de sept à huit mois; je me demande s'ils pourraient réussir mieux que les Russes, les Anglo-Saxons, avec toute leur énergie et leur activité; je ne sais si le

froid ne les paralyserait pas : en fait, le Canada s'est beaucoup moins développé que les États-Unis. Mais le Klondyke et l'Alaska? C'est là que le premier venu pouvait, à l'origine, ramasser de l'or, sans autres capitaux que ses provisions et ses outils. En Sibérie, les placers ne sont pas des *poor men's diggings* (mines de pauvres gens), c'est sur leur masse qu'on réalise des bénéfices, il faut le concours de beaucoup de monde. du moins en général, et des capitaux importants. Mais nous avons tout le temps d'être renseignés en détail sur ces questions. D'ailleurs, une fois l'or épuisé en Alaska, il est fort peu probable que le pays conserve ses habitants.

Nous traversons les steppes kirghizes, riches en pâturages et en cultures dans beaucoup d'endroits, et où l'on connaît aussi des gisements métallifères, mais sans les exploiter encore, sauf le charbon à Ekibastous, qui fournit le transsibérien. Ce pays manque d'eau, l'été est absolument sec, les gelées sont précoces et les fortes chaleurs brûlent les herbes; c'est au sud, dans la région un peu montagneuse, que le sol est plus riche. Nous voyageons avec de riches marchands kirghizes dont plusieurs sont énormes ; le plus gros, qui a l'air bonhomme, m'avoue peser 12 pouds, c'est-à-dire 196 kilogrammes et demi : heureusement il couche sur la banquette inférieure; s'il couchait sur celle d'en haut, je crois qu'elle s'effondrerait. Assis, il occupe toute la banquette. A la station de Kourgane, où il descend, un isvostchik refuse de le prendre dans sa voiture, et vraiment il a plutôt l'air capable de la soulever; il est gigantesque. Les kirghizes vivent surtout des produits de leurs troupeaux : laitage, koumiss, fromage, viande; leurs vêtements sont faits de peaux fumées ainsi que leur vaisselle, et leur principal plaisir

est celui des courses à cheval. Ils ont, dans la seule région d'Akmolinsk, 3,100,000 têtes de bétail.

Il y a ici des concessions cosaques, et ce sont eux qui presque seuls cultivent les légumes, et surtout le tabac ; mais les hommes étant pris pour le service, les travaux des champs sont faits ici presque uniquement par les femmes.

Cette région se développera bien davantage lorsque le chemin de fer la reliera d'un côté au transsibérien et de l'autre au Turkestan, à travers de nombreux gisements miniers.

Entre l'Obi et l'Irtisch, le transsibérien traverse, pendant près de 600 kilomètres, la steppe de Baraba, très fertile, presque entièrement plane, et dans laquelle le gouvernement a fait exécuter d'importants travaux de drainage, qui ont augmenté encore la surface des terres labourables, de façon à faire de ce pays un grenier de la Sibérie.

Nous traversons de magnifiques ponts en fer sur le Tobol et sur l'Ichime, puis celui de l'Irtish qui a 600 mètres de longueur, en six travées de 100 mètres; et nous entrons dans la belle gare d'Omsk; mais voilà cinq jours que je roule dans un wagon, et une seule gare m'intéresserait, celle de Tomsk, où je dois m'arrêter.

Je croyais entendre un bruit de voix grotesque dans un compartiment, comme si l'on amusait des enfants, mais c'était moins enfantin. Ce wagon retentit des sons nasillards et criards d'un phonographe exaspérant, qu'écoutent des tchins dorés ; deux d'entre eux, qui sont énormes, me font l'effet de Fasolt et Fafner (1).

(1) Les géants dans *Siegfried*.

le motif des géants conviendrait à ce phonographe. Je ne connaissais pas encore ce genre de divertissement, il peut bien aider à passer ces monotones journées de wagon, mais celui-ci me fait par trop l'effet d'une caricature musicale; je préférerais le pianista ou régina américain, mécanique, mais harmonieux et d'un son très pur. La voix humaine, pour être imitée, réclame plus de perfectionnements. Mais notre phonographe, ou plutôt grammophone, est impitoyable, il crie toute la journée, remplit le wagon de ses hurlements, et je m'enfuis au fond de mon compartiment. C'est pourtant merveilleux qu'une simple ligne reproduise, ténue comme un fil, les sons de tout un orchestre ou de plusieurs voix.

Toujours et de plus en plus la neige couvre la campagne; nous passons un immense pont sur l'Obi, long de 750 mètres, entièrement construit en Russie. L'Obi a souvent 20 à 30 mètres de profondeur, il est relié à l'Yénisséi par un canal à écluses; malheureusement ces écluses sont trop étroites, nous dit-on, parce que leurs dimensions ont été réglées dans les bureaux de l'administration, sans consulter les besoins locaux, et le canal est peu fréquenté. Voilà bien la chinoiserie administrative. Cependant la ville voisine d'Obi, qui n'était qu'un village de 200 habitants, en a déjà plusieurs milliers et expédie chaque année, en blé seulement, près de 15,000 tonnes. La situation de cette ville nouvelle est excellente, à l'intersection du grand fleuve et du transsibérien. Il est probable qu'elle remplacera peu peu la ville de Tomsk.

Depuis Omsk, j'ai la chance de partager mon compartiment avec le baron B..., un ancien officier de marine, encore très jeune, qui voyage pour visiter les

prisons de Sibérie et pour s'occuper des enfants des prisonniers, les sortir d'un milieu malsain et dégradant, les instruire et leur fournir un état. Il doit parcourir ainsi toutes les villes principales de Sibérie jusqu'à l'île de Sakhaline, où il s'occupera des enfants des forçats. Jusqu'ici son succès est complet : à Omsk, il a fait une conférence aux commerçants riches et aux notables; ceux-ci ont souscrit les fonds nécessaires, loué une maison, et les enfants des forçats y ont été installés pour y recevoir logement, nourriture et instruction. Je ne tarirais pas de vous raconter les conversations que nous eûmes ensemble. Un homme appartenant à la plus haute noblesse de Pétersbourg et s'occupant d'œuvres charitables est à portée de connaître toutes les classes de la société. L'aristocratie, qui a été à peu près ruinée par la libération des serfs et à la suite de cette réforme, vit surtout à la cour et à l'armée, remplissant des postes élevés et faisant en somme une œuvre utile. Je ne puis m'empêcher de comparer le rôle utile qu'elle remplit avec celui auquel on a réduit la noblesse française. Les commerçants russes forment la classe riche et ils habitent surtout Moscou, la ville la plus riche de beaucoup de l'empire russe ; mais ces commerçants ont l'esprit étroit et arriéré, ils ne songent qu'à accroître leur fortune, et il suffit de voir l'état dans lequel ils entretiennent Moscou pour le comprendre : les rues mal pavées et sales, les moyens de communication rares, lents et incommodes; les voitures de place sans tarifs; cette ville, une des plus grandes du monde, peut-être plus grande que Paris, car les maisons basses et souvent agrémentées d'un jardin s'étendent beaucoup plus en surface qu'à Paris, cette ville aurait, plus que toute autre, besoin

d'un chemin de fer urbain ou d'un métropolitain, et personne n'en prend l'initiative; on réussira à le faire, cependant; la municipalité, qui est le souverain de Moscou, dispose de beaucoup d'argent; mais il faut être si prudent avec les entrepreneurs russes, ils font des dupes même chez eux!

Il paraît que la dernière œuvre de Tolstoï, *Résurrection*, a eu un retentissement considérable dans tout l'empire russe, et je ne puis m'empêcher de trouver un lien entre l'œuvre du baron B... et celle du prince Neklioudof; mais celle de mon compagnon de voyage est certainement la meilleure, car il veut sortir du mal des êtres innocents, et qu'on peut réformer, tandis que Neklioudof est trop disposé à admettre que le monde des malfaiteurs est composé de très braves gens. Ce qui est vrai, c'est que le peuple russe n'a guère le sens de la moralité et commet des crimes qu'en France le peuple ne commettrait pas : il est plus près de la nature que nous. Cette bonté du cœur, qu'on remarque chez le Russe, est en somme de l'ignorance, ignorance du cœur et ignorance de l'esprit.

Ces conversations et d'autres font que j'arrive sans m'en douter à la station de Taïga, celle d'où part l'embranchement de Tomsk. C'est un bien vilain tour qu'on a joué à la plus grande ville de Sibérie de la reléguer à 90 kilomètres au nord du transsibérien. Peut-être ne pouvait-on faire autrement. C'est en tout cas un mauvais tour pour les voyageurs à destination de Tomsk. Il est minuit; Taïga n'est qu'un amas de bâtiments de bois où logent des employés du chemin de fer et des épiciers; il n'y a pas d'hôtel, mais on peut s'allonger dans le buffet de la gare. Le train de Tomsk ne part qu'à 4 heures du matin. Mais le baron B... a l'habitude

des Russes, il m'emmène avec lui dans un wagon à destination de Tomsk; nous nous y installons confortablement pour dormir, et à notre réveil il est en route, bien qu'avec deux heures de retard, suivant la coutume des trains russes. Au dehors, la neige s'étend partout; c'est ici un des endroits les plus froids de la Sibérie.

CHAPITRE II

TOMSK

La ville de Tomsk est fort loin de la station, et pourtant rien n'empêchait, il me semble, de faire arriver les trains en ville; il faut plus d'une demi-heure de voiture, et il paraît que c'est la même chose partout en Sibérie. Il est vrai que ces villes sibériennes, toutes en maisons de bois, avec un seul étage au plus, et jamais contiguës, occupent de très grandes étendues; aussi l'usage des voitures est-il indispensable. Ce n'est donc rien que de faire un trajet un peu plus long pour aller de la gare à son hôtel ou à sa maison; en outre cela augmente l'industrie des isvostchiks, qui profitent tant qu'ils peuvent des voyageurs. Ces isvostchiks sont d'affreuses voitures basses qui plongent plus qu'à moitié dans la boue et la neige; elles n'ont pas de place pour les bagages, qu'il faut charger à part dans des télègues ou charrettes en bois.

Les rues de Tomsk ne sont, en cette saison, que des marécages où la neige, en fondant, dispute encore la place à la boue; il est impossible de les traverser. On a heureusement établi des trottoirs en bois le long des maisons, trottoirs surélevés de deux à trois marches au-dessus de la chaussée; et pour la traversée des principales rues, de simples planches ont été posées, mais à force d'être foulées elles finissent par plonger sous

la boue, et, en fait, on ne peut aller d'une rue à l'autre sans une voiture. Tomsk me rappelle parfaitement les villages miniers de Californie, ces vieux villages peu à peu abandonnés des comtés de Placer et d'Eldorado. Nous nous installons à l'hôtel d'Europe, et pour la gouverne des voyageurs, je dirai que c'est non seulement le meilleur de Tomsk, mais le meilleur que j'aie vu en Sibérie, à part Vladivostok.

Le premier jour, pour compenser le manque d'exercice d'une semaine en wagon, je pensais pouvoir me passer de voiture, mais je ne tardai pas à le regretter. Pour aller au bureau des mines, à 3 ou 4 kilomètres de l'hôtel, je perdis toute une matinée, et lorsqu'enfin j'arrivai, je n'osai me présenter, tellement mes bottes étaient couvertes de boue; une fois sorti du quartier central, on ne trouve plus de voitures; on donnerait alors beaucoup pour en voir venir une, mais la retraite même est coupée, et l'on a fait tant d'efforts, de prodiges d'équilibre pour sauter des passages difficiles, qu'on ne veut pas en perdre le bénéfice. Si du moins j'avais acheté des *pimoui*, ces énormes caoutchoucs qu'on enfile par-dessus ses bottes et qu'on dépose à l'entrée des maisons, mais j'en ignorais même l'existence; il faut qu'on acquière la moindre expérience à ses dépens.

Les maisons de Tomsk sont, pour la plupart, en grosses poutres de bois, comme les isbas des paysans, mais avec des fenêtres en bois découpé, même ouvragé, assez jolies. Il y a quelques bâtiments neufs en briques dans la partie haute de la ville; on dirait qu'on a voulu moderniser Tomsk pour l'arrivée du chemin de fer; mais rien n'y fait, je crains bien que l'essor de cette ville ne reste figé dans sa boue et dans sa neige, grâce

à son écartement du transsibérien. D'autres villes : Obi, Krasnoiarsk, gagneront tout ce dont Tomsk aurait profité, et il paraît que l'on s'en aperçoit déjà sensiblement.

Tomsk s'allonge le long de la rivière Tomi, qui a une largeur considérable, et sur laquelle est amarrée une flottille de barques : le commerce de la Tomi est limité en amont à la ville de Kouznetzk, riche en mines de houille et de fer, dont nous parlerons plus loin. En aval, à peu de distance, la Tomi se jette dans l'Obi, et par là Tomsk se trouvait relié à Tobolsk et à Omsk avant la construction du transsibérien. Ainsi une partie du commerce de Tomsk se trouve annihilée d'un autre côté par Tobolsk et la rivière Tobol. Tomsk communiquait avec l'Oural et son chemin de fer jusqu'à Perm et au Volga; le transsibérien a remplacé cela. Enfin les marchandises des champs d'or de la Léna, si riches depuis 1850, venaient directement de Tomsk à Yénisseisk, pour remonter de là l'Angara, puis rejoindre la Léna; maintenant ces marchandises viennent par Irkoutsk et par Touloune.

On compte cependant encore à Tomsk deux cent onze fabriques et usines : distilleries, brasseries, huileries, tuileries, scieries, fabriques de suif, savon, etc., fabriques d'allumettes, pelleteries, carrosseries; enfin, fonderies, forges et ateliers, produisant par an plus de deux millions de roubles. Il y a quatre banques et une bourse de commerce, fondée dans le but de faire de Tomsk le point central du commerce sibérien, pour fixer les conditions commerciales de la Sibérie. Mais ce qui a le plus d'importance à Tomsk, c'est la centralisation des services administratifs, et l'Université, qui est la principale en Sibérie, comprenant faculté des

lettres, faculté de droit, de médecine et faculté des sciences, avec une bibliothèque de cent mille volumes et divers musées. Il semble que peu à peu Tomsk cessera partiellement d'être une grande ville commerciale pour demeurer la capitale administrative de la Sibérie, et, dans ces prévisions, son écartement de la grande voie de chemin de fer pourrait devenir un avantage. Les couvents et les églises abondent; la cathédrale, toute neuve, qui dresse, seule sur une immense place, ses quatre coupoles et son dôme bleu de ciel, est un des plus beaux monuments de la Sibérie.

Cependant rien dans tout cela ne m'intéressait particulièrement; je ne cherchais à Tomsk que les moyens de parcourir sans difficultés les districts miniers d'Atchinsk et de Minoussinsk, c'est-à-dire d'avoir quelques lettres d'introduction pour les ingénieurs et directeurs des mines. Au bureau des mines, tout le monde se montra extrêmement aimable et bien disposé; presque tous les ingénieurs, depuis leur chef, M. Bogolioubski, parlaient très bien le français; mais on me dit qu'il était trop tôt pour entreprendre ce voyage, que j'aurais encore de la glace et de la neige, des chemins impraticables, et on me regardait avec étonnement. Devant ces gens expérimentés, ayant l'habitude du pays, je ne savais quel parti prendre, mais la perspective de passer quinze jours ou trois semaines dans les boues de Tomsk me déplaisait énormément, et j'étais parti de bonne heure pour éviter les chaleurs et les moustiques de la fin de l'été : est-ce que j'allais perdre le fruit de cette avance?

Heureusement, les mines les plus intéressantes que je voulais voir appartenaient à un vieux mineur de Tomsk, nommé Ivanitzky, dont on me fit faire la con-

naissance. Ce vieillard, possesseur actuellement d'une grande fortune due à son travail, était un type inoubliable. Il me rappelait un vieux mineur de Californie, enrichi lui aussi par un travail de plus de quarante ans. De haute stature tous les deux, et le torse énorme, le vieux Californien avait un air plus fin. Celui-ci, le Sibérien, avec ses longs cheveux gris poivre, très droit, l'air fier, tempéré par des yeux bienveillants, le visage grêlé et large, avait quelque chose d'encore mal dégrossi, d'un peu sauvage, l'apparence, si ce n'était trop dire, d'un ours : cette comparaison n'est point faite pour le blesser, tant d'hommes ont dans le visage une vague ressemblance avec un animal, et l'ours n'est pas le plus laid; d'ailleurs, j'aurais pu le comparer aussi à un lion. C'est un grand chasseur, et il me montra avec une joie évidente les dépouilles d'ours dues à sa force et à son adresse : cette année même, à soixante-dix ans passés, il venait d'en tuer un, qu'il avait achevé avec un couteau de chasse.

C'est chez lui que j'entrepris mes premières causeries en langue russe : je n'avais pour tout actif que quelques mois de grammaire, sans aucun exercice de prononciation, et de vagues souvenirs de la langue slave que j'avais commencé d'apprendre il y a douze ans en Bosnie. Je m'en tirai cependant d'une manière très honorable. J'avais préparé ma conversation, il est vrai, mais elle se prolongea plus de deux heures, donc bien au delà de ce que j'avais pu prévoir. On m'offrait du thé et toute espèce de choses; le père Ivanitzky me faisait passer d'une chambre à l'autre, attaquer les zakouski avec une fourchette, des sardines, du caviar, boire de petits verres de vodka, revenir prendre du thé avec les dames, puis rentrer dans l'autre chambre

pour manger du fromage, toujours en buvant du vodka. Et pendant ce temps, il étudiait le moyen de me faciliter mes courses. Les dames s'étonnaient de ma facilité à parler russe, et j'étais étonné de la clarté de leur élocution, tandis que le vieillard était plus dur à comprendre. Cependant, j'étais comme sur la corde raide : à chaque instant je tremblais que la causerie ne déviât dans une direction où je me perdrais entièrement. Cette attention intense et continue est fatigante à la longue : je me levai plusieurs fois pour sortir, et de façon à laisser une impression définitivement bonne sur ma connaissance du russe; chaque fois il y avait quelque chose à dire ou à manger, un nouveau tour à faire dans une nouvelle chambre, dont les lampes électriques s'allumaient pour moi avec une certaine ostentation de la part du vieillard, fier de montrer ses trésors.

Je finis par réussir ma sortie, mais il fallut promettre de revenir le surlendemain pour avoir mes lettres d'introduction. Ce fut aussi long, et je m'en tirai aussi, quoiqu'il me semblât un peu moins bien.

L'hospitalité sibérienne est charmante. Sans que l'on vous connaisse, sur une simple présentation, on vous retient à dîner, à des heures bizarres malheureusement, entre quatre et cinq heures, et sous le prétexte qu'il y aura une dame connaissant le français. C'est dans de telles conditions que s'évanouit le peu que l'on sait de russe. N'étant pas obligé de le parler, ni même de l'écouter attentivement, puisqu'il y a un interprète, on n'ose plus entreprendre de conversation. C'est ce que je m'efforçai plusieurs fois d'expliquer ; je me sens beaucoup plus gêné de parler russe avec des personnes parlant allemand ou français qu'avec

celles qui ne savent que le russe : l'on perd tout l'avantage d'être polyglotte, et l'on sent trop son infériorité lorsqu'on voit des Russes manier le français comme leur langue naturelle. D'ailleurs on ne vous laisse pas le choix; le moindre Russe qui, d'aventure, sait quelques mots de français vous les sert avec ostentation, et tandis qu'il pourrait vous être utile en vous donnant une leçon de syntaxe ou de prononciation russes, il ne peut s'empêcher de vous faire savoir qu'il sait quelques mots de français, pour que nul en France ne l'ignore, et parce qu'il tient à s'instruire avant de vous instruire. J'ai connu un Anglais qui m'a tenu ce raisonnement : parlant bien français et allemand, il refusait par principe de causer anglais avec des Français ou des Allemands. « Pourquoi, disait-il, leur servirais-je de professeur? » Je sais bien des gens qui n'en auraient point été fâchés, et puis, n'est-ce pas en somme un témoignage de respect pour la France que de se servir de son langage?

J'ai reçu ainsi plusieurs invitations à dîner, sans pouvoir les rendre. Mais il semble que dans ce pays c'est plutôt l'invité qui fait honneur à son hôte, car c'est celui-ci qui rend la visite que nous appelons la visite de digestion, comme pour remercier d'avoir bien voulu accepter à dîner : je ne regrettais qu'une chose, c'est d'attendre une heure si tardive, et pour ne pas montrer trop d'appétit, j'étais obligé de faire un petit déjeuner vers 11 heures. Le soir, je passais régulièrement une longue soirée, jusque vers 11 heures ou minuit, avec le baron B..., dans sa chambre ou dans la mienne, causant en français, qu'il parlait comme un Parisien, sans le moindre accent, de toutes sortes de choses russes et sibériennes, en prenant du thé au sa-

movar toujours bouillant. Nous arrivions aux sujets les plus intéressants, quand je dus lui annoncer mon départ pour le lendemain, mais nous nous promîmes de nous retrouver à Vladivostok, ou peut-être plus tard, quelque jour, à Saint-Pétersbourg.

Entre temps, j'avais fait une visite au gouverneur, qui me reçut fort bien, mais nous eûmes quelque peine à nous comprendre en russe, n'ayant rien de bien particulier à nous dire; je n'avais pas de lettre officielle, mais, comme j'ai pu le constater, c'était parfaitement inutile.

Avant de quitter Tomsk, car le vieil Ivanitzky m'avait engagé à partir de suite, sans craindre la neige ni les mauvais chemins, je pris cependant une précaution qui se trouva être fort utile, celle de m'équiper en tenue d'hiver, bien qu'on fût au 10 mai : pelisse en peau de mouton, bottes fourrées au dedans en peau de mouton, au dehors en peau de renne, gants fourrés et casquette fourrée. Le tout me coûta trente-six roubles; c'est dire que la fourrure commune est à bon marché à Tomsk. Mon train partait à 10 heures du soir, mais je ne partais pas seul; grâce au vieux mineur sibérien, j'escortais une véritable caravane, composée d'un maître charpentier, de son aide et d'une vingtaine de charpentiers; tous ensemble s'en allaient passer tout l'été là-bas, dans les montagnes, construire un grand chalet en bois pour les propriétaires et les employés des mines Ivanitzky.

Je pars donc, emportant le meilleur souvenir de toutes les personnes que j'ai vues à Tomsk, qui ont fait tout leur possible pour faciliter ma tâche.

Il faut rejoindre Taïga; notre train est le seul qui corresponde sans arrêt prolongé avec un train trans-

sibérien. Nous sommes fort nombreux, car plusieurs de nos hommes n'ont pu se séparer de leur famille; la gare est pleine de monde; à nous seuls, nous emmenons trente personnes, sans compter les enfants. Il faut compter plus de quatre heures de Tomsk à Taïga, aussi beaucoup de nos gens ronflent dans leur wagon de quatrième classe : le train n'a pas de première classe, et je m'installe, sans pouvoir dormir, en seconde avec mon maître charpentier qui bavarde tellement en allemand que, lors même que je le voudrais, je ne pourrais dormir. Je pense que ce brave homme, Allemand, de récente arrivée en Sibérie, est heureux de cette occasion de parler sa langue maternelle.

A Taïga, nous changeons de train. Il est deux heures, mais il fait déjà grand jour. Nous n'attendons pas longtemps cette fois, mais le train dans lequel nous montons est un train omnibus qui ne fait guère que 15 à 18 kilomètres à l'heure. Des autres trains, l'un, l'express bihebdomadaire, fait 25 à 30 kilomètres à l'heure; si l'on se trompait de jour, l'arrêt à Taïga pourrait être long. L'autre train, omnibus, nous aurait procuré un arrêt de douze heures à Taïga, il n'y avait donc pas à y songer; mais ces horaires sont singulièrement organisés; je pus constater, dans certains cas, qu'on a pris l'heure de Pétersbourg, sans se préoccuper des heures locales.

Taïga sera sans doute un jour la tête d'une autre ligne de chemin de fer, celle que l'on projette pour rejoindre Semipalatinsk sur l'Irtish, par Barnaoul et les gisements de fer et de charbon de Kouznetzk. Semipalatinsk sera relié aussi au Turkestan russe, et ce chemin de fer développera une des plus riches régions de l'Asie.

CHAPITRE III

COURSES DANS LES MONTS SAÏANS — UNE MINE D'OR

Le train part de Taïga, et tout le monde se rendort. Le temps ne s'enfuit pas en Sibérie : on dort et on mange sans se préoccuper des heures, que beaucoup de gens, d'ailleurs, n'ont pas appris à distinguer. On emporte ses provisions et son samovar en même temps que ses couvertures et son matelas. On fait son thé dans le wagon; on trouve divers aliments à presque toutes les stations : du pain, du lait, des œufs, du beurre, etc. Le train stationne tellement qu'il a bientôt deux à trois heures de retard. Heureusement arrive une station pour laquelle l'indicateur porte deux heures d'arrêt, Mariinsk; mais alors le train, pour regagner le temps perdu, ne s'arrête que dix à quinze minutes. Malheur à ceux qui ont attendu cette station pour déjeuner au buffet de la gare, comptant sur leur horaire. C'est vraiment trop de confiance.

Enfin nous arrivons à la station d'Itate, où nous devons descendre et organiser nos courses vers le sud. Le village se trouve à 4 kilomètres de la gare : il y a deux télègues pour nous et nos trente voyageurs. Le chef charpentier et moi, nous nous y installons avec nos bagages, et nous partons en avant; nous enverrons d'autres voitures chercher les enfants en bas âge

ÉGLISE DE CHARIPOVA

HUTTES DE PAYSANS SIBÉRIENS

et les colis de la troupe. Itate s'étend à perte de vue le long d'une immense rue principale ; il y a 2,500 à 3,000 habitants. Mais les maisons ne sont que des cabanes en troncs d'arbres, très basses, chacune avec des cours et des écuries, et elles occupent ensemble une longueur démesurée.

Nous sommes reçus chez un paysan, dont la maison, ou plutôt la cabane, ressemble à toutes les autres. Il s'appelle Démite Akouline. La cour est un amas de fumier boueux où l'on enfoncerait à mi-jambe sans les planches jetées par-dessus pour faciliter les passages. Les paysans sibériens n'emploient pas le fumier pour engraisser leurs terres, parce qu'elles n'en ont pas besoin, étant encore vierges; d'ailleurs, ils changent fréquemment leurs emplacements de culture, la terre est si vaste ! Alors le fumier inutile s'entasse dans les cours, dans les rues, partout, si bien que les villages et leurs environs ne sont que des champs de fumier. Peut-être un jour ou l'autre sera-t-on heureux de les trouver.

Démite Akouline a une bonne figure, mais ses vêtements sont crasseux; ses cheveux, longs et graisseux, sortent à flots d'un bonnet noir usé; sa barbe noire est tellement fournie qu'elle a l'air de former un tout solide, à la manière des barbes des statues. Tout cela produit un effet si peu encourageant comme hospitalité, que j'ai une surprise joyeuse en pénétrant dans l'intérieur de la cabane, aussi propre que le dehors est sale. La chambre qui nous est destinée a des rideaux blancs, un lit blanc et rouge; à terre, des tapis simples, mais propres, et dans un angle, les icônes que je retrouverai partout dans les moindres isbas. On me dit que l'intérieur des isbas est souvent

très propre; du moins, il y a presque toujours une chambre propre, celle des icônes!

Dans la chambre voisine, voici une nouveauté pour moi : un berceau d'enfant tout particulier. C'est un cadre rigide en bois enfermant un hamac et suspendu par les quatre angles à un ressort à boudin fixé au plafond par un crochet. Pour bercer l'enfant, on abaisse le cadre de bois, que le ressort ramène en l'air, produisant ensuite une série d'ondulations décroissantes d'intensité. Ce système est fort ingénieux, et l'effet sur le bébé m'a paru très soporifique.

Le lavoir sibérien, unique pour toute une maison, est bien connu. Je pense qu'il a été imaginé pour réduire la consommation d'eau au minimum dans un pays où l'eau n'est nulle part distribuée par des canaux. Ce lavoir est un récipient de cuivre ou de fer de forme quelconque, le plus souvent arrondi comme une boule, ouverte au sommet et fixée dans le mur par une tige; en haut, un couvercle; en bas, un trou que bouche à volonté une petite boule en fer terminée par une tige qui passe dans le trou. Pour se laver, on pousse en l'air la tige qui soulève la boule, l'eau sort; on en profite pour rapidement s'inonder la figure avant que la boule en retombant ait obstrué la sortie de l'eau. On recommence ce manège jusqu'à ce qu'on en ait assez. A terre, un seau reçoit l'eau sale. Quand on n'a pas les moyens de se procurer cet ustensile, on suspend à une ficelle un petit pot en fer, et pour se laver on l'agite de façon que l'eau s'écoule par les bords. C'est ce dernier dont fait usage la famille Akouline.

Que l'on n'oublie pas, si l'on doit voyager comme moi dans la campagne sibérienne, de se munir de draps de lit, d'une taie d'oreiller et de plusieurs essuie-mains.

Ce sont des choses que l'on ne trouve pas sans de grandes difficultés, et jamais propres; en outre, ce n'est pas l'habitude de les fournir. Il faut prendre aussi quelques provisions, car on n'a guère à vous offrir chez les paysans que l'eau chaude du samovar, des œufs et quelques *pirojnoe* ou gâteaux campagnards, plutôt fades. Je n'avais emporté que du chocolat; heureusement, mon compagnon avait du pain, mais en fait de viande, en bon Allemand d'origine qu'il était, il n'avait que du lard et une petite saucisse. Je lui abandonnai le lard entièrement; mais comme je voulais acheter quelques conserves chez un épicier, il m'en empêcha généreusement, me disant qu'il avait bien assez pour deux, et en effet sa petite malle était pleine de pain, de beurre, d'œufs et de lard.

On m'avait dit qu'en un jour et demi je serais arrivé au centre des mines, au village de Tchebaki, à 200 verstes au sud d'Itate. Nous mîmes trois jours, mais vraiment les conditions de voyage furent contraires à toute rapidité de locomotion.

Le première matinée, nous eûmes une route horrible; les rivières débordées la recouvraient le plus souvent de façon à la transformer en un marais de boue fangeuse. En certains endroits, où l'eau était particulièrement profonde, la route était pavée de troncs d'arbres jointifs sur lesquels notre pauvre tarantasse tressautait désagréablement; encore fallait-il bien savoir où étaient ces troncs d'arbres, car de chaque côté de la voie l'eau était profonde et coulait comme une rivière. Mais de temps à autre les bois sortaient de l'eau, et cela suffisait pour nous guider. La tarantasse, cette voiture si laide, est pourtant bien accommodée aux voies sibériennes; une voiture à ressorts se

briserait, on ne pourrait y fixer de lourds bagages, et puis ici l'on peut s'asseoir ou s'étendre sur du foin et sur ses couvertures, et l'on s'en trouve beaucoup mieux quand le trajet doit durer des journées entières. Pour de très grandes distances, des milliers de verstes, on voyage même jour et nuit, ne s'arrêtant que pour changer de chevaux.

Nous fîmes halte pour déjeuner à Priselok, et je pensais repartir de bonne heure; mais, hélas! avec la caravane de trente personnes et plus que nous remorquions, c'était à chaque halte des pourparlers sans fin pour fixer le prix des tarantasses. Chacune ne pouvait guère contenir que deux à trois personnes avec leurs bagages; il en fallait donc trouver une douzaine à chaque relais, chacune munie de deux ou trois chevaux suivant leur force, pour faire trente à quarante verstes (1). La patience est une vertu qu'on pourrait pratiquer en Sibérie, c'est une belle pénitence à donner aux gens nerveux. Et moi qui voulais, par le moyen de cet Allemand, faciliter mon voyage, je crois que je ne fis que tripler ses difficultés.

Après midi la route était meilleure; nous avions de bons chevaux, et ils purent faire un peu de trot et de galop. Mais ces chevaux étaient peureux : je m'en aperçus en ouvrant mon parapluie, car il tombait une averse. Le bruit du ressort qui se tendait produisit un effet magique; les deux chevaux partirent à bride abattue, sans que le cocher pût les retenir; c'était une chance que le passage où nous étions se prêtât à la rapidité, il n'y avait ni ravin ni troncs d'arbres. Armé de sang-froid, je réussis à refermer ma malencontreuse

(1) Une verste vaut 1,066 mètres.

machine qui se montrait aussi récalcitrante, car les chevaux jetaient sur elle des regards obliques terrifiés; sans doute ils n'en avaient jamais vu. J'aurais eu plus tôt fait de lâcher mon parapluie, mais j'y tenais. J'aidai ensuite le cocher à tirer sur ses rênes et nous arrivâmes sans encombre au prochain ravin. Pendant ce temps, l'Allemand s'était pelotonné au fond de la tarantasse en se cramponnant à moi, comme si je pouvais le sauver.

Un peu plus loin notre cocher, un garçon de vingt ans, mis en goût par cet épisode, se mit à lancer ses chevaux aux descentes de façon à refaire la montée du ravin à grande vitesse; on eût dit un divertissement de montagnes russes, mais toujours l'Allemand se cramponnait à moi. Il n'y avait rien de bien mirobolant à faire faire cet exercice à des chevaux sur un sol en terre battue qui s'y prêtait admirablement, mais cela mettait notre jeune homme au comble de la joie Il se retournait vers nous d'un air triomphant en s'écriant: *Kharacho?* Est-ce beau?

Le soir, nous fîmes halte à Charipova : la salle de réception qu'on nous donna était encore fort propre, sauf qu'une cane et ses petits avaient élu domicile sous le lit. Nous la fîmes sortir, et nous couchâmes à terre sur nos couvertures, bien que dans cette saison les parasites soient beaucoup moins à craindre qu'en été, mais en Sibérie, dans ces maisons de bois, même neuves, il y en a toujours.

Je ne redirai pas les scènes de marchandage des chevaux et des tarantasses qui se répétaient à chaque station. Mon Allemand se fâchait régulièrement en déclarant qu'il ne céderait pas; mais comme chaque fois il était menacé de rester en panne, il finissait toujours

par céder, après une perte de temps de plusieurs heures. Lorsqu'on n'est pas de force au moins égale, il est bien inutile de se fâcher. Je remarquai que ces paysans sibériens sont plutôt adroits et rusés; ils n'ont rien d'humble comme les moujiks de Moscou; je commençai à penser que l'émigration en Sibérie leur donne de l'initiative et des qualités qu'ils n'avaient pas en Russie (1). Mais peut-être si nous étions des tchinovniks en uniforme seraient-ils plus soumis; pourtant mon Allemand me dit qu'ils savent très bien distinguer les civils des militaires. Il y a ici une chose qui m'intéresse en leur faveur : ils sont misérables; depuis deux ans la famine menace la Sibérie; les années sont très sèches, il y a très peu de foin et le prix de celui-ci est quintuplé. Il est naturel que le prix de location des chevaux soit plus élevé; ces pauvres bêtes, mal nourries, errent dans la campagne, cherchant partout quelque herbe à peine hors de terre à brouter; leur maigreur fait pitié. Mais l'Allemand est parcimonieux; après tout, je ne puis le blâmer, une économie d'un rouble par voiture est appréciable quand il y a une douzaine de voitures, et la scène se répète toutes les trente ou quarante verstes : je crois seulement qu'il obtiendrait tout autant en cédant tout de suite ce qu'il cède à la fin.

Vendredi matin, froid vif; les pelisses et les bottes sont bienvenues. Petites montagnes pelées qui me rappellent celles du Transvaal; en partant, j'ai remarqué l'intelligence de nos petits chevaux qui, pour se faire atteler, viennent se mettre d'eux-mêmes entre leurs brancards en les enjambant. La matinée se termine par une longue séance à Parnaia, au bord d'un lac. Ce

(1) Ceux-ci ne sont pas des émigrants.

village de cabanes grises contre une colline pelée à demi rocailleuse a l'aspect misérable.

Après-midi, nous faisons quarante verstes en trois heures et demie, malgré deux longues montées suivies de descentes. Le pays est une suite de collines et de lacs, mais les collines sont pelées et les lacs sont encore gelés et l'on est au milieu de mai. Le paysage n'a rien d'alpestre; le plus grand des trois lacs, qui a 12 kilomètres de longueur, me rappelle plutôt le Grand-Lac-Salé, une étendue morne et sans vie, en pays également morne et vide. Cependant ce lac Bojé (lac de Dieu) n'est pas salé; voici des troupes de chevaux qui ont trouvé à paître près de son extrémité, et même voici quelques huttes de bois au toit plat couvert de terre. Enfin, au beau milieu du lac, je distingue avec ma lorgnette des gens en touloupe, qui pêchent à travers un trou dans la glace, soutenus par une planche appuyée sur la glace solide. Au delà du lac, dans la montée, voici enfin de petits bois : les montagnes, ou plutôt les collines, sont couvertes de petits arbres clairsemés comme en Rhodésie.

Je demande pardon aux personnes à qui mes comparaisons ne disent rien : c'est dommage que la Patrie française, qui conseille de voyager, n'en fournisse pas les moyens.

Les pentes d'herbe encore bien courte sont parsemées en certains endroits de longues pierres planes dressées debout. On me dit que ce sont des kourganes, vestiges ou tombeaux des Mongols et Chinois qui ont été chassés de leurs villages par les Russes il y a mille ans peut-être. Ils se sont enfuis en Chine, vers le sud. Nous en verrons de plus en plus; on dirait des champs de Karnac; certaines pierres forment des alignements :

on pressent quelque chose de mystérieux dans le lointain passé oublié qu'elles évoquent.

Voici un joli petit vallon entre des croupes boisées, et le village de Kostima. L'on m'offre deux magnifiques peaux d'ours brun et noir tués il y a huit jours. Mais le prix me semble assez élevé et je n'ai que trop de bagages pour m'encombrer de ces peaux à travers toute la Sibérie. Le paysan qui nous logera ce soir attend d'un jour à l'autre deux Américains, Brown et Mac Cormick, qui ont loué un placer dans le sud; ce sont deux jeunes gens qui ont de beaux projets d'installations hydrauliques, mais les remettent depuis deux ou trois ans, préférant passer leur temps à Tomsk plutôt que sur des placers en des endroits perdus. Pour moi je n'ai pas vu ce qu'il y a de si attrayant à Tomsk. Ces Américains éveillent ici de la sympathie. Ils sont du Colorado, et là-bas les gens ont quelque chose de gai et de familier qui les distingue des Anglo-Saxons. Et leur allure démocratique doit provoquer ici des idées d'égalité et de liberté qui contrastent avec la morgue des tchins, des « forms », comme les appelle un célèbre pamphlet russe. Déjà le paysan sibérien me semble au-dessus du niveau du paysan russe; si les Français et les Américains s'installent dans le pays, il ira plus vite encore, et ce sera pour le plus grand bien de la Russie. La Sibérie est non seulement un immense champ de colonisation agricole; elle contribuera peut-être plus que toute mesure d'instruction au développement moral du peuple russe.

Cette soirée à Kostima est vraiment charmante; il fait frais, une petite rivière décrit de paresseuses sinuosités entre des rives de gazon, et les contours qu'elle fait en amont et en aval sont tels que le vallon semble

fermé de tous côtés et isolé du monde. Nos paysans vont repartir avec leurs douze voitures; ce sont des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, plusieurs déjà mariés, qui s'amusent avec ceux de Kostima, comme des enfants, à se faire des niches avant le départ. Nos douze voitures n'ont que quatre cochers, car nos charpentiers ont conduit à l'aller, mais les chevaux ont l'habitude de suivre leurs maîtres, et voilà tous les attelages qui s'ébranlent, salués des cris de tout le village de Kostima, et ils partent au galop; on dirait un joyeux cortège de noce.

Mais voilà que le matin suivant, c'est la neige et le froid qui nous ressaisissent. Nous parcourons une vallée large dont les pentes portent des bois de sapins affreusement tristes, sans aiguilles, tout noirs. C'est une espèce de mélèze qui se dépouille chaque hiver. La tarantasse est blanche de neige; la route, la campagne, tout est blanc, mais les chevaux vont toujours. Nous allons faire ainsi soixante-cinq verstes en deux étapes. Et à chaque soubresaut, chaque montagne russe, ou ravin à traverser, c'est mon Allemand, pareil à Mime (1), peureux et tatillon, qui se cramponne à la voiture et à moi, comme si nous pouvions le retenir en cas d'échouage. Lorsque j'ai revêtu ma pelisse de peau de mouton, je redoute moins ses doigts graisseux, car il est de ceux qui ne peuvent vous parler sans vous prendre par la manche, par votre habit ou vos boutons. Vous vous écartez, mais en vain; vous vous brossez, il revient à la charge. Je comprends mieux le dégoût que devait inspirer l'affreux Mime, bien plus laid et sale et tatillon sans doute, au pauvre Siegfried.

(1) Dans *Siegfried*.

Et voilà comment il faut aller en Sibérie pour apprécier Wagner. Pour être juste envers mon compagnon, je dirai qu'il n'a pas voulu, malgré mes instances, me laisser lui rembourser la part de ses provisions dont je l'avais allégé en cours de route.

Voici enfin Tchebaki. En ce moment je ne vois à travers la neige qu'une maison assez confortable, où logent les employés du vieil Ivanitzky et où l'on m'offre le dîner et le gîte. Le lendemain, le ciel est clair et j'apprécie beaucoup mieux cette jolie localité dans une vallée spacieuse fermée au loin, vers le sud, par des montagnes toutes blanches. Il y a ici quelque chose d'alpestre, sauf que les pins sont noirs et que rien ou presque rien n'est cultivé; ce ne sont guère que des pâturages d'été. Les légumes, sauf les pommes de terre, ne poussent que dans des serres. Celles-ci forment le principal ornement des jardins; outre les légumes, il y a des fleurs, quelques fruits, surtout des abricots, et même des ananas. Le chalet que nos charpentiers vont construire sera digne des serres et de l'ancienne demeure qui renferme un immense salon carré et une salle de billard.

Décidément, le vieux mineur a des goûts châtelains somptueux. On me fait visiter les écuries, le haras : il y a cinquante chevaux de course qui vont concourir à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Ils n'ont pas encore eu grand succès; pourtant le cheval sibérien a de grandes qualités que les Russes tiennent à mettre en valeur. Il y a dans le haras une vingtaine de juments anglaises dont chacune a son poulain né d'un père sibérien. En outre, plus de cent chevaux ordinaires peuplent les écuries; puis il y a des meutes de chiens, des cerfs, des ours, que sais-je! Je n'aurais jamais rêvé rien de

pareil au cœur de la Sibérie : dans un beau pays, un luxe digne des gentilhommes de la France féodale, ce vieux sauvage ressuscite nos anciens hauts barons. Au delà du domaine s'étend un long village de paysans avec quelques boutiques. Tchebaki est le centre d'approvisionnement des mines et placers du sud, et même de la région de l'ouest, celle de Kouznetzsk, riche en fer et en charbon. Enfin, une route va d'ici jusque dans la partie est de l'Altaï.

De Tchebaki, j'ai encore à faire une cinquantaine de verstes en pleines montagnes pour atteindre la région des filons. Je les fais à cheval, la route est trop mauvaise en ce moment pour les voitures. On me donne un guide polyglotte pour m'accompagner : c'est un Russe qui parle français, anglais et allemand ; décidément, je n'aurai guère d'occasions de parler le russe. A part ceci, j'étais heureux de causer français avec un charmant compagnon qui avait voyagé aux États-Unis et en France.

Nous entrons dans les montagnes ; partout des laryx ou mélèzes noirs ; cependant le paysage gagne en grandeur, car les montagnes atteignent, puis dépassent quinze cents mètres ; mais plus on monte, plus la neige augmente. Nous faisons halte pour déjeuner au fond d'un ravin. A cause de mes bagages, nous sommes suivis d'un Mongol à la figure large et bouffie, un type parfait de sa race, trapu, brun noirâtre de teint, massif comme sa figure ; j'en ai gardé le souvenir en le photographiant. Il est plein d'attentions pour moi, nous fait le thé, s'occupe des chevaux ; je me figure qu'il serait aussi fidèle qu'un chien bien dressé, prêt à tout pour son maître.

Toutes les montagnes se ressemblent ; aussi je ne

décrirai que celle où j'ai passé trois jours. L'on y arrive par un vallon d'abord assez large dans lequel on a exploité des placers aurifères, et où s'élève maintenant une batterie de vingt pilons, dont le bruit, identique partout, évoque les filons de Californie et ceux du Transvaal. Puis on monte à flanc de coteau jusqu'à environ douze cents mètres d'altitude : sur le chemin, la neige a disparu par suite du fréquent passage des *tarataïkas* ou charrettes de minerai mais de chaque côté, presque tout le long de la côte, la neige atteint quatre à cinq mètres de hauteur, elle nous dépasse de beaucoup, même à cheval. Il est probable qu'elle ne disparaît qu'à la fin de l'été. Par contre, il y a quelques bois de sapins verts. Cela donne au pays un aspect moins triste, bien que le sommet des montagnes soit peu accidenté. A la mine s'allonge une série de maisons en troncs d'arbres dans un paysage absolument blanc de neige. Ce vallon encaissé, que la montagne pourtant domine à peine de cent cinquante mètres, cette maison qui n'a vue que sur d'épaisses couches de neige en cette saison, c'est glacial. Vraiment je crois que j'aurais du mal à vivre en un pareil endroit, et les gens qui habitent ici ont l'air d'être du même avis; ils souffrent de rhumatismes et l'on n'entend pas le bruit de leurs voix.

Mais le filon aurifère est puissant et riche, et cela suffit pour fixer ici des ouvriers et des employés; je fais le tour des habitations de ceux-ci; ils me reçoivent libéralement avec du thé et du vodka. Je remarque que leur salle principale est toujours ornementée de sapins verts plantés en terre à travers un trou du plancher : j'avais vu ainsi dans le salon de Tchebaki quatre jolis sapins ornant les quatre coins. C'est que dans ces pays tout blancs six à sept mois et même davan-

tage le manque de verdure donne une sorte de nostalgie, et comme il est impossible d'y reposer sa vue au dehors, on s'efforce d'avoir dans son intérieur des sapins et des plantes vertes.

La chambre qu'on nous donne n'a que des bancs de bois et des lits de planches, sans matelas. Mais le fourneau est toujours allumé, le thé est bouillant, le repas est abondant, sinon varié, et je passe sans ennui mon court séjour en faisant quelques excursions sur les montagnes malgré la neige; elle est assez dure le plus souvent pour me porter. J'ai vu d'autres mines, aussi riches d'avenir que celles-ci, mais situées moins haut; par contre, pour y arriver, il fallait traverser la même rivière à gué quatorze fois, et en certains endroits le gué était si profond qu'il fallait passer sur une planche en laissant nager nos chevaux au bout de leur longe.

Je pensais aller de Tchebakí à Minoussinsk directement, mais je craignis que les bateaux de l'Yénisséi n'eussent pas encore commencé leur service. Je revins donc à Itate, seul cette fois, aussi bien plus vite. J'en profitai pour lier d'un peu plus près connaissance avec ces paysans que je n'avais fait qu'entrevoir : ils parurent, eux aussi, me revoir avec plaisir. Ils ont l'air intelligent, mais n'ont aucune instruction; beaucoup ne savent ni lire ni écrire, ignorent les heures, se règlent sur le soleil. Ils prient avant et après leurs repas, observent le vendredi, du moins quelques-uns, et ils le pratiquent sévèrement, ne mangeant alors ni viande, ni lait, ni œufs. Ils se lavent, mais mangent avec leurs doigts et les essuient ensuite à leurs cheveux. En dînant chez mon cocher de Parnaia, qui m'avait fait promettre de passer chez lui, je les vis, lui et son jeune frère, se passer leurs doigts graisseux encore de l'huile

de leur ragoût dans leurs cheveux, de l'air de me montrer qu'ils avaient soin de leur propreté. Après cela, leurs cheveux, qu'ils portent plutôt longs, sèchent au vent, et peut-être même cette graisse les entretient-elle. Ils ont l'air susceptibles d'un degré élevé d'instruction, et ceux qui sont ignorants regrettent visiblement de l'être. Pourtant ils sont eux aussi des moujiks, et peut-être le moujik n'a-t-il besoin que d'instruction et d'éducation. Car l'école, ce n'est pas suffisant, nous le voyons bien par nos paysans français, qui sont fort loin encore du degré de culture du paysan américain par exemple. Il faut de l'éducation morale, des règles d'hygiène et de propreté, et puis l'école de la nécessité qui développe les facultés natives. Cette éducation-là, elle fait encore défaut non seulement en Russie, mais en France.

Voici un village bien joli de loin, perché sur une falaise qui domine la rivière, et que dépassent la tour et le toit de sa jolie église. Presque chacun de ces villages a son église, et je ne puis m'empêcher de remarquer que, sans elle, tous ces amas de cases de bois ressembleraient fort à des tanières d'animaux. Seule l'église élève les pensées au-dessus du souci de la terre, et indique des préoccupations plus hautes. La religion, si elle était bien enseignée, pourrait à elle seule rendre autant de services que l'école et l'éducation, mais voilà, elle est mal connue même de ceux qui ont mission de l'enseigner, et qui souvent ne s'en soucient guère. L'on me dit peu de bien des popes, et rien que leur tenue abandonnée sous leurs longs cheveux malpropres et leur robe crasseuse aux formes féminines tendrait à détourner de la religion qu'ils enseignent. Il faut qu'il y ait dans cette religion une vertu plus forte que tout

BATTERIE IVANITZKY

MINES IVANITZKY

ce qui semble se liguer contre elle, si ses ministres semblent eux-mêmes prendre à tâche de la détruire.

Voici de nouveau Itate et ses marais fangeux. Nous avons une heure pénible à traverser : ce paysage évoque dans mon esprit, par contraste, les environs d'un village californien, nommé Michigan Bluff. On ne pouvait l'aborder en venant des montagnes, qu'en traversant des champs immenses de galets de quartz amoncelés, sur lesquels les chevaux trébuchaient à chaque pas. Ici, c'est la boue et les troncs d'arbres, là-bas ce sont les cailloux; chaque pays a son charme, mais aussi ses difficultés, et il en est ainsi dans la vie de chacun.

D'Itate, le train ne part qu'à deux heures du matin. Il faut passer ici l'après-midi et la nuit. Pour la nuit, le brave Akouline me donne encore sa belle chambre, et se charge de m'éveiller. A l'heure dite, je suis profondément touché de voir, en traversant la maison, que pour me faire place, on a fait coucher deux enfants sur la terre, où du reste ils dorment à poings fermés, et que la femme d'Akouline s'est levée pour me faire du thé. Evidemment on paye ces services; pourtant ce n'est pas l'argent qui peut compenser le charme de l'hospitalité lorsque, pour la donner, l'on se gêne véritablement. Je crois que le paysan sibérien est hospitalier comme le paysan écossais, et qu'il est aussi désintéressé.

CHAPITRE IV

NAVIGATION SUR L'YÉNISSÉI — MINOUSSINSK

Après ces courses dans la campagne, je n'étais pas fâché d'arriver dans une ville ; cependant, avant d'arriver à Krasnoiarsk, je dus passer encore une nuit dans le train postal, qui est toujours en retard. En outre, comme ce train n'a pas de wagon-restaurant, il faut profiter des arrêts aux stations principales pour courir au buffet avaler quelque chose, car il arrive que pour compenser les arrêts aux petites haltes, l'arrêt aux stations munies de buffet se trouve réduit. Aux petites haltes, le train postal ne trouve absolument que de l'eau chaude pour faire du thé ; il faut savoir que le lait, les œufs, etc., sont principalement réservés aux quatrièmes classes du train omnibus. Ceci m'explique que les Russes du train postal voyagent avec leurs provisions, leurs théières et des verres. J'en profitai aussi, grâce à la complaisance d'un jeune ingénieur fraîchement sorti de l'Institut des mines de Pétersbourg qui partage mon compartiment.

Il paraît fort avancé dans ses opinions politiques : son évangile s'appelle *das Capital*, par Karl Marx. Je ne pensais pas que cet ouvrage eût tant d'autorité en Russie, et nous voilà causant philosophie : tous les philosophes y passent, de Platon et Aristote à Comte et à Tolstoï.

— Tolstoï comme philosophe, dit-il, n'est que ridicule, surtout quand ce vieillard impotent se mêle de prêcher la morale à des jeunes gens.

— Et voilà comment vous, un Russe, appréciez *Résurrection* et la *Sonate de Kreutzer !* Je reconnais d'ailleurs quelque vérité dans cette opinion.

— Vous trouvez que Tolstoï n'est qu'un rêveur ?

— Je trouve surtout que la seule philosophie est la philosophie naturelle, celle qui est fondée sur les sciences physiques et naturelles. Aristote a fait l'histoire naturelle des animaux, Newton a fait le *Livre des principes*, Descartes et Leibniz ont fait des mathématiques transcendantes. Comte est un savant, et il a émis le vrai principe : pour les choses en dehors du domaine des sens, nous n'avons pas à nous en inquiéter.

— Mais cela ne sert de rien pour gagner sa vie; Auguste Comte est un théoricien, le positivisme a vieilli; l'économie politique a fait bien des progrès depuis lors. Nous voulons améliorer le sort des hommes de façon à assurer du travail et du pain à tout le monde.

— Quant à admettre des certitudes dans l'économie politique et spécialement dans Marx, je ne puis y arriver. Les faits d'expérience sociale changent sous des conditions imprévues, modifiées par les inventions et par les passions des hommes. L'économie politique n'est pas une science exacte, ni même une science naturelle; c'est une science morale, et par là elle touche à l'idéalisme et au roman. Et je reviens aux philosophes qui cherchent la vérité plutôt dans le cœur que dans l'intelligence.

— J'avoue, dit-il, qu'on lit avec plus de plaisir Platon et Tolstoï, malgré leurs erreurs, qu'Aristote et Marx.

— Au moins chez eux, on voit où se trouve l'erreur; il y a des faits qu'il faut accepter, où la résignation sert plus que la révolte. Ce n'est pas la philosophie, en somme, qui nous apprend quelque chose sur la vie — on a dit qu'elle ne valait pas une heure de peine, — c'est la religion.

Ici il sursaute d'indignation.

— La religion! Mais il n'y a ni Dieu ni au-delà; ce sont des contes d'enfants, des restes des terreurs et des superstitions de l'homme primitif.

Et il rit de l'air le plus candide.

— C'est possible qu'il y ait du vrai dans ce que vous dites, lui dis-je, mais cette terreur de l'inconnu n'en subsiste pas moins aujourd'hui, avec toute notre science.

Il a l'air si bonhomme et si convaincu que j'ajoute :

— Nous resterons en correspondance; je parie que dans dix ans vous aurez changé d'idées. Comment pouvez-vous être si gai en énonçant des principes si peu consolants, même si tristes, que, s'ils étaient vrais, le monde n'en vaudrait pas la peine?

— Il faut, dit-il, qu'il en vaille la peine sans religion. Il y a tant de réformes à faire!

— Je ne pense pas que ce soit possible. Les Américains, plus pratiques que vous, ont moins besoin d'un idéal que nous autres du vieux monde; pourtant ils ne se passent pas de religion; allez les voir.

Il manie l'allemand avec moins d'aisance que moi, de sorte qu'il ne peut m'expliquer tout ce qu'il voudrait, et il en est furieux. Alors il me traduit du russe des articles qu'il a écrits dans des journaux politiques. Nous restons bons amis, partageant son thé et mes gâteaux secs. Et il me raconte quelques aventures récentes

d'étudiants à Saint-Pétersbourg. Pour des raisons politiques, on peut facilement être condamné à un an ou deux d'exil en Sibérie. Cette condamnation n'offre rien de pénible. L'exilé peut faire ce qu'il veut dans la localité qu'il choisira en Sibérie, sous la simple surveillance de la police locale. V... me cite même des jeunes gens à qui cet exil a rendu service : ils ont appris des métiers manuels pour se tirer d'affaire et surtout pour employer leurs loisirs; l'un est devenu serrurier et ensuite s'est occupé à son retour de ferronnerie d'art. Un autre était cordonnier, mais il a renoncé plus tard à faire des bottes qui ne devaient valoir guère mieux que celles dont l'illustre Tolstoï fait cadeau à la haute société russe.

Nous avons passé la ville d'Atchinsk, ville qui n'a d'importance que par son commerce au moyen de bateaux à vapeur avec Tomsk, sur la rivière Tchouline. Ce commerce a diminué depuis que fonctionne le chemin de fer.

Je descends du train à Krasnoiarsk pour aller visiter le district de Minoussinsk. Mais il n'y a pas de bateau tous les jours pour remonter l'Yénisséi; aussi je perds deux jours à parcourir les rues de Krasnoiarsk. L'hôtel n'est pas mauvais, mais il est à la mode sibérienne; il faut s'y faire. Cela vaut encore mieux que les huttes et les repas des paysans. Dans la salle à manger il y a l'orgue inévitable, mais tandis qu'à Moscou j'en ai entendu de merveilleux, valant plus d'un million, celui-ci est lamentable. A Moscou, le grand orgue mécanique du restaurant Moskovsky jouait par exemple l'ouverture de *Tannhauser* avec son finale en gammes chromatiques, de façon à donner l'illusion de l'orchestre. A Tomsk même, l'orgue exécutait *Carmen*

et des opéras russes où se mêlaient le tambour et la grosse caisse de façon discrète, et l'ensemble était agréable. Mais à Krasnoiarsk, l'orgue était si détraqué que les accompagnements arrivaient tantôt en avance, tantôt en retard: on eût dit qu'un mauvais plaisant s'ingéniait à couper de battements de caisse et de tambour une fanfare de village jouant déjà faux. C'était curieux tout de même de voir virer et frapper dans leur caisse de verre tous ces instruments désordonnés.

Il y a à la station de grands ateliers de réparation du chemin de fer occupant quinze cents ouvriers, et dont les machines sont mises en mouvement par des moteurs électriques. A côté se trouve une école technique des chemins de fer et la station médico-alimentaire des émigrants qui se rendent dans leurs lots des districts de Krasnoiarsk et de Minoussinsk. La gare est réunie au débarcadère des bateaux à vapeur de l'Yénisséi par voie ferrée.

Si j'ai dû attendre un bateau, du moins j'ai le meilleur de l'Yénisséi; il s'appelle le *Sibiriak*, et la traversée devient un vrai plaisir. Le fleuve s'étale sur une largeur de près de 800 mètres, entre des pentes tantôt gazonnées, tantôt couvertes de bois, mais en ce moment dépourvues de feuilles. L'eau est boueuse, c'est le moment de la fonte des neiges; on me dit qu'elle est limpide en été. Au premier arrêt, nous sommes reçus par un archipope et cinq ou six popes entourés de moujiks qui bénissent le bateau en chantant : je n'a pas bien compris le but de cette cérémonie, qui d'ailleurs ne pouvait être que d'un heureux augure pour le voyage.

Voici de jolies collines couvertes de pins verts; à la nuit, sur une côte où l'on ne voit qu'une baraque en

bois et des tas de bois de chauffage destinés au bateau, nous débarquons une troupe de passagers dans une chaloupe; je me demande où ils peuvent aller. Mais voici venir une tarantasse et nous les voyons s'installer et partir.

Le second jour, la côte est plus basse, mais il y a des montagnes à l'horizon : nous passons quelques villages, puis des espaces labourés tranchant par leur couleur noire avec le vert clair des pentes presque sans arbres. On dirait certaines vallées de la Savoie : mais ici les intervalles énormes entre les champs labourés n'appartiennent à personne, tandis que dans nos riches vallées les moindres lopins susceptibles d'être cultivés le sont diversement. Ici on cultive surtout le blé; le bateau s'arrête pour embarquer cinq cents sacs de farine pesant une vingtaine de tonnes.

Nous mettons trois jours pour arriver à Minoussinsk, il n'y a que 500 verstes ou kilomètres, mais nous remontons le courant du fleuve qui fait 9 kilomètres à l'heure. La vallée s'élargit, les collines ont toujours l'apparence élevée, mais cette apparence est démentie par les arbres des sommets, qui seraient trop grands. L'Yénisséi atteint parfois 2 kilomètres de largeur, ses bords sont rocheux et escarpés. La matinée est ravissante et le fleuve me donne l'illusion du lac Léman. C'est un passager qui me fait cette comparaison avec la Suisse; pourtant il manque ici l'exubérance des arbres et des plantes, et leur vert éclatant et vigoureux contrasterait avec ce vert pâle sibérien; mais la saison ne fait que commencer à peine; à mesure que nous avançons vers le sud, vers Minoussinsk, les verts plus vifs du printemps se dessinent. Chaque année ce doit être une véritable résurrection, ce passage de six à sept mois de

glace à des verts resplendissants : les bois reverdissent, « et la face des eaux et le front des montagnes, ridés et non vieillis », comme disent les vers sublimes d'Hugo, s'iront rajeunissant, tandis que nous passons si éphémères sur ces éternels fleuves qui ne cessent de prendre aux monts le flot qu'ils portent aux mers.

Nous croisons deux énormes radeaux couverts de colis; le bois et les colis vont à Krasnoiarsk sur cette route qui marche à 9 kilomètres à l'heure; les rivages se couvrent de plus en plus d'habitations.

Lorsqu'on remorque des chalands, le voyage de Minoussinsk dure cinq jours et plus, et il n'y a que deux bateaux par semaine, sans jours fixes d'ailleurs : l'hiver, les transports se font par traîneaux, et le voyage est encore plus lent, du moins s'il y a des chargements.

Pour débarquer à Minoussinsk, nous entrons avec une extrême lenteur dans un affluent de l'Yénisséi; il n'y a que trois à quatre pieds d'eau et l'on jette la sonde sans interruption. Pourtant nous abordons sans encombre, et un isvostchik me transporte à travers les rues poussiéreuses bordées de basses isbas, à un hôtel en briques peu engageant, mais c'est le seul.

Je suis frappé de l'inertie des gens de ce pays : on m'avait donné une lettre d'introduction pour l'un d'eux; il s'agit d'affaires, partout ailleurs, on serait heureux d'une perspective de travail. Ici, j'ai toutes les peines du monde à obtenir un rendez-vous au bout de trois jours, et c'est ensuite la plus complète ignorance et indifférence. Je m'imagine que bien des gens déjà ont dû arriver en Sibérie pleins de bonnes intentions, et en voyant l'inertie des gens, la difficulté de changer leurs idées et de les mettre en mouvement,

ont dû repartir découragés. Ils ne font rien pour développer leur pays : par exemple ce sont des Danois qui sont venus ici acheter tout le beurre du pays; ils le salent, le transportent et vont le vendre sur le marché de Londres à meilleur marché que le beurre de Normandie : leur succès est très grand. Maintenant, après plusieurs années, le gouvernement s'occupe de cet essor, mais pour que ce soient des Russes qui en profitent. Le Russe attend tout de son gouvernement et se défie de l'étranger, tout en le trompant lorsqu'il y a avantage; ce district de Minoussinsk est un des plus anciennement peuplés de la Sibérie, parce que le climat et le sol y sont bons; aussi la population est restée, ou peut-être redevenue, tout à fait russe.

L'ingénieur du district n'habite pas Minoussinsk, mais une petite stanitza cosaque, Karatous, à 80 kilomètres vers l'est, pour être plus au centre de son domaine minier. J'allais le chercher en tarantasse quand on me dit par hasard qu'il est en courses, à Iazikh, au sud-ouest, à 20 kilomètres de Minoussinsk. Cela vaut mieux pour moi, la course sera moins longue et je pars vers huit heures du matin avec ma tarantasse et un vieux cheval blanc, le meilleur, m'affirme-t-on, qu'on a pu trouver. Nous passons deux branches de l'Yénisséi, la première sur un bac formé de deux pontons avec une roue à palettes dans leur intervalle, mue à bras d'hommes; la seconde branche, plus large, réclame un bac plus sérieux : la roue à palettes est mise en mouvement par un manège à deux chevaux avec transmission par engrenages en bois : c'est intéressant, mais antique; je pense qu'il y a plusieurs siècles qu'on employait ce système en France. Nous faisons 20 kilomètres; Iazieh n'apparaît pas, nous marchons encore

une heure, deux heures, toujours rien. Pourtant à un village, on m'avertit qu'Iazikh est encore à 7 ou 8 kilomètres : il y a décidément 40 kilomètres depuis Minoussinsk. Le vieux cheval commence à se fatiguer, il faut pourtant aller jusqu'au bout. Au bout de 5 à 6 kilomètres nous sommes toujours devant des coteaux herbeux indéfinis sans arbres. La rivière Abakane, que nous longions, se perd au loin dans une gorge entre des montagnes bleues; c'est pittoresque, mais agaçant. J'avise une yourte bouriate et je m'y dirige. Il en sort un homme et deux enfants; ils ont la face chinoise, mais les pommettes très bouffies, la peau tendue. Malgré ce type, les enfants sont jolis à voir. A ma grande surprise, ce Bouriate paraît connaître l'ingénieur que je cherche; il n'est pas si loin, il faut retourner au dernier village passé. Ne sachant que penser, je reprends pourtant la direction rétrograde, il est une heure, avec la perspective de ne pas dîner et de rentrer tard à Minoussinsk.

Mais voilà qu'au village indiqué par le Bouriate, on a vu l'ingénieur en question et l'on me conduit dans une cabane où il est en train de dîner avec deux autres ingénieurs, dont l'un parle français. Le changement est complet; nous dînons copieusement, nous visitons une mine de charbon intéressante par son voisinage des mines de fer d'Abakansk, bien que la qualité du charbon ne soit pas très bonne; elle appartient à une compagnie dont fait partie un Français, le marquis de Vassal-Monteil. Puis nous rentrons à Minoussinsk dans une troïka, conduite par un cosaque, qui file au galop; je suis arrivé à 6 heures, tandis que mon vieux cheval blanc ne rentrait qu'à 10 heures du soir.

Le climat de Minoussinsk est sec en été, mais l'hiver

n'est pas très rigoureux et la neige ne subsiste pas, chassée par le vent d'ouest. Dans l'est du district, la neige reste davantage, le vent l'accumule en certains endroits. Il y a dans l'Irba des mines de fer que je décrirai ailleurs, et sur les rivières Kazer et Kizuir des mines de plomb et de cuivre que l'on a très peu, à peine, exploitées, mais qui paraissent de peu d'importance. Enfin ces deux vallées sont remarquables par des falaises indéfinies, de 40 et 50 kilomètres de longueur, de calcaire blanc, de marbre véritable, mais un peu fissuré, comparable à celui d'Italie. Et ceci me rappelle qu'on a appelé ce district l'Italie sibérienne, à cause de son climat.

Mais en ce moment, rien n'y attire l'étranger, ni les logements, ni la nourriture. Aussi j'ai hâte de reprendre le bateau pour Krasnoiarsk : j'ai passé à l'attendre trois jours moroses, occupé à rédiger des notes. L'on patienterait plus facilement si l'on savait la date des bateaux, mais on l'annonce tous les jours, et tous les jours on fait ses paquets; rien n'arrive, et l'on redéfait ses valises pour refaire son lit avec ses draps et ses propres couvertures. Enfin le bateau est arrivé, mais il a une course à faire à 90 kilomètres sur l'Abakane, il va chercher un chaland : nouveau retard. Et quand il revient, il faut charger ce chaland et en prendre un second. Encore un retard de vingt-quatre heures. Les charmes de l'Italie sibérienne sont impuissants à m'empêcher de maugréer : si j'avais connu la durée du retard, au lieu de perdre mon temps, j'aurais visité une autre partie du district. Il y a bien un musée de minéralogie, de zoologie et d'ethnographie, mais je connais suffisamment les cailloux; les oiseaux empaillés ont des airs si malheureux, plusieurs n'ont qu'une patte, que

je les néglige; et quant aux vieux costumes et ustensiles mongols, bouriates et chinois, je n'en ai pas fait l'objet d'une étude spéciale. On a pourtant affublé de ces oripeaux une série de mannequins typiques aux airs terribles, qui est amusante à regarder. Le conservateur et créateur du musée, un pharmacien, M. Martianof, est charmant, et son aide-pharmacien, qui parle allemand, a contribué à me faire oublier les longues heures de Minoussinsk.

Le retour à Krasnoiarsk est plus agréable encore que le voyage d'aller. Tout a verdi, c'est le printemps partout, cependant le bateau est loin de valoir le *Sibiriak*. On l'appelle le *Diédouchka*, le grand-père, et ce nom va bien à sa lenteur et à sa vieillesse, nous sommes entassés dans l'unique cabine de première classe; heureusement, j'ai retrouvé là mes ingénieurs d'Iazikh.

Les collines de l'Yénisséi sont ravissantes de fraîcheur : voici des forêts vierges, des fonds moussus, des ravins sombres, des falaises fières et élevées. Telle devait être l'Hudson, la superbe rivière américaine, lorsqu'elle n'avait encore que des sauvages sur ses bords. Je cause anglais avec deux Danois qui transportent du beurre : ce pays leur plaît, mais les gens leur plaisent moins; il faut les voir de près pour connaître ce que cache cette bonhomie souriante de certains Russes. A Krasnoiarsk, je verrai une maison anglaise qui est en relations avec eux. Le bateau arrive si tard que je manque le train d'Irkoutsk; c'est vingt-quatre heures à passer à Krasnoiarsk.

La maison anglaise de Krasnoiarsk porte le nom de Poppam : ce sont les successeurs de ce capitaine Wiggins qui remonta le premier le courant de l'Yénisséi depuis son embouchure; à son premier voyage, il

apporta des objets si bizarres, des verroteries et, dit-on, des couteaux à scalper, qu'il en fut pour sa peine. Mais la seconde année il apporta des montres, des vêtements, des ustensiles de ménage, et cette fois il eut un plein succès, de sorte que même maintenant on peut acheter à Krasnoiarsk certains objets, comme des conserves, à meilleur compte qu'à Paris. Krasnoiarsk a devant elle un bel avenir, comme Obi, par sa situation sur le transsibérien et sur un fleuve, qui d'un côté traverse une partie de la Chine, et de l'autre communique avec l'Europe, il est vrai, pendant deux ou trois mois seulement. On sait qu'il est question de faire un chemin de fer au nord de l'Obi pour éviter aux bateaux le mauvais passage de la mer de Kara. Si, en outre, on refait les écluses du canal Obi-Yénisséi, il y aura une voie naturelle toute faite pour aboutir au cœur de la Sibérie.

J'allai tout droit de Krasnoiarsk à Irkoutsk. La voie ferrée traverse d'immenses forêts de pins indéfinies de tous côtés, beaucoup d'arbres atteignent vingt à trente mètres de hauteur : le pays forme de longues collines basses entre lesquelles le train court le long des ravins. Parfois on longe l'ancien *tract* sibérien qui traversait les marais et la *taïga*, la forêt sombre et humide, sur une piste formée de troncs d'arbres jointifs, qui maintenant pourrissent sur place. Les incendies sont fréquents dans ces forêts, pourtant l'humidité des ravins les limite quelquefois.

Dans ce trajet, je n'ai noté que la station de Biroussa, dans le district de Nijni-Oudinsk, à cause de ses belles forêts de pins et de sa rivière, la Birioussa; entre cette rivière et l'Ouda, c'est la taïga absolue. L'Ouda, qui passe à Nijni-Oudinsk, sort des montagnes de l'est de

Minoussinsk, et la vallée qu'elle parcourt renferme les mêmes mines de cuivre et de plomb que les vallées du Kazer et du Kizuir que j'ai citées à Minoussinsk, mais elles ne sont pas exploitées. Il est inutile d'ajouter que dans toutes ces vallées il y a des placers aurifères connus et exploités depuis bientôt deux cents ans.

Nous traversons ensuite une région riche en mines de charbon. Tout le bassin de la rivière Oka renferme de la houille ; la principale exploitation se trouve à Tchéremkovo, à côté du chemin de fer ; c'est là que s'approvisionnent les locomotives du transsibérien. La houille abonde aussi plus loin, à Malta, sur les rives de l'Angara, et accompagnée de gisements de naphte, et de salines, produisant plus de cinq mille tonnes par an.

J'arrivai à Irkoutsk à une heure du matin, par un vent violent. En quittant la gare, on traverse l'Angara sur un pont de bateaux. Je m'enfouis dans mon manteau, et malgré cela le vent soulève de tels nuages de poussière que j'en suis aveuglé, et que je ne parviens pas à distinguer l'eau de l'Angara : le roulement de ma voiture sur les planches et les inégalités de pente du pont m'avertissent seuls que je passe la rivière. On paie quelques copecks à l'entrée du pont et l'on vous donne un ticket. Il serait temps de construire un pont plus confortable. Sur l'autre rive je parcours des rues noires aux maisons basses, sans éclairage, où la poussière soulevée fait rage autour de nous, puis c'est une grande place avec plusieurs dômes de cathédrales surmontant les rafales de poussière et attirant l'œil vers les étoiles. Enfin j'arrive à l'hôtel Deko, qu'on m'avait signalé comme le meilleur. Un portier, à moitié endormi dans un vestibule poussiéreux, m'accueille d'un air

renfrogné; il va s'informer des chambres disponibles, puis revient m'annoncer que je puis en avoir une.

Je vais chercher mes bagages dans ma voiture, dont la lueur tremblotante éclaire seule les habitations noires alentour; vraiment j'aime autant Minoussinsk. La ville qui se vante d'être la plus civilisée de Sibérie n'a qu'un pont de bateaux sur une rivière de 200 à 300 mètres de large, et n'a pas d'éclairage. A quoi ont servi les millions gagnés sur la Léna par les marchands d'Irkoutsk?

CHAPITRE V

IRKOUTSK

On accède à ma chambre de l'hôtel Deko par un escalier monumental et très laid, au tapis rongé dont les couleurs rouges s'effacent, puis par un vaste corridor inégal et vieux, à ce qu'il semble, sur lequel donnent de hautes portes cintrées; la demi-obscurité favorise le manque de propreté.

Une de ces grandes portes ouvre sur ma chambre; c'est d'abord un affreux réduit avec un lit de fer pourvu d'un sommier, pas d'autre chose, à côté d'une fenêtre. Au delà de ce réduit, c'est une vaste chambre à trois fenêtres cintrées, de belle apparence; mais à la lumière de deux lampes électriques apparaît la vétusté des meubles. Le commis eut une attention pour moi : la nuit de mon arrivée, il m'apporta mon courrier, et cela m'aida à supporter la nécessité de défaire ma valise et de faire mon lit. C'est singulier cette habitude russe de reléguer le lit dans un affreux cabinet, comme s'il déshonorait la chambre. Celle-ci me coûte, avec l'éclairage, etc., 5 roubles par jour. Il y a des chambres à 3 roubles, mais le lit et son réduit sont inhabitables.

Dès le lendemain de mon arrivée, je cherche à faire des connaissances en utilisant ce que je sais de langue russe. Les Russes à qui j'ai affaire sont pleins de bien-

veillance et ont tout le temps de m'écouter; et puis ils savent un peu de français ou d'allemand, et l'on finit par s'entendre. La difficulté, c'est que les mots qui me manquent en russe sont justement ceux qui leur manquent en français ou en allemand. On fait des périphrases qui changent plus ou moins le sens des idées, et ce mode de conversation est favorable à l'exercice de la diplomatie, on a le temps de réfléchir. Peut-être est-il heureux que les diplomates et les consuls ignorent souvent la langue du pays où ils vont; avec la vivacité française, ils iraient trop droit à leur but sans en préparer les moyens.

Voici un journaliste, le chef d'un excellent journal, M. Popof; il est blond, porte des lunettes; il est accueillant et ouvert, il ne parle pas allemand, mais il parle russe avec l'accent allemand. Il sait un peu de français; pour l'aider, il fait venir son fils : celui-ci paraît me comprendre, mais il n'ose parler, et je suis réduit à me tirer d'affaire en russe. Je suis si bien accueilli, grâce à une carte de M. L..., professeur de langues étrangères à Dijon, qui a fait plusieurs voyages en Sibérie. Avant de partir de Paris, j'avais bien songé à réunir des lettres d'introduction officielles, mais je comptais davantage sur des lettres privées et je n'eus qu'à m'en féliciter. Après tout, les renseignements officiels abondent dans toutes sortes de brochures en russe, et aussi dans le *Guide transsibérien* qui en fourmille, tandis qu'un mot amical vous procure un accueil sans arrière-pensée. Tels ont été pour moi M. P..., le docteur N..., qui me reçoit dans son vestibule, que j'accompagne voir un malade, et qui cause avec moi comme si je n'avais jamais cessé d'habiter Irkoutsk.

Il me semble cependant utile, sinon indispensable,

de me présenter au gouverneur. Le palais est fort loin de l'hôtel, aussi je prends un izvostchik pour me préserver de la poussière ; les rues sont meilleures qu'à Tomsk, du moins en cette saison ; pourtant la boue ne sèche que pour se transformer en poussière. J'ai abandonné le chapeau européen, que personne ne porte ici, sanf les commerçants, et je porte une casquette russe, à coiffe blanche, bords noirs ornés d'insignes miniers ; cette casquette me vaut déjà quantité de saluts des cosaques et autres militaires, auxquels je suis si peu habitué que je n'y réponds pas ; l'on ne m'en considère que plus respectueusement. Chez le gouverneur, le vestibule est encombré d'une centaine de moujiks, et ne sent pas l'odeur d'ylang-ylang. Il y a une réception officielle et il est midi et demi. J'attends, la faim me presse, je n'ai pas l'habitude russe d'attendre quatre heures du soir, et je suis à jeun depuis sept heures. A une heure, je prie de faire passer ma carte, puis je m'en vais, disant que je reviendrai.

D'ailleurs j'apprends d'une grande maison de commerce et mines d'or, que ma visite était inutile. Je voulais demander une autorisation pour traverser la Mandchourie, et il paraît que je pourrai le faire sans autorisation. A Moscou, l'on m'avait conseillé de faire le voyage de Saint-Pétersbourg pour l'obtenir, ou au moins de voir le gouverneur d'Irkoutsk. Cependant l'on sait bien qu'en voyage il suffit d'une seule chose, avoir des fonds.

J'ai fait la connaissance d'un ingénieur des mines au bureau officiel de la Direction des mines, M. A... ; il parle assez bien le français pour me dispenser de mes tentatives de russe, et me fournit des indications utiles pour ma mission. C'est aussi le conservateur du musée,

M. Perchine, qui me reçoit avec la plus aimable bonhomie. Celui-là ne parle que russe, mais il fait comme si je le parlais très bien, répète dix fois la même chose en termes différents (la langue russe est si riche en synonymes!) et me donne l'illusion d'être aussi Russe que lui. Il habite une petite maison à côté du musée, dont le parc lui sert de jardin privé, car il est le seul à le fréquenter. Là, sous les arbres, il fait apporter le samovar sur une table rustique, et nous devisons avec un officier anglais que j'ai rencontré, et l'aide de M. Perchine, en dégustant une demi-douzaine de verres de thé. Ceci me donne envie d'un samovar, et je me promets bien, à mon retour, d'en rapporter un avec moi en France. Quant au musée, il intéresse à la fois l'ingénieur, l'antiquaire, le naturaliste, l'ethnographe; M. P... nous fait une vraie conférence sur les dieux et les diables chinois; il a visité le nord de la Chine et en a rapporté de curieuses reliques : je remarque des berceaux d'enfants bouriates percés d'un trou pour l'écoulement de certains liquides et éviter trop de lavages, je suppose.

Ailleurs, c'est un commerçant à son comptoir, dans un vaste magasin de porcelaines, qui me fait servir des verres de thé en causant d'une mine de graphite dont il est propriétaire. Puis c'est M. K..., directeur d'une grande compagnie de lavages d'or, qui me reçoit de façon plutôt brusque, tout en désirant être aimable. Il me rappelle que celui qui m'a donné une carte pour lui parle très bien le russe, oh! étonnamment, et il insiste si complaisamment que je lui demande si cela veut dire que je le parle abominablement mal. Mais il se récrie, et veut arranger cela en m'offrant une série de documents sur ses mines. Je le remercie, sachant

bien où trouver cartes et renseignements. La grande compagnie des mines d'or Bodaïbo a fait faillite cette année, le directeur est en fuite; ce sont faits fréquents dans les petites mines, plus rares dans les grandes. La compagnie de Bodaïbo a fait trop de dépenses, et trop peu de travaux de recherche, de sorte que la production d'or a fait défaut, il y a des millions de déficit. Cette compagnie, il y a dix ans faisait encore 100 pouds d'or par an, 5 millions. La rivière Bodaïbo a donné jusqu'à 25 millions d'or par an.

Cependant j'avais découvert des parasites dans mon lit de l'hôtel Deko, et le restaurant de l'hôtel Métropole me plaisant davantage que celui du Deko, je résolus de déménager, ce qui fut l'affaire d'un instant. L'hôtel Métropole est une jolie construction avec deux ailes, en bois; on dirait un chalet suisse, dont il a la propreté. La salle à manger est extrêmement coquette, avec des palmiers verts au milieu et aux angles, des rideaux de soie bleue séparant une salle plus petite, et un grammophone excellent. Un dîner dans cette salle est un plaisir, et on me laisse rarement seul. Il faut se faire aux zakouski et au vodka, au caviar et au fromage pour prendre patience en attendant l'heure tardive des repas. C'est un spectacle de voir cette foule de gens pressés au buffet des zakouski, piquant de leur fourchette une série de bouchées pimentées en avalant d'un trait un verre de vodka à chaque bouchée : je n'ai pu m'y faire entièrement, préférant l'excellent thé russe bouillant au meilleur vodka. On peut prendre ce qu'on veut aux zakouski : le prix est le même.

Naturellement, je fis une visite aux bains pour essuyer les poussières des routes et des tarantasses, et je retrouvai à Irkoutsk les bains russes partout les

mêmes, à Moscou comme à Minoussinsk, mais ici ils sont particulièrement bien installés. C'est d'abord une longue salle munie d'un long divan central, et de chaque côté de petites cabines fermées d'un rideau. C'est là ou sur le divan qu'on laisse ses vêtements, puis on pénètre dans une grande salle dallée de pierre : de tous côtés des fontaines doubles d'où coulent l'eau bouillante et l'eau froide, puis des bancs de pierre pour se savonner, et deux baignoires dans un emplacement surélevé d'une marche. Dans cette salle, les baigneurs mêlent en proportions savantes l'eau froide et l'eau chaude, de plus en plus en bouillante, et s'en arrosent jusqu'à ce que leur corps prenne la teinte des écrevisses cuites. Ce n'est pas tout. De la salle dallée éclairée de hautes fenêtres, un couloir conduit à une autre salle également dallée, mais plus sombre, où s'élève un four énorme et où monte un escalier de bois jusqu'au sommet du four. C'est la salle de transpiration : plus on monte, plus la chaleur est intense, elle est pour moi insupportable; elle est aussi tellement sèche qu'on a pris soin de munir le four d'une cavité dans laquelle on injecte de l'eau qui s'évapore instantanément et rend à l'atmosphère un peu d'humidité. Les premières fois qu'on prend ces bains, ils font l'effet d'un supplice volontaire; il y a même des verges de roseaux avec leurs feuilles pour activer la circulation du sang dans cette atmosphère de fournaise. Puis on y prend goût peu à peu. On revient dans la salle des douches et l'on se repose dans les baignoires. Les Russes sont là comme chez eux, j'en ai vu qui se lavaient la tête mutuellement.

Certains viennent ici deux fois par jour, cela coûte 30 centimes. Plus l'eau est bouillante, plus le

bain est sain et moins on s'enrhume, on peut le constater tous les jours.

C'est là un des plaisirs d'Irkoutsk; il y a des bains plus populaires, ouverts seulement deux fois la semaine et fréquentés par les cosaques et les militaires, mais la distribution intérieure est identique, avec moins de luxe et de propreté.

Un des plaisirs du restaurant Métropole est son grammophone, qui possède le répertoire des opéras russes de Tchaïkowsky, Glinka, et surtout Rimski-Korsakof, et sa populaire *Fille de neige*, il y a aussi *Faust* et *Carmen*. Au bout de quelques instants, l'on n'entend plus le frottement de l'index sur le disque qui tourne, et l'on jouit autant que si on entendait le chanteur et l'orchestre. Dans les duos, les trios, chaque voix se détache merveilleusement et quand l'orchestre accompagne, on distingue le chant des violons, comme dans la fameuse cavatine de *Faust;* on ne sait quelle cantilène est la plus belle, celle de Faust ou celle des violons, enlacées l'une à l'autre comme deux lianes; quelle merveille que cette double impression puisse être rendue par une seule ligne en spirale à peine visible!

Les menus, comme toujours, sont baroques : on y lit en russe, *omlete ofinzerbe*, *kochondlé alakreme*, *kotlete sospikane*, je me demande comment les Russes s'y reconnaissent. L'hôtel de Russie possède un jardin autour duquel de petites tentes recouvrent des tables à deux places, favorisant l'intimité : l'on y donne des soirées en forme de café-concert, nous y entendîmes une tyrolienne chantée si purement que toute la Suisse défilait avec ses glaciers dans notre imagination. Enfin il faut citer parmi les distractions d'Irkoutsk, son théâtre, fermé à mon passage, et un cirque en bois, élevé sur

la place de la cathédrale, mais je n'y suis pas allé.

Pourtant, avec toutes ces distractions, je fais observer qu'Irkoutsk, si riche, n'a pas de pont, pas d'éclairage, pas de pavage, pas de canalisation d'eau. Ce peuple de marchands est le même que celui de Moscou, chacun ne voit que son intérêt personnel immédiat. Par exemple, on se préoccupe de l'immigration. Chaque année, il vient en Sibérie 150 à 200,000 émigrants : le gouvernement, plein de sollicitude pour eux, a fait installer dans toutes les gares des salles de lavage avec un four toujours allumé et de l'eau bouillante gratuite (Kipiatok bezplatno). Grâce à cela, les paysans russes ont toujours leur thé chaud. En outre, dans les gares principales, il y a un abri fermé et des secours médicaux gratuits. Enfin, comme nous l'avons dit, ils trouvent du lait, des œufs, du poisson, des fruits, etc., et cela fait le compte aussi bien de l'émigrant qui voyage, que de l'émigrant déjà installé qui écoule ses premiers produits. Les terrains voisins de la voie sont toujours accaparés par les premiers qui arrivent dans le pays. Au delà du Baïkal, le problème est plus complexe, il faut lutter contre l'envahissement chinois : aussi la colonisation a-t-elle un caractère officiel, obligatoire. Il y a eu d'abord et il y a toujours les colonies de cosaques, ces colons militaires dont les femmes s'occupent d'agriculture plus que leurs maris, occupés par le service. Ces soldats laboureurs ont eu le mérite de lutter contre les Chinois, mais ils ont eu tous les subsides possibles du gouvernement, ce qui facilite la colonisation. Par contre, cela dispense d'initiative personnelle, l'on n'a pas à s'occuper du lendemain. Les nouveaux venus ont la vie moins facile; ils s'occupent d'élevage, comme les indigènes, Mongols, Bouriates,

Toungouzes, Mandchous, etc. En Sibérie occidentale, on observe davantage d'espaces ensemencés de blé, d'avoine et de seigle; peu à peu cependant, toute la Sibérie, du moins toute la partie sud, doit devenir un immense territoire agricole.

Il y a une autre difficulté à laquelle les Sibériens ont à faire face, c'est le manque d'eau, même d'eau potable; les grands fleuves sibériens et leurs affluents traversent d'immenses étendues planes, et dans leurs intervalles énormes, il n'y a pas d'eau. En outre, le climat en général est continental, c'est-à-dire sec une partie de l'année; il y a des années de disette provenant de la sécheresse. Pour avoir même de faibles quantités d'eau, on a dû foncer en beaucoup d'endroits des puits coûteux, souvent sans succès.

Cependant le résultat est une culture croissante et une natalité croissante chaque année. L'on se marie jeune et les enfants sont vigoureux : les bébés d'un an, qui savent à peine marcher, supportent le froid vif du matin et du soir vêtus d'une petite chemise; l'endurance de ces gens est étonnante : ils passent de la chaleur de leur isba à la fraîcheur de l'air sans se couvrir, ils dorment au dehors sans couverture et n'attrapent pas de rhumes.

On prétend que les résultats immédiats du transsibérien sont mauvais au point de vue de la moralité, à cause du grand nombre de gens sans aveu qui ont profité des avantages de l'émigration. Pourtant la population indigène sibérienne, provenant souvent des forçats libérés ou évadés, ne devait pas être à un niveau moral très élevé : quoi qu'en dise Tolstoï, il est difficile d'admettre que les forçats sont les plus honnêtes gens du monde. Je pense seulement que la religion ortho-

doxe, toute de formes extérieures, est un frein bien insuffisant contre les mauvaises tendances naturelles de l'homme. Il y a plus d'un point de ressemblance entre le Russe et le Chinois, au point de vue moral : l'un et l'autre se soucient peu de la vérité par exemple. Il est vrai qu'il est difficile de définir la vérité; ceci pourrait être la clef de l'entente russo-chinoise; on s'associe pour tromper de conserve avant de se tromper mutuellement. J'ai appris que dans les transactions commerciales le Russe et le Chinois s'accordent leur confiance réciproque; ils ont compris la communauté de leurs intérêts et aussi qu'en affaires, moins on trompe, plus on garantit l'avenir; peut-être en arriveront-ils à porter la bonne foi entre eux, jusque dans les affaires avec les étrangers.

Irkoutsk a plusieurs écoles industrielles de mécanique, de métiers et de mines; en tout il y a quarante-cinq établissements d'instruction pour 45 à 50,000 habitants. Je remarque une tendance dans l'instruction que j'ai déjà remarquée aux États-Unis et qui me semble défectueuse. On apprend trop de choses, surtout trop de choses inutiles. Que sert à la fille d'un homme de condition médiocre d'avoir tant de connaissances scientifiques et littéraires? cela ne servira qu'à la détourner de son milieu. Et pour les jeunes gens, c'est la même chose. Mais en France même, n'avons-nous pas l'exemple du résultat de cette instruction? le prolétariat intellectuel, les villes remplies de déclassés et les campagnes abandonnées. Ne peut-on pas se contenter d'apprendre à l'école les choses usuelles, la ratique d'un métier? l'on aurait tout le temps plus ard de pénétrer dans le domaine des lettres et des ciences pures. Nous n'avons que trop souffert en

France de ce bagage énorme de connaissances versées à tous sans discernement pendant quinze à vingt ans d'écoles, pour ne pas avertir les autres qu'ils entrent dans une fausse voie. Nous avons le résultat de ce succès : des chambres composées de gens qui se gorgent de mots sonores sans correspondance dans le monde des faits, qui ont fait table rase de l'expérience : le règne de la médiocrité.

Je citerai pour mémoire l'Institut d'Irkoutsk, dans lequel se trouve la Société de géographie, c'est un beau monument sur la rive de l'Angara. Il y a enfin quatre-vingt-huit usines et fabriques produisant annuellement plus d'un million de roubles : les opérations industrielles sont évaluées à près de 20 millions de roubles par an, dont environ 4 millions pour les marchandises de modes, et manufactures. Les contributions de douane, surtout les droits d'entrée pour le thé, atteignent 19 millions de roubles. Les revenus réels de la ville, à l'exclusion des intérêts des sommes spéciales, et des legs, dépassent 400,000 roubles (un million) et avec cela la municipalité ne trouve pas le moyen d'avoir l'éclairage, le pavage, un pont et de l'eau. Je dois dire qu'on commençait à mon passage le pavage de la rue principale, Bolchaia Oulitza.

J'ai reçu un jour une invitation à dîner de M. Z..., dans sa villa de la rive gauche de l'Angara; c'est celle où se trouve la gare. Sur cette rive, les riches commerçants et industriels d'Irkoutsk se sont construit de jolies villas entourées de bois et de jardins, au sommet des pentes. La villa de M. Z..., menacée de démolition pour les travaux du chemin de fer, était située à une trentaine de mètres au-dessus de l'Angara; de la véranda spacieuse qui servait en été de salle à manger, la

IRKOUTSK ET L'ANGARA

vue s'étendait au loin sur la courbe gracieuse du fleuve aux eaux limpides, et sur les clochers, les dômes, et tous les monuments d'Irkoutsk : sur la rive opposée, l'Institut, le palais du gouverneur militaire, le musée étalaient leurs façades blanches et rouges. Derrière, c'étaient les cathédrales blanches aux coupoles dorées. Tout était, au grand soleil, d'une éclatante blancheur, et justifiait bien le surnom d'Irkoutsk la Blanche. Dans cette immense étendue presque plane, il est rare que la roche affleure; aussi construit-on encore la plupart des maisons, en bois revêtu d'une couche de chaux blanche. Les maisons de couleur, comme à Moscou, sont rares. Moscou fait la joie de l'œil par sa variété de couleurs, Irkoutsk est blanche comme Tunis, comme les villes turques et arabes : mais au lieu de mosquées et de minarets, ce sont ici de grandes tours carrées et des dômes de toutes dimensions.

En face de cette vue grandiose, on songe à ceux qui ont créé cette ville si loin d'Europe, et à ceux qui continuent d'y prospérer : elle produit une impression moderne, plus moderne que Moscou. La population me semble plus active que celle des villes russes, et les rues plus étroites, les maisons plus petites, font moins cette impression d'immobilité massive, qui frappe tant à Moscou. C'est une ville d'affaires, un peu une ville champignon comme les cités minières des États-Unis. Elle ne date que de 1652, et ne fut d'abord qu'une forteresse. Mais sa prospérité date de la découverte des champs d'or de la Léna et de l'Amour, surtout des découvertes de 1850 sur les affluents du Vitim, puis sur ceux de l'Olekma, tous deux affluents de la Léna, à 1,200 verstes au nord d'Irkoutsk.

Il est sorti de là-bas des centaines de millions :

c'était un Eldorado minier. comparable à certaines régions de la Californie ou plutôt au Klondyke et à l'Alaska, comme climat, mais avec une différence : les alluvions riches se trouvaient à un niveau beaucoup plus profond en général, et coûtaient plus cher à extraire. Les splendides rendements ont baissé depuis quelques années, mais tous les marchands d'Irkoutsk ont tiré de là leur fortune, plus ou moins directement. Nous verrons d'autres villes sibériennes dans le même cas, Blagoviestchenk, par exemple; leur ère de prospérité semble passer. Maintenant ce sera peut-être le tour d'autres centres de grandir, comme après les champignons une fois cueillis, les nouveaux apparaissent à une autre place plus favorable. Il est possible qu'Irkoutsk cède la place à Nijni-Oudinsk, mieux située par rapport aux champs d'or de la Léna, et aux gisements de l'Ouda, ou bien à la station de Verkné-Oudinsk, au delà du Baïkal. Pourtant le chemin de fer circumbaïkalien devant partir d'Irkoutsk, cette ville restera au carrefour du chemin de fer, de l'Angara, de la Léna, et de la direction du Baïkal, et continuera à posséder une situation avantageuse indépendamment des mines.

C'est qu'en effet tout l'or provenait et provient encore d'alluvions; or les alluvions s'épuisent et les régions nouvelles sont de plus en plus rares et difficiles à découvrir, surtout dans un pays de plus en plus ingrat, à mesure qu'on va vers le nord. Il se passe peu à peu ce qui s'est passé en Californie. A la période des placers ou des alluvions, succède celle des filons aurifères, comme cela s'est produit il y a vingt ou trente ans en Californie. Et l'on m'entretient ici déjà de filons aurifères, dont plusieurs relativement anciens, exploités depuis une quinzaine d'années sur la rivière Onone,

affluent de l'Amour; d'autres sont de découverte toute récente, d'abord sur l'Onone, en aval des premiers, puis sur des affluents de la Chilka, et à la frontière de Mandchourie : mais on parle de prix de vente fabuleux. Il faut se faire au mirage de l'or; il y a des illusions au commencement de toutes les entreprises de mines; on aperçoit les choses comme à travers une loupe ou même un microscope, puis elles se remettent au point peu à peu, à travers quelques désappointements, mais c'est alors que commencent les entreprises sérieuses.

On m'encourage donc à aller voir les nouvelles découvertes, et à renoncer à mes anciens projets de voir le bas Vitim et le haut Vitim. J'avais cependant toujours désiré voir les placers glaciaires du Vitim et de l'Olekma, mais surtout j'aurais voulu les voir de l'œil de ceux qui les ont découverts; c'est pour cela que je me suis attaché à trouver dans le musée, de vieilles relations de ce qui se passait dans ces mines. J'en ai trouvé une datant de 1880; c'était l'époque des riches découvertes de l'Olekma, qu'on appelait la Californie sibérienne.

Le voyage actuel est très facile : après quelques jours de tarantasse sur la route postale, on descend en bateau la Léna jusqu'à Vitimskaia, puis on remonte le Vitim jusqu'au confluent du Bodaïbo, et de là un chemin de fer conduit aux placers. Il y a plusieurs compagnies de bateaux à vapeur qui ont organisé des services réguliers : la Compagnie des bateaux à vapeur de Léna-Vitim, de Niemtchinof, Basanof et Sibériakof; puis Glotof, bateaux de la Léna et de l'Angara; Sibériakof; et la compagnie des mines d'or de Bodaïko. Il y a aussi plusieurs bureaux de transport :

ceux de Poliakof, de Chadrine et Pouchnikof, des frères Kouznietzof, etc.

Autrefois, les bateaux à vapeur n'étaient pas aussi luxueux qu'aujourd'hui, même en 1880, et les premiers chercheurs d'or ont dû se servir surtout de la glace du fleuve en hiver pour revenir des placers. Par contre ils pouvaient descendre la Léna avec des radeaux, comme beaucoup le font encore aujourd'hui. Eux aussi, comme ceux du Mexique, « voyaient monter en un ciel ignoré des étoiles nouvelles, » mais c'étaient les étoiles boréales, et elles ne montaient que du fond d'un fleuve boueux. Les traversées, pour être moins longues que celles de l'Océan, atteignent 1,200 à 1,500 kilomètres, et pour les chasseurs de fourrures, qui vont à Iakoutsk et à Verkhoyonsk, il y a plus de 3,000 verstes en bateau et 5 ou 600 verstes en tarantasse, ce qui équivaut à la traversée de l'Atlantique, du Havre à New-York. Sur l'Amour, bien des personnes, comme nous le verrons, font en hiver plus de 3,000 verstes en traîneau sur la glace du fleuve, en allant de Striétinsk à Nikolaievsk par Khabarovsk. Pour certains placers de l'Amgoune, il y a 4,000 verstes. En été, la traversée dure dix à quinze jours en descendant le fleuve, plus du double en remontant.

Pour cette description des mines de la Léna, je me reporterai donc à une relation d'un voyage qui eut lieu en 1880, tout en revenant de temps à autre à des faits plus récents. Je traduirai très librement, je résumerai même le plus souvent : l'on comprendra mieux la condition des ouvriers, car j'ai passé trop vite pour tout voir en Sibérie.

CHAPITRE VI

LA CALIFORNIE DE LA LÉNA

Je partis au mois de mai, dit notre voyageur, de la ville d'Irkoutsk, pour visiter les alluvions de la rivière Olekma, dont on parlait tant, comme d'une nouvelle Californie. J'avais à parcourir une distance de plus de 2,000 verstes sur la route d'Iakoutsk, par Verkholensk et Kirensk, jusqu'à la résidence de Matcha, sur la Léna.

Passant d'abord les Vesioli Gori (Montagnes joyeuses), qui dominent de loin Irkoutsk, à travers un vallon encaissé que parcourt l'Angara, nous arrivâmes bientôt à la station de Khomontovoï, où commence le voyage habituel en troïka; c'est la tarantasse à trois chevaux de front, celui du milieu seul guidé à droite et à gauche, les deux autres guidés seulement d'un côté, de sorte que, vu de face, l'attelage présente un cheval filant droit, et deux autres chevaux qui ont l'air de filer, l'un à droite, l'autre à gauche. L'avantage pour le cocher est de n'avoir à tenir que quatre rênes.

Aux stations de poste, je suis l'objet de la curiosité de tout le monde; le long de la route, à droite et à gauche, ce sont des huttes de Bouriates couverts de peaux de bêtes, été comme hiver. Le second jour, nous arrivons à Gigalovoï, première station sur la Léna, où nous échangeons les chevaux contre les chaloupes

postales. Voici la plus grande des rivières sibériennes, déjà large, se frayant puissamment un passage à travers les montagnes, les étroites vallées et les ravins encore remplis de neige. C'est le moment des hautes eaux; aussi sommes-nous entraînés irrésistiblement vers le nord, nous et notre chargement. Le fleuve entraîne aussi des radeaux flottants chargés de toutes espèces de marchandises pour les riverains de la Léna et pour les mines, comme cela se pratique chaque année; le transport ne coûte que la nourriture des pilotes.

Nous avons à peu près cinq jours de chaloupe jusqu'à Kirensk, en voguant jour et nuit. Déjà nous avons laissé derrière nous la petite ville de Verkholensk, dans une brume grisâtre. Sur les rives se pressent d'épaisses forêts de pins le long des pentes escarpées, et de temps à autre des huttes basses de paysans et bûcherons. Les villages ont presque tous des églises aux façades blanches, des maisons avec des fenêtres encadrées de poutres noires; les coupoles dorées se réfléchissent dans la rivière, étincellent à l'éclatant soleil de mai, tandis que la chaloupe, avec ses hautes voiles goudronnées, coupe le fleuve en y traçant de longues rides.

Ce soir, le paysage change brusquement : devant nous le ciel est rouge, le vent chasse sur nous des nuages de fumée, on respire une atmosphère d'incendie, puis on entend le craquement des arbres qui brûlent et le bruit de leur chute. Nous approchons du foyer, le feu apparaît enveloppant des massifs de pins et montant au sommet de leurs branches. Le spectacle devient grandiose : on croit entendre la forêt gémir sous l'étreinte de son ennemi silencieux; les troncs noircis lancent

des fusées d'étincelles. De pareils incendies détruisent parfois des villages, quand le vent est violent, et les paysans, impuissants à lutter, abandonnent au feu leur maison et leur bétail. En Californie, on combat ces incendies par un contre-feu, profitant de la direction du vent et des obstacles naturels à son développement, route, cours d'eau.

Nous ne sortons des forêts brûlées qu'au bout de trois jours, après un spectacle ininterrompu d'arbres détruits. La largeur de la rivière a augmenté, la vitesse du courant s'est affaiblie; voici Kirensk, sur la rive droite.

Près de la pente opposée, le long du quai, fume, prêt à partir, le vapeur *Rabotnik (le Travailleur)*. Aux premières lueurs de l'aube, nous partons, installés dans ses cabines, traînant à la remorque deux barges chargées. Nous traversons ce qu'on appelle les « joues » de la Léna, des montagnes qui plongent directement dans le fleuve. C'est une chaîne véritable à travers laquelle l'eau écume en se frayant un passage. Les rochers des rives se dressent, hauts de plus de 30 mètres, presque à pic; parfois le fleuve tourne brusquement à angle droit, et nous livrons en écharpe à toute la force du courant les deux barges qui s'enfoncent lourdement dans l'eau; heureusement elles ont des pilotes et des gouvernails. Voici un roc gigantesque au milieu de l'eau, qui nous mettrait en pièces si le pilote ne nous faisait rapidement virer de bord, et ceux des barges imitent sa manœuvre. Il faut de l'expérience, du sang-froid et pas de distraction; le capitaine dort quand il peut; il veille parfois toute la nuit.

Bientôt nous arrivons au confluent du Vitim, le principal affluent de droite de la Léna; sur la gauche,

s'étend le grand village de Vitimkaia, qui a joué un si grand rôle dans la vie des mineurs du Bodaïbo et du Vitim. Non loin, en aval, deux stations de poste s'appellent Paris et Londres.

Quel peut avoir été le motif de deux noms si originaux? Peut-être n'était-ce que le but d'attirer les mineurs par l'appât des festins et des bijoux, pour les dévaliser plus sûrement en les enivrant. Nous voyageons avec un directeur de mines, il cède à une invitation des gens riches du village et cette soirée se passe en danses et quadrilles, dans des salons luxueux à se croire dans une grande ville. Le jour suivant, assis dans le bateau et poursuivant son voyage, ce même directeur remarque la physionomie d'un marinier qui ne lui est pas inconnue.

— Qui es-tu, mon ami. Je ne puis me rappeler où je t'ai vu.

— J'ai dansé un quadrille hier soir vis-à-vis de Votre Excellence.

Ces mœurs rappellent la démocratie américaine et sont un des caractères de la Sibérie. Dans les écoles, les fils du moujik coudoient ceux du haut fonctionnaire et du riche commerçant : la démarcation entre les classes sociales est beaucoup moins tranchée qu'en Russie

Voici les premiers bâtiments de la résidence de Matcha : tout le long du rivage ce sont de jolis chalets et de vastes magasins d'entrepôt. Les matelots jettent les câbles d'amarrage, et hissent un drapeau qui porte le nom du bateau en grandes lettres bleues. A notre rencontre, faisant jaillir l'eau à grand bruit de ses roues d'arrière, arrive le bateau *Innokenti*, qui appartient à la compagnie de la Léna. Les deux bateaux se saluent de sifflements aigus.

Il me reste maintenant 400 verstes à faire, et je vais sur la rive m'informer des moyens d'accomplir ce voyage. Je ne pourrai le faire qu'à cheval, par une route boueuse, ou même par un sentier, à travers des montagnes, des marais, et le long des rivières.

Le jour suivant, accompagné d'un guide, je pars à travers la taïga; la route, sinueuse, se glisse le long de petites collines, tantôt passant un ravin peu profond, tantôt traversant une forêt de jeunes arbres, tantôt à découvert à travers la plaine. Devant nous, vivement éclairées du soleil, ce sont les hauteurs sans fin de la chaîne des Iablonovoï (monts des Pommiers).

Plus nous nous éloignons de la rivière, plus la chaleur augmente. Les pentes deviennent plus raides, mais les chevaux des mines en ont l'habitude, ils font plus de quatre heures à travers les rochers, sans prendre de repos. Voici le sommet, la chaleur diminue, il souffle un vent frais, l'air des montagnes. Nous regardons autour de nous. Le paysage est grandiose de ce point élevé. De tous côtés, des montagnes, des vallées sinueuses, des rivières d'argent entre des forêts de pins.

Le petit sentier que nous suivons est à peine visible; il disparaît sous des entassements de blocs amoncelés comme par la main d'un Titan. Le soleil est si éclatant qu'on distingue mal à distance; personne autour de nous, silence partout, seul un aigle agite ses ailes en volant très haut.

Nous commençons à descendre; de crainte de voir buter mon cheval, je tire la bride, il secoue la tête.

— Lâchez la bride, me dit le guide, il ira bien tout seul. Il est prudent et tranquille.

Disant cela, le guide est assis sur sa selle, les pieds ballants; il souffle dans sa pipe.

— Comment vous servez-vous de cette bride? lui dis-je.

— Il a l'habitude d'aller du côté où je le frappe. C'est comme pour les hommes : on les élève tout jeunes. On leur montre la direction, et on les frappe de ce côté. Le vôtre est habitué à entendre les coups de fusil.

Je lui montre mon arme, je tire, il ne bouge pas plus qu'une pierre.

Il y a un relais, mais pas toujours muni de chevaux, toutes les trente verstes. Ce n'est qu'une isba avec des lits de camp. La propreté ne paraît pas régner ici, les parasites abondent.

L'employé de la résidence où je couche est un Toungouze ; en fait de nourriture il n'a que du gibier à nous offrir : chevreuil, écureuil, ours même, qu'il faut être adroit et hardi pour attaquer.

Encore une magnifique journée le lendemain, mais il fait moins chaud, il y a plus d'air, le paysage est plus gai, toujours les collines, les forêts et le silence. Je suis très altéré, mais il n'y a ni source ni ruisseau, seulement des montagnes rocailleuses sur lesquelles résonnent les fers des chevaux. De grosses mouches, des bourdons, des taons harcèlent ces pauvres bêtes qui agitent désespérément leur queue, se frappent le ventre du pied, mais en vain : le sang coule de leurs naseaux.

La route descend pour traverser un marais : on a jeté du bois en certains endroits; ailleurs, le cheval enfonce jusqu'au ventre dans la boue gluante : ce chemin est insupportable, mais les chevaux avancent, impassibles.

Voici des bûcherons qui ont allumé un grand feu et se reposent; à notre approche, l'un d'eux vient nous saluer :

— Donne-moi du charbon, mon frère, dit mon guide arrêtant son cheval ruisselant.

On lui apporte un charbon brûlant et il allume sa pipe.

— A quelle mine travaillez-vous?

— Au placer Basile et Katuischevsk, et vous, d'où venez-vous?

— De la Léna.

Nous partons.

— Qu'est-ce que ces gens? demandé-je.

— Ce sont des ouvriers évadés.

— Comment cela, évadés de quel endroit?

— Oui, j'ai fait semblant de ne pas savoir. Ils vont d'un placer à l'autre, du Vitim à l'Olekma.

— Et on ne les poursuit pas?

— C'est inutile, ils s'enfuiraient de nouveau. Cela ne donnerait que des ennuis à l'administration.

— Et ils ne font pas de mal nulle part?

— Seigneur Dieu non, je ne l'ai jamais entendu dire. Ils sont très tranquilles.

J'étais étonné.

— Les ouvriers, dit le guide, à l'approche de la saison de travail, reçoivent des arrhes sur leurs gages, et quelques-uns, par paresse, par ennui du genre de travail, par dégoût de la figure des chefs, s'enfuient et vont travailler d'un endroit à l'autre. On les accepte sans leur rien demander.

Et c'est un fait que ces placers isolés à d'énormes distances, en des endroits sauvages avec des maisons où se trouvent souvent des valeurs considérables en or et en monnaies, sans défense, ne sont jamais le théâtre d'aucune attaque de la part de ces vagabonds.

Nous entendons devant nous un bruit inattendu qui

s'approche. Ce sont quinze chevaux chargés, avec des clochettes, qui trottent à notre rencontre. Deux conducteurs, avec des bonnets fourrés, à cheval, les chassent devant eux, c'est la poste des placers. Voilà six jours que nous sommes en route, nous n'avons plus qu'une étape de trente verstes, mais il est tard et nous couchons à la station.

En route de bonne heure, nous rencontrons des gens hâlés, sales, plus sales que leurs chevaux qui ont l'apparence soignée, ce sont les chevaux des mines. Nous passons d'anciens placers, à côté desquels roule un torrent qui doit être à sec en été; les bâtiments sont en ruine, il n'y a pas une âme, mais des entassements énormes de galets lavés, les *otvals*.

Dans une charrette appelée ici *volokoucha* passe un directeur de mines; deux cosaques galopent derrière lui. Le sentier fait un brusque détour, et nous voici devant une large vallée, au fond de laquelle brillent des bâtiments. C'est le placer Vozneziensk où nous nous rendons.

Un petit homme à l'air maladif, aux yeux brillants, à barbe de teinte indécise, vient à notre rencontre. Il porte des vêtements usés, des bottes sales : c'est le représentant des frères X..., propriétaires du placer, il me fournit un logement et nous faisons le tour des mines.

Ce placer est un des plus anciens de la taïga, la concession date de 1866, et les premiers en date de ce groupe de l'Olekma, Nigra, Aunakite, Khomolko, etc., datent de 1862, c'est la région riche de l'Olekma; auparavant on ne connaissait qu'un ou deux placers dans la région, sur le Patom, affluent de la Léna. Le placer Vozneziensk est situé sur la rivière Ougakhane : il a

été très riche, ses propriétaires à l'époque sont bien connus dans toute la Sibérie.

Aux alluvions, il y a sept cents ouvriers occupés à extraire du sable : ce sont des paysans de haute taille, aux larges épaules, puis de petits Sibériens aux petits yeux, larges pommettes, dents éclatantes; des Toungouzes et des Iakoutes sans un poil de barbe; des Tcherkesses du Caucase, à barbe noire, figure rude, mais expressive; des Tatars à la tête rasée couverte de sueur, des Petits-Russiens longs et maigres. Les cris des ouvriers et des chefs, le bruit de l'eau, celui des charrettes et des sabots des chevaux sur le plancher de la laverie, tout se confond de loin en un bruit sourd monotone.

C'est l'heure de recueillir l'or et de faire dîner les ouvriers. L'eau s'arrête, le tambour bat, les tarataïkas cessent de rouler, les ouvriers partent. On commence la récolte de l'or. En présence du surveillant de la laverie, de celui des travaux et du laveur, deux cosaques avec de petites truelles, recueillent la masse sombre du sable riche et le portent au wachguert, sorte de berceau incliné à mouvement oscillatoire (comme un berceau d'enfant), où recommence un lavage à l'eau pure, en frottant le sable avec des brosses dures pour séparer l'argile gluante. Puis le sable descend sur les planches du berceau, il s'écoule, et l'or plus lourd, reste seul visible. On le pèse et on le dépose dans une boîte en fer, fermée à clef et cachetée à la cire, que les cosaques portent au bureau du directeur où il est pesé à nouveau, puis déposé dans un coffre de fonte de fer scellé dans le mur.

Je vais voir maintenant se rassasier tous ces estomacs affamés : leurs casernes sont à 1,500 mètres des

travaux; ils sont ensemble plus d'un millier à entretenir, rares sont ceux qui ont leur famille. Leurs baraquements sont encombrés, leurs lits sordides; levés de bonne heure, ils sont occupés durant quinze heures, compris leurs repas. (Les nouvelles casernes des compagnies importantes sont beaucoup plus confortables que celles de 1880.) Il y a deux catégories d'ouvriers, ceux de la surface et les mineurs. Les premiers sont les menuisiers, charpentiers, artisans, forgerons, bottiers, etc., et les employés et domestiques, palefreniers, magasiniers, gardiens, etc. Les mineurs comprennent tous ceux qui extraient l'alluvion et lavent le gravier et le sable. Ils sont surveillés directement dans leur travail, les autres reçoivent leur ordre de service au bureau de la direction.

La chaleur monte souvent ici à 40 degrés, tandis qu'il gèle le soir, et les bâtiments sont mal construits pour résister à ces variations, d'autant plus qu'on les transporte parfois d'un endroit à l'autre, d'un placer épuisé à un nouveau. Le dortoir est une grande chambre avec une allée au milieu, de petites fenêtres, des verres sales, un plafond dégradé par où doit suinter la pluie, et un plancher humide : à ce dortoir sont adossés des bains, dont la toiture en auvent est supportée par des piliers. Les Russes ne peuvent se passer de bains chauds.

Le repas est formé de bouillon aux choux, bordj ou stchi, de pain mal cuit, et d'une portion de viande ou de poisson, avec des légumes ou du riz. Mais la viande n'est que de la graisse noire et des os : on ne dirait pas qu'il sort d'ici chaque jour presque un poud d'or (environ 16,000 francs). Voilà l'Eldorado, la Californie sibérienne. Il est vrai que le propriétaire mène la vie

luxueuse des capitales, mais le mineur peine et sue dans les puits et les galeries glacées, et ruine sa santé. Nous verrons en effet que dans beaucoup de placers de cette région, l'alluvion riche est si profonde, de 40 à 90 mètres au-dessous du sol, qu'il faut l'exploiter par puits et galeries. Et à cette profondeur, le sable est gelé, on l'extrait dur comme de la roche, et on le dégèle au dehors. Lorsque l'on peut l'atteindre par galeries, on allume un feu souterrain pour l'amollir, ce qui ne peut se faire en puits que l'eau remplirait. Dans les galeries, des éboulements se produisent parfois par suite de la poussée en avant de tout le banc de gravier, il faut un boisage incliné vers l'amont. En outre, l'hiver, les recherches se font toujours par puits dans le gravier gelé, pour éviter l'eau.

Qu'est-ce donc qui attire tant d'hommes aux placers aurifères?

Ce sont d'abord des gens sans foyer, sans intérêts, et pour qui, plus c'est loin, plus c'est beau. Puis il y a ceux qui ont goûté des prisons, à qui il faut une vie sans lois et où l'on puisse s'enrichir vite; ceux-ci emportent leurs arrhes et vont d'un placer à l'autre, mais souvent ils se ruinent. Pour tous, il faut bien trouver de quoi manger.

Il y a des ouvriers qui passent trente ans, même quarante ans dans la taïga sans en sortir, perdant chaque année leur bénéfice dans la boisson, les cartes, la dépravation. Au jeu, ils perdent leur dernière chemise, et le gagnant se ruine à boire; enfin on trouve moyen d'organiser des spectacles démoralisants et il y a toujours des femmes pour exciter les bas instincts. Malgré l'interdiction de vendre de l'alcool, il s'en trouve toujours. Pour une bouteille de qualité douteuse, le

mineur paie 10 à 15 roubles; pour du vodka, 5 à 8 roubles; pour l'affreuse eau-de-vie appelée chkalik (lampion), 1, 2 et même 3 roubles. Et lorsqu'on faisait beaucoup plus d'or, il y a dix ans, on payait encore bien plus cher, 30 à 40 roubles une bouteille d'alcool.

Certaines gens trouvent toute espèce de moyens de gagner de l'argent. Voici un fait : la femme d'un employé des mines s'était mise à fabriquer des chemises russes avec le col et les poignets en broderie grossière, pour les vendre aux ouvriers. La compagnie en avait toujours de grandes quantités en magasin, et à bien meilleur marché; cependant les ouvriers affluaient au bureau de cette dame. On se demandait ce qui pouvait bien attirer l'achat de tant de chemises plus ou moins ornées, par des gens qui travaillaient du matin au soir. On s'aperçut qu'avec la chemise, l'ouvrier recevait toujours un verre de vodka, et cette ingénieuse idée était la source des revenus de la marchande.

Au bout de la journée, les ouvriers qui ont eu la chance de trouver des pépites dans le sable, les apportent à la laverie. Avec un gros marteau, sur une plaque de cuivre, on les frappe pour enlever les morceaux de terre et de roche logés dans les fentes, puis on pèse la pépite et on la paie à l'ouvrier à un taux convenu. Voici un ouvrier qui sort de la poche de son large pantalon (charovari) une pépite pesant 60 zolotniks (256 grammes).

— Cinquante-sept roubles 60 kopecks (155 francs, à 2 fr. 70 le rouble), dit le caissier. Veux-tu un reçu?

— Non, Alexis Fedorovitch, pourquoi un reçu? Il me faut...

— Parle, qu'est-ce qu'il te faut?

— Écrivez une commande : des bottes de feutre, de

bonnes, pour ne pas marcher sur la plante des pieds, dix livres de beurre, quinze de sucre, deux paquets de thé, des clochettes pour mon cheval. (L'homme est un conducteur de tarataïka, il transporte le sable à la laverie.)

L'un après l'autre, ils se succèdent avec de nouvelles commandes; parmi eux, un Toungouze aux pommettes saillantes tire d'un chiffon de la poudre d'or.

— C'est toi qui l'as trouvé, cet or? dit le caissier défiant.

— Mais oui, je t'assure, dit l'autre craintivement.

— Cinq roubles 20 kopecks. Qu'est-ce qu'il te faut?

— Quatre livres de sucre, des bottes, des pantalons, les miens sont bien usés.

Et ainsi de suite, les pépites sont achetées un prix très bas. Il vaut mieux encore les payer le quart de leur valeur que de les perdre entièrement, et comme on les paye en nature le plus souvent, il est probable que le propriétaire du placer recouvre presque entièrement leur valeur. Et au bout de trente à quarante ans de service, l'ouvrier n'a rien à lui. Sa joie presque unique a été de faire son goûter avec du thé, de l'eau bouillante et du sucre, et d'y ajouter un peu d'alcool : pour payer les bottes et les vêtements qu'il use si vite par son travail, il cherche avidement les pépites.

Certaines saisons, ces placers de l'Olekma ont fait 400 pouds d'or (20 millions de francs), avec de nombreuses pépites de 2 à 3 livres. Mais les ouvriers n'en profitaient pas davantage. L'ouvrier ne sait pas à quoi employer l'argent, s'il l'accumule : il est lié par un contrat avec la compagnie, il n'a pas de parents, ou ne s'en soucie pas, ils sont trop loin. Aujourd'hui il vit, demain peut-être il se cassera la tête ou les mem-

bres au fond d'un puits, ou bien il sera malade du scorbut, ou les pluies d'automne lui donneront une pleurésie. Il est fataliste et indifférent, il n'a pas l'énergie du mineur américain. Parmi les Sibériens d'ici, les gens positifs sont rares comme les gouttes d'eau dans la mer; ces derniers économisent avec un but précis, ils s'organisent pour former ensemble une équipe, avec le plus âgé comme chef; ils ne dépensent que pour les besoins nécessaires, ils ne boivent, ni ne jouent : tout infracteur à ces règles est renvoyé sans pitié comme une brebis galeuse. Quelquefois, outre leurs gages, ils trouvent des pépites, et même achètent celles des autres pour les revendre avec bénéfice, mais ceci est vu d'un mauvais œil par les compagnies qui l'interdisent. Leur compte est toujours à leur actif, les autres ouvriers les détestent et les envient. L'année finie, ils rentrent chez eux dans leurs foyers avec les autres, mais toujours formant des équipes séparées, ils tâchent de faire partie du même district, au moins du même gouvernement, dont ils prennent le nom : équipe du Volga, du Perm, de Tobolsk. La fin de la saison est fixée au 10/23 septembre, mais tous ne s'en vont pas, beaucoup ne peuvent pas, restent pour les travaux d'hiver, recherches, etc., ou vont travailler aux mines souterraines de la région.

Pour les pépites dont nous parlions, celles qui sont découvertes par les ouvriers, elles sont versées dans une caisse spéciale confiée à un ou deux employés : on raconte plusieurs vols commis par ceux-ci : l'or est caché dans le creux d'un arbre, dans un endroit écarté, et on simule un vol commis par d'autres. Ailleurs, certain caissier ne payait les ouvriers qu'en chiffres ronds, et avec les centimes se faisait un joli revenu.

PRÈS DE LA FRONTIÈRE CHINOISE
(Ouest du Baïkal.)

Mais de tels faits sont rares. Ce qui l'est moins, c'est le profit réalisé par les patrons sur la vente des fournitures et de la nourriture des ouvriers. On prétend que pour certains placers l'unique profit provient de là.

Je citerai plus loin les principales mines de l'Olekma et du Vitim, avec leur production, leur mode d'exploitation et leurs moyens de communication, l'on se rendra compte par une vue d'ensemble de l'importance de ce district. Le meilleur moyen pour en revenir, du placer Voznesiensk, est de traverser la petite montagne qui sépare la rivière Ougakhane du Bodaïbo : on descend l'Ougakhane, puis la Vatcha jusqu'au placer Pavlovsk, on remonte ensuite l'Aunakite par le placer Kroutogorni (Mont escarpé), jusqu'à la résidence de l'Aunakite, au sommet de la colline. De là on descend le Bodaïbo, on prend le chemin de fer, on descend le Vitim en bateau jusqu'à son confluent à Vitimskaia, que nous avons vu plus haut, et on remonte la Léna.

Au Bodaïbo et aux autres affluents aurifères du Vitim, Engajimo, Nakatane, etc., il y a aussi des cabarets, des gargottes, toute espèce de tentations pour les mineurs. Le 10/23 septembre est attendu par les cabaretiers et les débitants de toute la région et aussi de Paris et Londres, sur la Léna, comme un jour où la manne céleste tombera du ciel. C'est une rente annuelle que leur font ceux qui partent.

Ils ont partout tendu leurs filets : toutes les impudences, les ruses, les tromperies sont employées pour attirer les mineurs, ces paysans aux âmes molles et simples. C'est pitoyable et cela fait bouillir le sang. Pendant plusieurs jours on les entoure de tentations, de bruits de musique, de spectacles dépravants, les malheureux jettent de tous côtés leur argent; ils achè-

tent des habits, des bottes, de la toile, toutes choses qu'ils auraient chez eux à meilleur marché et qu'il faudra transporter. Chacun trouve des camarades ivres comme lui, il n'a plus ni volonté ni énergie et ne s'arrête qu'à bout de forces.

Le lendemain, il est trop tard, les amis d'hier ne le connaissent plus : de ses 300 ou 400 roubles, il ne lui reste plus que de quoi vivre quelques jours. Il retourne alors enchaîner sa liberté pour l'hiver, et c'est ainsi chaque année. D'autres enfin sont dévalisés en route et reviennent aussi travailler sous terre dans le gravier gelé. Ainsi l'énorme Léna pourrait raconter de tristes histoires en roulant ses flots qui entraînent les débris de tant de graviers épuisés de leur or.

Telle était la situation en 1880, et telle elle a duré sans doute encore longtemps. On m'a dit cependant que le sort des ouvriers s'améliore chaque année. Je n'ai pas eu le loisir d'étudier les conditions matérielles de la vie des ouvriers en 1902; cependant certaines compagnies sibériennes m'ont fait visiter des casernes d'ouvriers propres et spacieuses que ne désavoueraient pas des mineurs californiens. Il n'y a plus autant d'occasions pour l'ouvrier de perdre son petit bénéfice : la horde des petits marchands disparaît peu à peu, à mesure que les placers s'appauvrissent, et les compagnies vendent seules aux mineurs ce qu'il leur faut. On peut voir par cet exposé que la Californie sibérienne avait peu de rapports avec celle du Pacifique, où tant de mineurs ont réussi à fonder des familles et à peupler le pays. C'est qu'en Amérique non seulement l'or était plus facile à récolter, enfoui moins profondément, et ensuite le climat était plus chaud, le gravier n'était pas congelé; enfin le sol, sous l'influence de ce climat,

était et se trouve encore bien autrement favorable au développement de la population.

Le commencement de l'exploitation de l'or dans le bassin de la Léna et du Vitim remonte à 1851, tandis que la découverte de l'or en Californie date de 1848, mais les plus riches découvertes sibériennes n'ont commencé que vers 1865. Depuis 1868 jusqu'en 1900, le bassin de la Léna a produit par an 300 à 600 pouds : le maximum a été de 930 pouds, soit 45 millions, en une seule année. Cette production est l'œuvre de la richesse, qui peut rendre de grands services, mais ne doit pas commettre d'excès, ni abuser de sa puissance.

CHAPITRE VII

LE LAC BAÏKAL. — VERKHNÉ-OUDINSK. — LE VITIM

Mon départ d'Irkoutsk me laisse une impression plus agréable de cette ville que mon arrivée. C'était de grand matin, par un temps clair. Il n'y a qu'un express par semaine, d'Irkoutsk à Striétinsk, sur l'Amoûr : je pris donc le train ordinaire qui part à 4 heures du matin. A moins de passer la nuit au restaurant, il faut se faire réveiller et retenir une voiture la veille au soir; il faut aussi avoir ses bagages, draps compris, prêts à être emballés : on a l'habitude ici de ces heures indues.

On me réveille à 2 heures, parce que le domestique a envie de se coucher. J'arrive à la gare avec plus d'une heure d'avance. Le restaurant est ouvert, et il y a déjà foule à l'assaut du guichet encore fermé : il n'y a qu'un guichet pour les quatre classes, et avec la foule des émigrants, on peut se rendre compte de l'encombrement. La gare d'Irkoutsk est beaucoup trop petite, si petite qu'on n'a pu trouver aucune place pour le dépôt des bagages. L'on songe à l'agrandir, mais rien encore n'a été fait dans ce but, cette année 1902, après quatre années de fonctionnement des trains et des plaintes de plus en plus nombreuses.

Il y a des émigrants de tous âges : les plus intéressants pour moi sont des bambins roses, d'un blond

presque blanc, qui dorment à terre sur les pauvres jupes de leurs mères; les plus forts, ceux qui portent l'avenir avec eux, ce sont les jeunes gens de dix-huit à vingt ans; de ceux-là, j'en vois un encore, assis sur un banc devant le train en formation, car il est grand jour à 3 heures du matin; il a la régularité de traits et de formes d'une statue grecque, mais son teint est hâlé, couvert de taches de rousseur; ses cheveux, d'un blond roux, encadrent un visage ovale aux yeux bleus, dont le contour est durci par le travail physique. Cela lui donne une beauté plus intéressante et plus virile, celle qui porte l'empreinte de la nature. Peut-être l'ovale du visage dénonce-t-il l'origine polonaise; les Russes ont la tête carrée et massive, les traits grossiers, quoique doux.

Tous ces hommes, pour un Russe, doivent évoquer des paysages, car ils ont des types très divers : le caractère qui semble dominer est l'insouciance. Ils portent la chemise russe, de couleur voyante, flottante ou serrée à la taille par une ceinture : le blanc domine avec des dessins rouges au col et aux poignets, puis ce sont le rouge et le rose, enfin le bleu, et même le violet, le jaune et le vert, un vert criard comme on en voit en Chine. Tous portent les bottes molles, ces mêmes bottes d'un excellent cuir que j'ai achetées à Moscou pour 5 roubles, c'est-à-dire 12 fr. 50, sans clous, et pourtant capables de durer toute une année.

Enfin, nous partons; je ne vais que jusqu'à Verkhné-Oudinsk; je traverserai le Baïkal, puis je n'aurai qu'une nuit de wagon. C'est une partie de plaisir.

Nous remontons la vallée de l'Angara; les collines se resserrent de plus en plus, de sorte qu'on se trouve

peu à peu dans une gorge, et nous arrivons à la station de Baïkal, où tout à coup le paysage se découvre. C'est une immensité lumineuse qui remplit tout l'espace, et enchante les yeux. Rien n'est comparable au rivage d'un lac ou de la mer, la lumière s'y trouve doublée, et l'eau en mouvement donne la sensation de la vie; enfant, j'habitais les bords d'un lac, le Léman, et je ne me lassais pas d'aller au bord de l'eau, puis de la sillonner en canot. Cette impression de l'enfance, les hommes l'éprouvent, elle les saisit invinciblement. Combien les ports de mer sont plus attirants que les villes de l'intérieur des continents! et les rives d'un lac ont un charme du même genre. Les eaux du Baïkal sont merveilleuses de limpidité.

J'aurais préféré passer ici mon séjour d'Irkoutsk : peut-être un hôtel y réussirait-il mieux que les hôtels d'Irkoutsk. On viendrait en villégiature au lac Baïkal : des vapeurs, des voiliers, des canots se couvriraient de passagers heureux de respirer la brise parfumée des sapins. Car les pentes des montagnes sont couvertes de bois, et le sol est un tapis d'herbe. Ces montagnes se développent en un arc immense, et peu à peu, au loin, se transforment en une chaîne bleue couronnée de neige sur la rive opposée. Cet aspect du Baïkal me rappelle étonnamment le lac Tahoe en Californie; il est aussi solitaire, aussi glacé l'hiver; son eau, produit de la fonte des neiges et de la glace, est aussi claire; les arbres couvrent ses bords jusqu'à se mirer dans son cristal. Si les pins du Tahoe sont plus grands, le Baïkal surpasse en étendue le lac Tahoe. Mais certains aspects sont identiques. Le long de la côte, l'onde est plus calme; elle disparaît presque pour ne plus laisser voir que le reflet immobile des pentes

LE BRISE-GLACES « BAÏKAL »

de la montagne, à tel point qu'on ne sait où celle-ci s'arrête, où commence le lac.

C'est un des plus grands lacs alpestres du globe terrestre. Les Russes l'appellent Mer sainte et les Mongols lui donnent le même nom, *Dalaï-Nor*. Il est aussi grand que les lacs Supérieur, Michigan ou Huron, aux États-Unis, et que le lac Nyanza, en Afrique. Mais il est supérieur aux premiers par ses paysages, au dernier par son climat; sa longueur dépasse 600 kilomètres, sa largeur moyenne est de 60 kilomètres; elle atteint 85 verstes (90 kilomètres et demi). Il est à 372 mètres d'altitude, presque exactement comme le lac Léman, mais sa profondeur la plus grande, dans sa partie méridionale, mesurée par l'ingénieur Bogoslovsky, atteint 960 mètres. Les rochers du sud plongent verticalement dans l'eau, et sont élevés de 500 à 1,000 mètres, ce qui rend difficile de faire suivre au chemin de fer circumbaïkalien le bord même du lac : cependant le projet actuel m'a paru vouloir suivre le lac autant que possible.

Les montagnes qui entourent le lac Baïkal ne dépassent pas 1,800 mètres de hauteur maxima, c'est-à-dire 1,400 mètres au-dessus du lac : ce sont surtout des roches cristallines et anciennes, de sorte que les galets des bords du lac complètent la ressemblance avec le lac Tahoe. L'île d'Olkone, vers le milieu du lac, passe, dans la légende, pour avoir été la résidence de Gengis-Khan : plusieurs de ses rochers sont découpés en forme de profils humains, ce qui a contribué à créer des légendes, de même que d'autres rochers des bords. Il y a ainsi de nombreux lieux de vénération teut le tour du lac, ce qui l'a fait appeler *Mer sainte;* les Russes même ont construit sur ces

bords le couvent de Possolsky Spasso-Préobrajenski (Transfiguration).

L'eau est très froide; on prétend qu'un bain légèrement prolongé peut être mortel. Le climat est très rigoureux; le lac n'est cependant entièrement gelé qu'à la fin de décembre, à cause de son agitation qui retarde la congélation. La glace dépasse un mètre d'épaisseur, et fond vers le milieu d'avril; mais pendant les mois de gelée elle est fréquemment fissurée, et il se forme des barrages de glace amoncelée, de sorte que les transports sont difficiles. Le vapeur brise-glaces, le *Baïkal*, malgré ses dimensions monumentales, n'a pas réussi à briser la glace en hiver; elle est trop dure et trop épaisse. Le brise-glaces qui évolue sous nos yeux pour transporter les trains de marchandises a 90 mètres de long et déplace 4,200 tonnes; il a 6 mètres de tirant et marche à 21 kilomètres à l'heure; ses trois machines sont de 3,750 chevaux. L'une sert à mouvoir l'hélice d'avant, qui rompt la glace; le bateau est blindé, à la ligne de flottaison, d'une ceinture d'acier de 2 centimètres et demi d'épaisseur appliquée sur un cintre de bois épais de 0 m. 60 pour amortir les chocs; il peut porter 25 wagons et 150 passagers.

Le Baïkal est assez riche en poissons, saumon, ombre-chevalier, etc. Il y a une espèce particulière au lac, qui vit à 500 mètres de profondeur; lorsque ce poisson arrive à la surface, il éclate et fond au soleil; c'est du moins ce que l'on dit. Il y a aussi une espèce de phoque qui ressemble au phoque de l'Atlantique; les riverains du lac revêtent de leur peau l'intérieur de leurs pelisses.

La navigation sur le lac, comprenant celle de la Selenga et de l'Angara, est entre les mains de la Compagnie Niemtchinoff; elle possède dix vapeurs et dix-huit chalands qui font les transports aux placers des rives nord et est, par la haute Angara, etc. Il y a aussi des barques de pêcheurs.

Enfin outre le grand bateau *Baïkal*, qui a une allure colossale avec ses quatre cheminées et ses flancs hauts de dix mètres, il y a un bateau destiné aux voyageurs, qui s'appelle *l'Angara*. Il est beaucoup moins imposant que le brise-glace, mais il ressemble davantage à un bateau de la Manche qu'à un bateau de lac ou de rivière. Il est aménagé intérieurement avec des cabines pour dormir.

La traversée ne dure que trois à quatre heures, mais on la fait souvent de nuit, et en outre les orages assez fréquents suffisent pour l'allonger ; dans ce cas, les vagues ont deux à trois mètres de hauteur, et je ne sais si le mal de mer n'est pas dans les possibilités du *Baïkal*. Pour moi, j'ai la chance de traverser le lac en plein jour, et j'en profite pour déjeuner avant le départ dans la salle à manger, qui est au niveau du pont et où l'on peut avoir de tout, même des zakouski. Il y a un pont supérieur, mais le capitaine s'en réserve la meilleure partie, et il y fait tant de vent que l'on se contente du pont inférieur. Cependant le temps est magnifique, les montagnes se déroulent à l'horizon comme un panorama; l'eau et le ciel sont d'azur. Au loin, en avant, file le bac brise-glace dans son nuage de fumée; le temps passe vraiment trop vite; voici que le soir arrive quand nous arrivons sur la rive orientale, à Muissovaia. Je regretterai cette traversée, qui est un délassement, lorsque les trains fileront autour du lac.

Le ciel est éclatant de lumière au couchant, entièrement rose au levant. C'est un effet que j'ai observé en Afrique; peu à peu ce rose éclatant monte au-dessus de l'horizon, remplacé par une teinte bleue, d'un bleu d'acier, tandis que le zénith se décolore par degrés; le couchant doré passe par des teintes pourpre et émeraude avant de passer lui aussi au bleu sombre, qui a envahi tout le ciel; il est dix heures et demie du soir, et il est temps de nous enfermer dans les wagons qui nous attendent, et d'y dormir, pour être dispos en arrivant à Verkhné-Oudinsk. C'était une belle journée.

Je descends donc à Verkhné-Oudinsk, et je cherche avec mon izvoschik l'hôtel Feodotia, que l'on m'a indiqué à Irkoutsk. Mais, en fait d'hôtel, je ne trouve qu'une baraque en bois, à côté du siège de la justice de paix, ce qui, du moins, est rassurant. Dans la baraque en bois, il n'y a que trois chambres. La première est si petite qu'avec ma valise et une chaise, il ne reste pas place pour y remuer, et le lit est très petit. On me montre alors la plus belle chambre, qui est deux fois plus grande, possède une table à côté de la fenêtre à rideaux blancs, et un tapis suspendu à la paroi le long du lit, représentant la scène d'adieux d'un amant à sa fiancée. Celle-ci se pâme le long des marches d'un escalier au sommet duquel une vieille dame agite les bras, tandis que le jeune homme regarde en arrière en grimpant sur un cheval rayé comme un zèbre. Les personnages ont des têtes trop grosses pour leurs corps, et sont vêtus de nuances vives; on a voulu visiblement utiliser le plus de couleurs possibles. C'est gauche, un peu enfantin, cependant ce n'est pas désagréable à voir; c'est la distraction de cette chambre, il serait dommage de fouler ce tapis.

LE LAC BAÏKAL

Je passe ma journée, qui est un dimanche, à chercher en vain des choses et des gens; l'ingénieur du district ne rentre que demain. Je termine une relation de ma visite aux mines Ivanitzky, mais c'est peine perdue; comme je l'ai appris plus tard, cette relation ne devait jamais parvenir à sa destination. La censure a-t-elle trouvé à y redire, ou peut-être un employé a-t-il voulu s'amuser? Cette suppression d'une lettre privée, cachetée, fait bien pendant aux tartines de caviar dont la censure noircit les journaux étrangers.

Pour achever cette journée du dimanche, je vais me promener au-dessus de la ville, dans les bois de pins. La soirée est agréable, le soleil se couche derrière les montagnes, en laissant une large traînée d'or sur la rivière qui coule en méandres paresseux, entre des rives verdoyantes. Quelques barques sont amarrées, attendant qu'on les remorque au *Baïkal* le long de la *Selenga,* qui vient de Chine, de Kiakhta et Maïmatchine, où l'on fait l'emballage des caisses de thé. Verkhné-Oudink a 8,000 habitants. Chaque année, au mois de janvier, s'ouvre une foire qui fait des opérations pour près de trois millions de roubles; c'est ici le centre commercial de la partie occidentale de la région transbaïkalienne. Il y a plusieurs fabriques, dont une huilerie de noix de cèdre.

Il n'y a pas de restaurant à l'hôtel; on m'apporte dans ma chambre de la soupe au poisson affreusement grasse, et un bifteck à l'huile avec du thé comme boisson; je chercherai demain s'il n'existe aucun restaurant dans cette ville de 8,000 habitants.

Le lendemain, je rencontre l'ingénieur du district, qui revient sur un magnifique cheval d'une course dans la steppe; il passe son existence à visiter des

mines et à en dresser des plans. Tout de suite, il m'invite à dîner, car je lui ai présenté une aimable carte d'introduction d'un Français qui vient en Sibérie depuis plusieurs années. La réception n'a rien d'officiel, il y a un autre ingénieur et un pharmacien : nous causons français, allemand et un peu russe. Il y a de nombreux Polonais en Sibérie, dans le corps des ingénieurs par exemple, et le français leur est presque aussi naturel que leur langue maternelle. Cette race aimable et intelligente arrive facilement ici aux grades supérieurs de l'administration. Et elle s'entend particulièrement bien avec nous autres Français, comme s'il y avait une communauté de caractère.

Je m'assure un succès infaillible, lorsque je rencontre des Polonais, en leur rappelant la fameuse ballade lithuanienne et polonaise; elle ne porte plus ombrage aux Russes :

Jécho Polské niié izguinoula, poka mi giviom,
La Pologne n'est pas encore perdue, tant que nous vivons,

et cette autre : *Z'dymem posarov* (Dans la fumée des incendies); ils se demandent où donc j'ai pu apprendre cela. Ce sont de vieux souvenirs d'enfance, des récits des insurrections polonaises, qui passionnaient nos âmes d'alors; nous nous battions avec ces chants belliqueux, et la mémoire des enfants est ineffaçable. Aussi ces mots me sont revenus tout naturellement un jour; je n'ai eu qu'un léger effort à faire pour les prononcer; ils dormaient depuis vingt ans.

Le pharmacien est Russe, mais sa femme est Polonaise; aussi comprend-il bien le polonais, mais il n'a jamais pu arriver à le parler. Par contre, il parle bien allemand. Si je racontais toutes les prouesses dont il

se vanta, on ne me croirait pas : il distance la verve polonaise et la blague française de toute l'humeur froide d'un apothicaire.

Nous causâmes des mines, naturellement, tout en dégustant les zakouski, arrosés de vodka. A propos de vodka, les étrangers feront bien de ne pas se faire prier pour en boire. Si l'on ne vide pas son verre d'un trait, mais qu'on y trempe seulement ses lèvres, on vous le remplit impitoyablement jusqu'à ce que vous le vidiez. Il est donc nuisible de se faire prier. C'est bien l'hospitalité russe, un peu rude, un peu campagnarde, mais on s'y habitue; elle est pleine de bonhomie : enfin, le vodka n'est pas de l'eau-de-vie très forte, elle indique 40 degrés.

On voulait que je visitasse les mines du haut Vitim, des placers qui ont été riches autrefois, et où l'on parle maintenant d'installer des dragues. La route n'est pas difficile, mais elle est assez longue; il y a d'abord 300 kilomètres environ sur l'ancien *tract* sibérien jusqu'au village d'Oukhir, à travers une région de steppe, sans intérêt. C'est l'affaire de deux à trois jours, en voyageant de nuit, mais il faut prendre des provisions. A Oukhir seulement je pourrais me restaurer à peu près comme à Verkhné-Oudinsk chez des paysans. Au delà, j'aurais encore 100 kilomètres en tarantasse, puis 150 kilomètres environ à cheval par des collines plus ou moins rocheuses et des vallées marécageuses; tout cela peu agréable et assez coûteux.

Et puis, me dit-on, que verrez-vous? des placers déjà lavés, où le procédé de dragage aura un succès plus que problématique, sur des rivières presque sans eau, ou bien en des rivières encombrées de gros blocs et dont les sables ont une teneur en or inconnue, ou

connue seulement comme inférieure à ce qu'il est possible d'exploiter par les procédés sibériens.

Une seule région serait peut-être dragable, mais il eût fallu s'y prendre plus tôt; tout ce qu'il y avait de riche est déjà épuisé. Elle est sur le Tsuipikane. Ces considérations finissent par me rendre perplexe. Personne ne peut me donner un meilleur conseil que ces ingénieurs qui, depuis des années, parcourent à cheval tout le pays, et sont pourvus des connaissances techniques et de toute l'expérience nécessaire.

Il paraît aussi que la région nouvellement reconnue comme étant la plus intéressante n'est pas le haut Vitim, mais le moyen Vitim. On a trouvé là, sur le torrent Orlofka, source Korolone, quelques placers riches, qui ont donné de très beaux résultats; cet endroit se prête peu au dragage, mais un peu à l'est on connaît les filons de quartz dont la destruction a enrichi les alluvions de l'Orlofka, et M. L... m'en apporte de splendides échantillons. Ce sont des quartz provenant de la mine Tagarak : l'or est en écailles dans le quartz que l'on fait éclater au feu, et il se sépare. Le quartz est encaissé dans des schistes argileux friables; on enferme le sable riche dans des boîtes que l'on va laver à la source; ces boîtes contiennent 5 à 600 francs d'or. Près de cette mine se trouvent aussi des diorites aurifères, dont on me montre un bloc pesant 30 kilos, très pyriteux, mais où l'or est invisible; il est intimement mélangé avec la pyrite de fer.

On a trouvé aussi quelques veines de quartz aurifère dans le haut Vitim, entre le Tsuipikane et le Vitimkane, mais ils n'ont pas été explorés. Jusqu'ici aucun filon de quartz en Transbaïkalie n'a encore

donné de résultats comparables à ceux du filon Ivanitzky que j'ai décrit précédemment. Il est pourtant intéressant de savoir qu'il existe des quartz aurifères dans le bassin du Vitim; nous en verrons sur l'Onone et la Chilka, affluents de l'Amour.

Entre temps, l'ingénieur du district, M. L..., me raconte ses aventures dans la Taïga. Le moyen Vitim est une région d'un accès vraiment difficile. Le meilleur moyen d'y arriver en été est de prendre la route de Bargouzine, par le Baïkal. De ce village, on suit à cheval le sentier de la Taïga par des monts escarpés et rocailleux et à travers de larges vallées marécageuses; il y a environ 600 kilomètres depuis Bargouzine, par le Baïkal : une route dans cette région coûterait plus d'un million de roubles. En hiver, le chemin est encore plus difficile. On peut bien aller à Oukhir, de là sur le haut Vitim, et suivre ensuite le cours du Vitim sur la glace; mais à cause des blocs de rochers et des rapides, la glace est très inégale, elle est souvent dépassée par l'eau courante, même au cœur de l'hiver, et si l'on s'y aventure, on peut tout à coup s'enfoncer de toute sa hauteur. Il arrive que ces creux ont deux à trois mètres de profondeur. En d'autres endroits, la glace forme comme une voûte bombée de peu d'épaisseur; elle cède sous votre poids, et au-dessous vous tombez dans des fonds de plusieurs mètres; c'est véritablement dangereux. Il est arrivé un jour à M. L... de tomber dans un trou de ce genre avec son cheval. Il était entièrement inondé, et n'avait pu qu'à grand'peine se dégager, et cela par 15 à 20 degrés au-dessous de zéro. Toute la nuit, il passa son temps à se réchauffer autour d'un grand feu allumé par son cosaque. Il avait pu sauver ses cigarettes, le bien le

plus précieux d'un Russe, et il avait du thé, et du sucre, mais l'eau avait emporté sa bouilloire, de sorte qu'il dut se passer de boire et de manger jusqu'au lendemain soir, où il arriva à un poste de cosaques.

En été, M. L... a fait aussi cette route le long du Vitim, mais elle est presque impraticable. Le lit de la rivière est si encombré de blocs de rochers grands comme des maisons qu'on perd des journées à les contourner en risquant des chutes dangereuses. On ne fait pas vingt verstes par jour, alors que par Bargouzine, on en fait cinquante ou soixante, et l'on peut trouver quelques pâturages. Le long du Vitim, il y a peu d'herbe, car en bien des endroits les collines des rives se rapprochent de façon à supprimer toute berge plane, et les pentes sont rocailleuses, ou couvertes de buissons inextricables, de pins sombres et d'arbres rabougris.

Si je n'ai pu voir ces endroits peu attrayants, j'en ai vu de nombreuses photographies, prises par M. L..., qui donnent bien l'impression du pays. Les vallées des affluents du Vitim sont assez larges, entre des collines peu élevées, les forêts de pins ont souvent disparu, absorbées par les besoins des placers. Leur sol est couvert de marécages et de bois de bouleaux serrés à en être inextricables.

Par la route de Bargouzine, on passe en des endroits plus intéressants : les sources chaudes de Karga sortent d'un énorme rocher, à 130 verstes de Bargouzine; puis, c'est le col d'Ikate, entre un torrent plein de boulders et de hautes parois rocheuses presque à pic. Le chemin devient cependant monotone à la longue, car ce sont toujours les mêmes paysages qui se répètent. Les placers du Korolone, découverts en 1898,

au bout de ces 600 verstes de chemin, ont donné plus de 40 francs par tonne; le gravier est mêlé de gros galets, mais le quartz, comme nous l'avons vu, est très riche; l'avenir dira ce qu'il faut attendre de ces découvertes, mais il y a tout lieu d'espérer que leur importance compensera les difficultés d'accès.

En certains endroits, dans le lit même du Vitim, on a installé des dragues à bras; il paraît difficile d'installer de grandes dragues, à cause des boulders. Mais il reste d'immenses étendues à explorer sur une quantité de petits affluents entre le haut et le moyen Vitim, et des mineurs expérimentés y feront peut-être de riches découvertes. Sur le haut Vitim, un des placers les plus riches se trouvait au sommet d'une colline; en cet endroit, un groupe (ou *parti*, suivant le mot russe) de dix mineurs a pu récolter pendant quelque temps plus de six livres d'or par jour; mais ce fait est plutôt rare; il s'agissait ici d'une terrasse glaciaire. Les alluvions exploitées actuellement sont dans le lit même des rivières, ou plutôt des ruisseaux, car ils ont fort peu d'eau. Ce pays ne ressemble à la Californie que pendant quatre à cinq mois de l'année.

M. L... a constaté aussi la présence du cuivre en certains endroits, dans de hautes parois schisteuses, mais l'endroit est inaccessible actuellement, et la Sibérie n'est pas encore un consommateur, à un degré même faible, des produits métalliques. Seul, le grand chemin de fer transsibérien a absorbé du fer, et son achèvement a déjà contribué à causer la baisse de plusieurs entreprises industrielles russes. En ce moment, sauf peut-être en des endroits particulièrement bien situés, on ne peut songer qu'à l'or comme entreprise minière.

Nous avons eu des conversations intéressantes sur

les indigènes, Bouriates et Toungouzes. Ce sont des peuples pasteurs idolâtres : leur religion, le chamanisme, est mêlée de bouddhisme.

Les prêtres s'appellent des lamas; ceux qui sont destinés à ce sacerdoce le sont dès leur enfance. Ils ne doivent jamais se marier; on prétend pourtant qu'ils ne sont pas des saints de bois : les femmes bouriates ne sont pas sauvages. Et voilà que nous entrons dans le chapitre des femmes, où les Polonais et les Russes sont fort experts par leur fréquentation de toute espèce de races. Ceux qui prétendent l'existence de la loi morale naturelle, ou qui croient à la morale civique feraient bien d'aller étudier les Bouriates en Sibérie. D'ailleurs la bonne santé est une garantie de modération, mais au fond de tout homme, il y a le sauvage qui dort, l'ancêtre, l'homme primitif qui a des réveils brusques de temps à autre. C'est ainsi que j'expliquerais volontiers certains accès de misanthropie chez des hommes cultivés, qui cherchent la solitude, et mènent une vie que tout le monde traite d'originale, alors qu'elle ne serait qu'un souvenir inconscient de l'état primitif qui hante leur cerveau.

Le chef de la religion chamane s'appelle Khamba-Lama et habite près de Selenguinsk, sur le lac des Oies, où il a une habitation de style chinois à trois étages; il y a à côté cent dix-sept temples bouddhistes en bois, à un étage, surmontés de coupoles, et une école religieuse, d'un cours de dix ans, où l'on enseigne la théologie, les littératures mongolique et thibétaine, la médecine, l'astrologie et la philosophie bouddhiste.

Il y a dans cette région très peu d'émigrants russes; ils vont plus loin; mais un groupe assez important est

celui des forçats et des déportés, au nombre de trois mille environ, occupés par le service des mines. Le nombre des exilés à vie, sans être obligés au travail, est de dix-sept mille, dont beaucoup sont dispersés, sans même que la police sache où ils se trouvent.

Je finis ainsi par passer quelques jours agréables dans la région de Verkhné-Oudinsk; nous eûmes occasion de faire quelques courses et de voir des villages bouriates. M. L... me fournit quelques lettres d'introduction pour le district de Nertchinsk : il me prévient cependant que les affaires minières dans ce district sont gênées par l'administration cosaque, qui possède tout le terrain et se montre rebelle aux accommodements. On est en voie de réformer ce système et on espère y arriver. A Tchita, me dit-on, il y avait un excellent hôtel tenu par M. Badmaïef, mais il était si confortable que son propriétaire s'y est ruiné et l'a fermé. Ce Badmaïef était un aventurier bouriate qui connaissait la médecine thibétaine et avait beaucoup d'aplomb; il plut aux femmes par son extérieur agréable et parvint à réussir à Saint-Pétersbourg où il arriva jusqu'à Alexandre III. Celui-ci l'envoya à Tchita avec une mission politique; mais il perdit son crédit et se ruina. Je le regrette surtout à cause de son hôtel.

CHAPITRE VIII

LA CHILKA — STRIÉTENSK

Quand je remonte dans le train, à Verkhné-Oudinsk, je trouve naturellement, il est 7 heures du matin, tout le monde endormi. Les Russes dorment en wagon jusqu'à 10 ou 11 heures, moment à partir duquel ils commencent un déjeuner, suivi d'un dîner, puis d'un sommeil, puis d'un samovar, ce qui les porte à 6 heures du soir. Alors ils se mettent à jouer aux cartes, puis ils recommencent leurs exercices culinaires et digestifs. Chacun transporte ses bagages avec lui dans son compartiment, de sorte que ceux-ci sont encombrés; le contenu des bagages aide à compléter le menu des stations-buffets.

Pour moi, je m'amuse du spectacle toujours plus varié que présente le paysage. C'est la vallée de Jobé, avec son herbe grasse et ses collines boisées de pins, puis Zagraief, à 900 mètres d'attitude, où se trouvent des fabriques de ciment produisant 20,000 tonnes par an.

Kigy, à près de 1,000 mètres, est le point culminant de cette riche région; en ce moment, ce n'est guère qu'un pays de pâturages, plus tard peut-être ce sera un district très peuplé; l'hiver est ici beaucoup moins terrible que sur la Léna. Les prairies émaillées de fleurs se déroulent devant nous, puis les collines

deviennent plus accidentées; ce sont de vraies montagnes, et toujours leur teinte verte est presque digne de la Suisse.

Les usines de Petrovsk, où le train s'arrête, ont été fondées en 1790, pour fournir le fer nécessaire aux mines de Nertchinsk et aux placers de l'État, en même temps qu'à toute la région. L'usine a près de 100,000 hectares de forêts. Les mines de fer exploitées sont dans les monts Tsagan, à 26 kilomètres de distance, sur la rivière Balaga. C'est du fer magnétique que l'usine transforme en fer et fonte au moyen d'un haut fourneau, de divers fours de puddlage et de fusion, et de forges et marteaux à vapeur. La force motrice est fournie par la rivière, qui donne 200 chevaux en été. En hiver il y a trois moteurs de 130 chevaux, l'usine occupe 250 ouvriers et fournit 12,000 à 13,000 tonnes de fer et de fonte par an. Un gisement de houille se trouve à 30 verstes plus loin, à Tarbagataï, mais les essais ont été défavorables; elle est impropre à produire du coke.

En face de moi, dans le wagon, un Russe porte sa casquette d'une façon qui doit devenir presque inévitable à cause de la forme presque verticale de la visière. Cette casquette part littéralement de la nuque, et la visière arrive exactement au sommet du front. La chevelure est entièrement couverte; l'homme serait scalpé qu'on ne s'en douterait pas.

Voici de pittoresques tranchées au rocher, à côté de la rivière que nous remontons. Tantôt on la surplombe, tantôt on passe dans le rocher. Nous sommes à Khilok; la vallée s'élargit, ouvrant de belles perspectives sur un fond de montagnes qui paraissent élevées.

Plus loin, c'est un immense plateau où souffle un air vif. La journée se passe sans ennui, et le wagon est bientôt plongé dans le sommeil; l'on s'arrange comme on peut pour dormir sur les banquettes en se couvrant des couvertures; les pelisses servent d'oreillers.

Le matin suivant, nous grimpons un col en pleine forêt; tantôt la voie domine un remblai élevé, tantôt elle passe entre des tranchées tapissées de gazon qu'on a étendu en bandes diagonales, c'est un moyen rapide et économique de consolider les pentes de terre. Nous approchons du sommet des monts Iablonovoï, ou montagnes des Pommiers; je ne distingue pourtant aucun de ces arbres.

Le passage est extrêmement pittoresque, c'est un labyrinthe de ravins qui se croisent en tous sens, et que la voie coupe en ligne droite, par des remblais, des entailles au rocher, enfin des tunnels. Cette immense chaîne des monts Iablonovoï s'étend jusqu'au Kamtchatka; elle est comparable en étendue à la Cordillère des Andes ou aux montagnes Rocheuses, et comme elles, elle est formée de roches primitives cristallisées, granite, gneiss... C'est une leçon de géologie que ce passage, comme beaucoup d'autres en Sibérie.

Depuis ce matin, le plaisir du paysage est doublé de celui de la conversation que j'ai entreprise en français avec des voyageurs d'un compartiment voisin. J'ai fait leur connaissance hier soir : pendant que j'étais dans le couloir, à explorer le paysage sans me douter que j'étais observé, avec ma chemise de flanelle, mes bottes et ma casquette russe, j'étais abordé en français par un homme âgé, mais très droit, l'air

respectable et très poli. Naturellement je ne résiste pas au plaisir de parler ma langue et je me trouve causer sans cérémonie avec un général russe, le général d'artillerie V..., qui se rend en Sibérie orientale ; il me fait faire la connaissance de son fils, un jeune marin de vingt ans; de son neveu, cadet à l'École militaire de Saint-Pétersbourg, et de sa nièce; ils vont ensemble à Khabarovsk et Vladivostok.

Durant les défilés des monts Iablonovoï, je puis constater les connaissances du général V... A propos du Kamtchatka, qu'il a parcouru, il me cite les quarante volcans de ce pays extraordinaire. Le plus gros émet toutes les huit ou dix minutes un panache de fumée qui s'élève en couronne, absolument comme celles que savent exhaler certains fumeurs, une couronne circulaire. Lorsque le volcan a projeté ainsi neuf couronnes de fumée, partent des gerbes d'étincelles. Ce sont d'énormes roches portées au rouge qui s'élèvent à une grande hauteur, tandis que la lave coule sur les pentes de la montagne. Celle-ci a 18,000 pieds de haut, 5,500 mètres; c'est, dit-on, le plus haut volcan en activité de l'ancien monde. On le distingue parfaitement de la côte ; il n'est jamais en repos et s'appelle le Kloutcherskaia Sepka.

Les côtes du Kamtchatka ne sont pas moins curieuses : la pêche du poisson a donné à une compagnie russe un profit de 52,000 roubles en deux mois; les poissons sont la sole et surtout le saumon, puis le hareng, en bancs tellement puissants que la masse tout entière succombe sous son poids le long de la côte, et qu'on les récolte pour les exporter comme engrais. Le général V... est allé jusqu'au cap extrême de l'Asie; il a vu les bouches de l'Anadyr, où l'on a

récemment découvert du minerai de mercure; de nombreux points, baies, détroits, portent des noms français dans cette région : détroit de La Pérouse, détroit de Castries, cap Crillon, île du Commandeur.

Nous décidons de nous réunir dans le même compartiment pour cette journée; ce soir nous nous séparerons : le général va en Mandchourie et je vais sur la Chilka. Cette circonstance me donne l'accasion de causer avec une Russe. C'est la première fois que j'apprends à connaître le charme des Russes de la société élevée. Mlle R..., la nièce du général, est d'une beauté absolument originale, d'une vivacité d'esprit parfois déconcertante, d'une réelle intelligence et passionnée pour la musique. De telles femmes vous laissent l'impression que vous leur causez un réel plaisir, et en temps peut-être le principal plaisir est pour vous. Nous causons musique, les jeunes gens plaisantent Mlle R... sur ses préférences artistiques, sur ses passions, toutes platoniques, pour les ténors : elle a conservé la photographie de celui qui chantait *Sadko* (1), un des meilleurs drames lyriques de Rimsky-Korsakoff; elle se fâche de leurs imitations grotesques des gestes du ténor. Et nous causons de Wagner; j'acquiers toutes ses sympathies en décrivant le plaisir que j'ai eu à entendre *Siegfried* à Paris, et surtout en disant que la musique de *Siegfried* est au-dessus de celle de *Lohengrin;* elle dénote la maîtrise absolue de son art à laquelle est parvenu le compositeur : il joue de l'orchestre, dans certains passages, comme Liszt jouait du piano; c'est féerique, cela donne le vertige d'entendre par exemple trois fois l'incantation du feu, et chaque fois avec un

(1) Yerchof, qui a chanté à Paris.

caractère, des timbres entièrement différents, d'abord joyeux et clairs, puis légendaires; enfin fantastiques comme dans la scène du ravin de *Freyschütz*, mais avec un déchaînement de tout l'orchestre en arabesques fulgurantes que ne connaissait pas Weber. Alors Mlle R..., avec une passion bien féminine, me dit qu'elle n'aime que deux choses : Wagner et *Sadko !*

Avec des Russes on ne peut oublier Tolstoï. Mlle R... déplore qu'il ait parlé en termes si méprisants de l'art de Wagner; mais je prends sa défense; dans l'état actuel de nos connaissances si étendues et si variées, un homme ne peut tout savoir, comme cela était possible à l'époque de la Renaissance ou à celle de Descartes et de Leibniz. Tolstoï n'a pas davantage compris Napoléon, dans *Guerre et Paix*, et le général est d'accord avec moi. Toutefois, pour Napoléon, Tolstoï l'a vu de parti pris, car avec un peu d'étude, il pouvait parfaitement comprendre ce qu'il y avait de supérieur dans son génie, et comme artiste il aurait admiré l'art suprême de ses combinaisons militaires.

Comme Français, je suis curieux de savoir ce que les Russes pensent de notre littérature : Maupassant et Zola sont les plus estimés de nos écrivains, et je trouve là un goût de réalisme assez caractéristique : les Russes préfèrent la force et la masse, à la finesse et à la grâce. Pourtant ils sont convaincus de la supériorité de Tolstoï, et même de celle de Tourguénief. Tout en causant nous dégustons des verres de thé d'un samovar portatif et des gâteaux secs provenant des stations. Il m'arrive d'oublier totalement que je suis en Sibérie, car le paysage qui se déroule au dehors est aussi gai, aussi ensoleillé, aussi vert qu'une belle

campagne du Jura, de l'Auvergne ou même des coteaux alpestres.

Il y a un sujet dont s'occupent beaucoup les Russes des grandes villes : c'est le spiritisme. Déjà le baron B..., que j'avais rencontré en route et à Tomsk, m'avait raconté des expériences de spiritisme absolument stupéfiantes, et je lui avais manifesté un peu de scepticisme, en lui disant que je ne pouvais concevoir de pareils phénomènes que comme le résultat d'une véritable auto-suggestion; celui qui les raconte peut être de bonne foi, mais la réalité des faits demeure inadmissible. Il était question du transport à travers une salle éclairée, d'objets matériels. Je lui objectais en outre que je ne voyais pas pourquoi il était nécessaire de s'entourer de tant de précautions pour observer les phénomènes spirites, opérer la nuit, avec des rites spéciaux, la volonté de croire, avec des voiles sombres couvrant certaines choses, en présence de médiums. A cela, le baron B... ne savait que répondre, il se bornait à me dire qu'il en était ainsi, et que pour lui, il avait même trouvé dans ces phénomènes la démonstration de la survie de l'âme, de son immortalité, de l'expiation des fautes et de la communion des saints. Voilà bien des choses que je n'aurais pas imaginées dans le spiritisme.

Mais chez ces Russes je trouve des gens convaincus; ils me disent :

— Ces démonstrations ne vous sont pas nécessaires, à vous, parce que vous avez des raisons de croire que vous nous avez exposées; vous avez une explication du sens de la vie, vous savez pourquoi vous avez des enfants; mais nous n'avions pas ces raisons, elles ne nous avaient pas été données; peut-être

n'a-t-on pas su nous les formuler avec précision, et nous n'y avions pas cru.

Mes raisons étaient simplement la prédestination des âmes, mais j'avoue que je ne pensais pas avoir exposé avec tant de précision tant de choses, surtout le peuplement du ciel.

M. B... m'avait ajouté :

— Le spiritisme m'a apporté la même explication, mais avec des preuves matérielles, et cela m'a convaincu.

Je ne pouvais que le féliciter de ce résultat, en me réservant de penser que pour moi, une preuve matérielle ne prouverait rien, puisqu'il s'agit de quelque chose de surnaturel, et je restais convaincu que le spiritisme renferme une part de charlatanisme, une part d'action du médium sur le système nerveux de ses adeptes, enfin une part d'auto-suggestion.

Cette fois pourtant le général résolut en partie mes objections fondamentales au spiritisme :

— Vous demandez, disait-il, pourquoi l'obscurité et certaines conditions sont nécessaires. Vous avez cependant observé quelque chose d'analogue dans beaucoup d'expériences scientifiques. La photographie exige l'obscurité ou une certaine lumière pour le développement des images. L'électricité ne peut se transmettre, sauf les ondes, qu'au moyen d'isolateurs. Il est fort possible que les phénomènes du spiritisme ne puissent apparaître que dans des conditions physiques particulières, comme le silence, l'obscurité relative, un état d'esprit volontairement soumis à une certaine transmission d'impressions. Quant à la production de faits qui paraissent impossibles à expliquer dans l'état de nos connaissances, peut-être les expliquerons-nous un jour.

— Je ne comprends pas, lui dis-je, comment on pourra jamais expliquer qu'un être immatériel produise un effet matériel, ou même que des êtres, des objets soumis aux lois physiques que nous connaissons, telles que l'attraction, puissent s'y soustraire.

— Pourtant, dit-il, vous savez qu'en mathématiques il n'existe pas qu'un monde à trois dimensions ; on opère même avec les surfaces à quatre dimensions.

— Oui, lui dis-je, et même Riemann a démontré qu'une surface à trois dimensions peut s'appliquer sur une variété donnée à n dimensions sans subir de déformations. Gauss et Riemann sont, je crois, les seuls savants qui aient encore essayé de réaliser ce concept de n dimensions.

— Eh bien ! dit le général, vous pouvez par exemple réaliser sur un plan à deux dimensions des phénomènes qui paraîtraient surnaturels dans ce plan : vous pouvez fermer une partie du plan en traçant un cercle et transporter un contour plan de l'extérieur à l'intérieur du cercle sans toucher le plan. N'est-il pas possible de trouver ainsi une explication de ce qui vous étonne dans le spiritisme ?

Ici nous touchons aux mathématiques transcendantes et en France du moins, on s'abstient de considérer comme réel ce qui dépasse trois dimensions : on a même traité d'imaginaires des quantités pleinement explicables dans la réalité. Aussi je n'entrai pas dans ce mode d'argument. Mais j'en profitai pour entreprendre le général sur ses anciennes études, et je pus constater que le corps de l'artillerie russe ne le cède en rien à l'artillerie française comme études théoriques.

Ces conversations sont si intéressantes que c'est à peine si nous avons donné un coup d'œil à la ville de

Tchita. Cette ville a été célèbre en Sibérie parce qu'elle fut le lieu de déportation des *décabristes* ou des exilés du 14 décembre 1825, à la suite d'intrigues politiques. Une des rues s'appelle la rue des Dames, en souvenir des épouses des décabristes qui les suivirent volontairement et contribuèrent à l'amélioration de la ville : Mmes Narichkine, Troubetzkoï, Volkonsky, Mouravief, Davidof et Annenkof. Il y a maintenant près de 12,000 habitants, c'est un centre commercial important.

Mais la soirée arrive, et voici Karuimskaia, la station d'où part la ligne de Mandchourie, et où nous devons nous séparer. Nous avons deux heures d'arrêt; nous dînons ensemble au buffet de la gare, et en attendant le départ du train, nous finissons la soirée avec du thé dans le train de Mandchourie dont je ne descends qu'au moment où mon train, qui part le premier, va partir. Les Russes sont prodigues d'avertissements; la cloche sonne trois fois, dix minutes avant le départ, puis deux minutes, puis au départ, et après le dernier coup, il y a encore je ne sais combien de coups de sifflets. L'on vient m'accompagner et je ne pars que sur la promesse que je fais de renouveler connaissance plus tard.

Mon train arrive de grand matin le lendemain à la station de Chilka, où je dois descendre, car j'ai une excursion à faire aux environs.

Sur la porte de la petite gare j'aborde un groupe de paysans, et je demande à l'un d'eux, qui a un fouet, s'il connaît Dilmatchik et s'il veut m'y conduire. Il accepte volontiers et me dit de l'attendre, il va chercher sa télègue et ses chevaux. En attendant, je parcours la gare, et je fais une découverte; c'est le wagon-

église, l'unique wagon de ce genre en Sibérie, et je pense, dans le monde. Le sacristain qui, avec le pope et sa famille, habite un wagon de seconde classe lié invariablement à l'église, comme un tender à sa locomotive, m'en fait visiter l'intérieur. Il est conforme au rite orthodoxe, avec le sanctuaire isolé par une paroi et des icônes : le sacristain me montre l'évangile en lettres slaves et les objets précieux. L'église et le wagon du pope voyagent d'une station à l'autre, pour les besoins des localités privées des secours religieux. Bientôt sans doute, grâce aux libéralités du tsar, les nouvelles stations seront toutes pourvues de ces jolies églises en bois sculpté dont j'ai vu déjà de nombreux spécimens; alors le wagon-église sera peut-être transformé en wagon-restaurant.

Aux alentours de la gare de Chilka, de jolis chalets tout neufs servent de logement aux employés du chemin de fer. Bientôt mon cocher arrive avec sa télègue, je charge mes bagages et nous voilà partis. Il n'y a que trente et quelques verstes, nous reviendrons demain soir. Mais je vois venir l'heure de midi, et du train si lent dont nous marchons, nous ne pourrons arriver avant 3 ou 4 heures du soir; en outre, il se met à pleuvoir. Nous faisons halte à un petit village, et j'entre dans une auberge fort propre demander si l'on a quelque chose à manger. On m'offre du pain, des œufs, une *kalbass*, c'est-à-dire une saucisse, le tout pour peu de chose. Mais il pleut toujours. La télègue est beaucoup moins confortable que la tarantasse. Ce n'est qu'une plate-forme en bois légèrement creuse vers le milieu, où l'on se tient comme on peut; il n'y a pas la corbeille de foin de la tarantasse.

L'attelage est à deux chevaux, mais l'un n'est qu'un

petit poulain de deux ans que son maître, je suppose, n'a pris que pour le promener; l'autre est une vieille jument blanche. Je n'y avais pas pris garde en partant, et maintenant il était trop tard pour y remédier. Tant bien que mal nous remontons une longue vallée marécageuse, entre des collines basses, sous des averses intermittentes, sans rencontrer personne.

Cependant nous faisons halte pour manger la kalbass et pour laisser reposer nos haridelles, l'une trop jeune, l'autre trop vieille; je soupçonne mon guide de leur avoir mesuré l'avoine ce matin, comptant bien les nourrir en route. Nous repartons, nous traversons à gué la petite rivière sous une pluie battante, mais qui cesse bientôt, et nous passons un col à travers des bois serrés de bouleaux. La montée est si raide que je la fais à pied, dans la boue du sentier, sous un soleil devenu ardent tout à coup. Nous descendons la pente opposée, et enfin voici la mine et la maison de Dilmatchik, propriété d'un cosaque nommé Kazanof. J'entre dans la maison, une grande baraque en bois déjà gris, avec une véranda vitrée. Mme K... me reçoit d'un air que je ne saurais qualifier autrement que de cosaque, sans rien entendre de bien désobligeant par ce mot. C'est un mélange d'affabilité et de rudesse. En attendant le retour de son mari qui est absent, elle me fait entrer dans une chambre où se trouvent réunis des sacs de cailloux provenant de la mine, et m'y laisse seul.

Au bout d'un instant d'examen, en me retournant, je vois se dresser sur un lit de camp dans le fond de la chambre une des plus jolies figures que j'aie jamais vues. Est-ce un enfant, plutôt un adolescent, ou une jeune fille? De longs cheveux noirs encadrent un visage rose d'une fraîcheur admirable, où brillent deux

yeux noirs souriants. Le corps est vêtu d'une chemise rose flottante, et des larges pantalons sibériens. Il enfile ses bottes. C'est vraiment la radieuse apparition de Volodia, dans un récit de jeunesse de Tolstoï, le siège de Sébastopol, un très jeune homme, si beau de visage, que le regard s'en détache avec regret : un trait léger lui donne un caractère un peu spécial, la largeur des pommettes qui évoquerait le type tartare, mais le reste est si parfait que c'est presque un charme de plus.

Il vient me montrer les cailloux, puis un grammophone abîmé, dont les sons font accourir son jeune frère, un enfant de neuf ans, déjà solide, un vrai fils de cosaque, qui contraste avec son aîné, à ne juger que d'après les apparences; il a, en tout cas, moins l'apparence d'un chérubin.

Nous sortons, Volodia m'offre d'aller à la rencontre de son père dans sa voiture. On attelle, et je pars avec les deux frères. Le cheval énorme fait des soubresauts violents, un homme le maintient jusqu'à ce qu'il soit parti, et alors Volodia, qui a revêtu un dolman cosaque, fait preuve d'une vigueur qui contraste avec son apparence langoureuse. Nous montons à travers bois; il me demande quel âge je lui donne. J'ai peine à bien comprendre ces cosaques, on dirait qu'ils ont un dialecte spécial, ou bien ceux-ci sont des Petits-Russiens. Je lui dis qu'il doit avoir treize ou quatorze ans. Il rit beaucoup et m'avoue seize ans et demi, bientôt dix-sept, et je dois lui expliquer que son visage paraît bien plus jeune. Tous deux s'amusent de mon accent, ils n'ont jamais vu de Français.

Mais quelqu'un accourt à cheval derrière nous, et nous appelle. Kazanof est rentré par un autre chemin.

PRÈS DE LA FRONTIÈRE CHINOISE
(Est du Baïkal.)

Nous rentrons et il est trop tard pour visiter les mines. Le dîner est abondant, et la conversation languissante, car ces gens parlent vite sans se soucier d'être clairs; ils écoutent mal ce que je leur dis, peut-être le comprennent-ils mal; on dirait qu'ils écoutent plutôt la manière dont je parle, sans pourtant songer à s'en moquer. Ainsi certaines gens écoutent la musique en ne prêtant leur attention qu'à la manière dont on l'exécute : c'est une chose que je ne comprends pas. Je dois avoir l'air de m'endormir, ou du moins l'on suppose que je suis fatigué, et l'on m'offre d'aller dormir. Je dors profondément jusqu'au matin sur un lit dur, comme je les aime, et je rêve de Tolstoï et du siège de Sébastopol.

Il est 5 ou 6 heures du soir, lorsque je repars le lendemain, mais la soirée est magnifique; il n'y a pas un nuage au ciel. A 9 heures seulement, lorsque nous approchons de la voie ferrée, le crépuscule est encore très clair. Nous longeons des collines peu élevées projetant leurs ombres sur nous.

La gare est fermée; je comptais dormir dans la salle du buffet. Mon cocher m'offre d'aller chez lui, d'un air engageant, et j'accepte, songeant que les paysans ont souvent une bonne chambre. Celui-ci, hélas! n'a qu'une masure à demi creusée sous terre et si vermoulue qu'elle ne tient que par miracle. Là dedans, il n'y a que des bancs et des tables de bois, et un four; on couche sur la terre nue. Il y a tant de parasites que je ne pourrai dormir. Un enfant de trois ans, qui a le pied malade, pousse des gémissements. C'est misérable, le mari sans doute est fainéant et buveur, et les enfants sont malheureux. Au dehors la nuit est si belle, bien que froide, que je vais dormir dans la télègue.

Une telle masure n'est bonne qu'à brûler, et d'autres s'alignent à côté, tout aussi sales; je n'ai rien vu de pareil en Californie.

Ainsi, je goûtai un sommeil profond, mais court, sous la brise rafraîchissante : avant 2 heures, il faisait jour, et à 3 heures je faisais un tour sur l'herbe humide de rosée. Mais ce n'est qu'à 5 heures que je pus entrer dans la gare et déjeuner au buffet en attendant l'arrivée du train. J'ai payé largement mon moujik, en lui faisant une leçon sur la malpropreté de sa maison et sur les soins qu'il devait donner à son enfant. M'a-t-il bien compris? et n'est-il pas plutôt aller boire du vodka?

Je m'arrêtai à Nertchinsk, à cause des anciennes mines d'argent et de plomb, où travaillaient et travaillent encore des forçats, et j'obtins tous les renseignements nécessaires. La course à plusieurs mines aurait été longue et le résultat insuffisant. Il me suffisait d'en voir une; avec des rapports précis et détaillés, la vue des roches dans un musée de géologie, je pouvais me rendre un compte assez parfait des gisements. Je parlerai ailleurs de ces mines; je dirai seulement ici que, malgré le bas prix de la main-d'œuvre, elle est si mauvaise que depuis longtemps il est impossible de réaliser des bénéfices. D'ailleurs toutes les parties riches des filons et amas plombifères et argentifères semblent épuisées. La petite ville de Nertchinsk, qui compte à peine 7,000 habitants, n'a qu'un commerce restreint. Les usines de Nertchinsk sont assez loin, à 300 kilomètres environ; elles font même partie d'un autre district : Nertchinsk-Zavod.

Entre Nertchinsk et Striétensk, la voie longe la Chilka, l'énorme rivière qui doit bientôt devenir

l'Amour. Cette partie du transsibérien est celle qui a coûté le plus cher; il a fallu fréquemment attaquer le rocher à la dynamite ou soutenir la voie par des travaux en maçonnerie. Elle serait encore plus coûteuse en aval de Striétensk; on y a renoncé pour construire le chemin de fer de Mandchourie, plus facile et plus court.

Il se produit de fréquents accidents sur cette voie : il y en eut un la veille de mon passage. Le mécanicien n'avait pas remarqué un signal indiquant que la voie était en réparation; il avait passé outre à une vitesse modérée, mais déjà trop forte pour le peu de solidité du passage. La machine se coucha sur la pente heureusement assez douce, suivie de deux wagons. Le machiniste fut retrouvé enfoui sous le tas de bois du tender (il n'y a pas de charbon dans cette région), tandis que le chauffeur était allé se rafraîchir dans l'eau de la Chilka, d'où il fut repêché. Un peu plus, tout le train y filait.

Nous passons à côté de l'éboulement sur une voie provisoire. Mais la réparation du passage a pris tant de temps que nous arrivons à Striétensk avec douze heures de retard; il est 7 heures du soir. La gare est sur la rive gauche, la ville sur la rive droite. Il faut chercher des télègues pour ses bagages; je m'arrange pour les miens avec un étudiant en médecine, en uniforme, qui ne parle que russe, mais se montre très obligeant. Les télègues nous mènent à un bac, muni de roues à palettes, qui nous transporte avec lenteur. Sur l'autre rive, nous grimpons dans la télègue, et nous filons vers l'hôtel de la Gare ou Voxhall, en face du quai d'embarquement des bateaux à vapeur de l'Amour. On m'avait dit d'aller à l'hôtel Dalny Vostok

(Far West, Extrême-Orient) comme étant le meilleur, mais notre izvostchik semble ignorer l'existence d'un hôtel de ce nom. Et l'hôtel de la Gare nous paraît suffisant; il faut profiter des dernières chambres disponibles.

CHAPITRE IX

LE FLEUVE AMOUR. — KHABAROVSK

Nos chambres sont au ras du sol, l'hôtel n'a qu'un rez-de-chaussée. Il est tard, nous dînons, nous faisons le tour de la rue, et je m'enquiers des bateaux pour Blagoviestchenk. Le premier ne part que dans deux jours; aussi je dors consciencieusement. Des Russes m'avaient dit que sur l'Amour il y a des bateaux tous les jours, même plusieurs par jour. Je n'y comptais guère, connaissant déjà le penchant à l'exagération du caractère russe. En fait, il n'y a de bateau-poste que tous les cinq jours; il y a des bateaux de marchandises irréguliers, assez fréquents, mais ils n'ont de cabines que pour leur personnel, et il faut emporter sa nourriture, à moins que l'on ne connaisse personnellement le capitaine ou le propriétaire du bateau.

Ce nom de Striétensk signifie Chandeleur, du nom de l'église construite en 1739. La ville est à 420 mètres d'altitude, bien qu'à plus de 3,000 kilomètres de l'embouchure de l'Amour. C'est le centre le plus animé de la Transbaïkalie jusqu'à l'Amour, les opérations annuelles dépassent 7 millions de roubles; de 1,710 habitants en 1897, la population a dépassé 8,000 par suite de la construction du transsibérien : c'est la tête de ligne de la navigation sur l'Amour.

Je passai un dimanche tranquille à Striétensk à

rédiger des notes et à étudier des cartes. Ces repos, en voyage, vous ouvrent l'esprit et vous permettent de considérer les impressions reçues avec une netteté et une précision qui deviendraient impossibles une fois les impressions oubliées. Je finis par découvrir l'hôtel Dalny Vostok, bien plus beau en apparence que le Voxhall, mais plus loin du fleuve ; je soupçonne une coalition des vieux hôtels contre le nouveau, avec la complicité des izvostchiks.

En compagnie de mon étudiant, qui m'a offert ce matin du thé dans sa chambre, nous longeons les rives de la Chilka. La ville est toute en longueur, la poste est très loin. Je cherche en vain une librairie; seul un magasin de nouveautés vend quelques livres. On ne doit pas lire beaucoup ici. Le long des quais sont alignés plusieurs vapeurs et de nombreux chalands.

Un Polonais qui parle français me fournit d'intéressantes informations sur la région. Il me cite un hôtel français à Blagoviestchenk, fondé par MM. Gay et Mangini, de Lyon. Ce dernier, malheureusement, encore tout jeune, vient d'être tué d'un accident d'automobile en France, et son hôtel doit avoir été vendu, ce que je regretterais. Peu avant moi, deux ingénieurs de Saint-Pétersbourg ont passé ici, se rendant aux placers de l'Amgoune, l'un d'eux accompagné de sa femme. Comme c'est un voyage que je me propose de faire, je suis heureux de savoir que des dames s'y aventurent. J'appris plus tard que certaines dames y vont en plein hiver.

Le jour du départ arrive, je m'embarque sur le vapeur *Ivan Vichnegradsky* qui va jusqu'à Blagoviestchenk où je trouverai un autre bateau pour Khabarovsk et Nikolaievsk. J'ai une couchette dans une cabine à deux

places très confortable. Dans certains bateaux comme celui-ci, il y a peu de différence entre les cabines de première et de deuxième classe, et il y a une grande différence de prix. Naturellement, le départ est précédé des nombreuses libations des passagers et de ceux qui les accompagnent au bar du bateau; pour ma part, je suis presque en pays de connaissance, grâce à mon étudiant qui, au moment où nous levons l'ancre, agite comme les autres son mouchoir et son chapeau, mais en mon honneur. C'est touchant, cette amitié russe si spontanée. On peut être bien reçu ailleurs, on ne l'est peut-être nulle part de cette manière qui vous montre sans fard le plaisir de se trouver avec vous. Il n'y a pas d'arrière-pensée, l'on est heureux, voilà tout. Sans doute on vous oubliera ensuite non moins rapidement, mais on a reçu et procuré un moment de plaisir, c'est tout ce qu'on voulait.

Les rives de la Chilka sont merveilleusement agréables à voir, mais on les a trop bien décrites pour que je recommence. Je remarque d'anciennes fonderies d'argent de Nertchinsk, ainsi que les mines de plomb d'Ékatérinsk. L'Argoune vint se jeter dans la Chilka, et tous deux forment l'Amour, qui prend alors un développement immense. Voici sur la rive droite le bourg de Saint-Ignace, où se trouve une église consacrée au prophète Élie, le fondateur des Carmes, dit-on.

Ce qui m'intéresse davantage, c'est qu'à 35 kilomètres dans l'intérieur de la Mandchourie, sur la rivière Jeltouga, se trouvaient les mines d'or de Jeltouguinsk, découvertes en 1883, où se trouvaient en 1883-1884 une population de plus de 10,000 âmes, constituée en république de Jeltouga. Le territoire était entouré et protégé par un cercle de montagnes assez

hautes et bien boisées; en deçà et au delà les montagnes sont moins élevées. Les républicains de Jeltouga se croyaient en sûreté et refusaient de payer aucun droit sur l'or, soit à la Russie, soit à la Chine. Ces deux puissances s'émurent de l'audace de la pauvre république. Le résultat fut le massacre des chercheurs d'or, avec la barbarie chinoise, et l'incendie de leurs maisons. Le *Guide officiel* les traite de gens rapaces, et c'est ainsi dans toute la Sibérie dont les champs d'or, découverts souvent par des forçats évadés, sont exploités par d'autres. Il paraît que l'or est fatal aux républiques. Lorsque je passai à Jeltouga, le Transvaal venait de céder à l'Angleterre, mais il était plus fort que la république russo-chinoise.

A Tsagaïan, le rivage s'élève en muraille abrupte de 80 mètres de hauteur, le sommet moussu est taillé par la nature en forme de tête rasée, d'où le nom de *Rocher du Lama,* donné à la localité. Les roches sont un grès jaunâtre en couches horizontales intercalées de houille brune en combustion perpétuelle; aussi ces falaises présentent-elles la nuit un spectacle curieux, une sorte d'illumination le long de la courbe que décrit l'Amour. Nous y passons vers neuf heures du soir, mais l'obscurité n'est pas assez profonde pour faire apprécier la beauté du spectacle.

La salle à manger possède un piano, et tour à tour les passagers vont y exercer leur doigté. Voici une jeune dame qui s'installe délibérément et nous sert, avec une grande habileté du reste, toute la gamme ruisselante des traits les plus banals, lancés d'une façon mirobolante. C'est quelque chose comme la *Prière d'une vierge*, de Mme Badarzewska, avec plus de points d'orgue, de la pure virtuosité, sans la moindre

pensée musicale. Mais on ne peut qu'écouter avec politesse. Les passages de virtuosité de Wagner sont au moins au service d'une haute pensée.

Le bruit appelle le bruit, et les conversations s'engagent. Entre deux bruits, je choisis le moindre et nous causons, mon voisin et moi, de la musique plastique et de la musique expressive. Wagner a connu ces deux faces. Il est impressionniste : qu'y a-t-il de plus émouvant que cette phrase, comme secouée d'émotion de tout l'orchestre, qui salue le réveil de Brünnhilde dans *Siegfried ?* C'est d'une intensité presque effrayante. Et ensuite, quel épanouissement, quelle floraison d'harmonies et de timbres dans tout le réveil et l'entrevue des deux héros, jusqu'à ces trilles chantés qui produisent une sensation si étrange! Je me rappelle ma conversation avec Mlle R..., et je ne lui aurais pas dit tout ce que je trouve en même temps d'agaçant chez Wagner, ces répétitions impitoyables de certains motifs, comme dans *les Maîtres chanteurs* qui en abusent; cette partition est une gageure : à force de vous redire la même chose, elle semble un parti pris et Tolstoï aurait mieux fait de la maltraiter plutôt que *Siegfried*. Les arpèges du piano sont cause que je m'irrite de certaines pages ennuyeuses de Wagner et de la gaieté un peu lourde des *Maîtres chanteurs*.

Il y a pourtant maintes pages de la plus grande beauté plastique, même dans *les Maîtres chanteurs* et cet hymne à la nuit de *Tristan et Yseult*, dans des harmonies inouïes avant Wagner, et surtout tant de pages de *Lohengrin* et les hymnes de *Parsifal*.

— Les Russes, me dit mon interlocuteur, ont beaucoup goûté à Paris, en 1889, *Esclarmonde*, de Massenet, N'est-ce pas impressionniste?

— Non, dis-je, cette musique est plutôt sensualiste ; je retrouve bien là le goût des Russes pour nos auteurs réalistes, Maupassant et Zola. Et vos musiciens aussi sont réalistes : Borodine évoque la steppe ; Moussorgsky vous fait frissonner d'une terreur réaliste semblable à celle que donne Mæterlinck. Quelle différence entre cet art et celui de Fidelio par exemple, où l'on éprouve non plus la frayeur physique, mais une angoisse morale !

— Nous préférons votre Berlioz, dit-il, il nous procure des jouissances plus complètes.

— Eh bien, dis-je, un classique lui préférera Gounod ; je ne vous chanterai pas les louanges de *Faust* et de *Roméo* que vous connaissez aussi bien que moi. Mais je pense que c'est lui peut-être le grand maître français de ce siècle, le plus original et le plus parfait ; il faut le connaître tout entier.

— Vous avez une belle école musicale et où Saint-Saëns semble tenir la tête avec son équilibre entre le sens classique et l'impressionnisme. Nous connaissons bien sa musique de chambre ; nos maîtres russes n'ont rien fait d'aussi parfait.

— Cette fois, je suis de votre avis. Il est d'un autre côté très regrettable que l'Opéra de Paris n'ait encore rien donné de Rimsky-Korsakoff, qui a fait des œuvres si originales. Je serais heureux de connaître Sadko, dont on fait tant d'éloges.

Ceci en souvenir de Mlle R...

Le piano ne désarme pas. Pourtant il a des moments agréables. Une douce mélodie, un chant grave, soutenu par le battement des roues du bateau, vous berce et vous fait passer sans hâte de longues heures.

Nous apercevons enfin les toits et les maisons blan-

ches de Blagoviestchenk. Ce sont d'abord les casernes des cosaques au sommet de la berge, puis toute une escadre de barques amarrées. Il est 6 heures du soir et il fait chaud. Les cosaques se baignent, eux et leurs chevaux, dans l'Amour. Les uns et les autres sont sculpturaux; voici une des plus fortes impressions que j'éprouve de la simplicité de nature des Sibériens. Les rives de l'Amour à cette heure sont peuplées de baigneurs de tout âge et de tout sexe, sans le moindre voile ni la moindre gêne. L'habitude en a fait une seconde nature à moins que ce soit nous qui, des voiles, ayons fait une seconde nature. Ces gens sont très beaux, l'endurcissement au froid, la vie au grand air, des vêtements toujours légers, ont sans doute contribué à la vigueur de cette race. Ces beaux chevaux et leurs cosaques, puis tous les radeaux où l'on se baigne, et cette grève couverte de baigneurs, tout cela jette une couleur fauve sur le fleuve embrasé des reflets du soleil. Il y a une petite salle flottant sur l'eau pour ceux qui craignent de laisser leurs vêtements sur le rivage, où il serait trop facile de les voler. Et plus on va, plus on trouve de chaloupes, de barques, de radeaux, où l'on prend part au plaisir du bain. Cette flotte fluviale s'étend à perte de vue vers l'aval de l'Amour, et à plusieurs verstes de distance on distingue la même couleur fauve, où se mélange l'éclat du soleil sur l'eau et la vie humaine heureuse de se plonger dans l'élément liquide.

Je suis descendu à terre pour quarante-huit heures : le bateau est en avance. L'hôtel Mangini est vendu et en réparation. Les prix sont élevés : je suis allé à l'hôtel de Russie, qui expose sa façade de briques rouges sur le quai, ou plutôt sur la large terrasse qui

borde la rivière. Notre avance de quarante-huit heures est due aux hautes eaux; elle me permet de repartir, sans perdre cinq jours, tout en visitant les personnes que je dois voir à Blagoviestchenk. C'est une ville champignon, bien plus jeune qu'Irkoutsk. Elle date de 1860 et doit sa prospérité aux mines d'or de la Selemdja et de l'Amgoune, dont elle est le centre d'approvisionnement par la rivière Zéya.

Cependant toutes ces mines commencent à s'épuiser, les teneurs en or et les profits ont diminué. Mais la ville est encore à son apogée, les belles maisons sont nombreuses et leur intérieur est vaste et luxueux. La ville que Blagoviestchenk évoque le plus dans mon esprit, est Johannesburg, au Transvaal, avec l'avantage ici du magnifique fleuve Amour. Il n'y a pas que l'industrie des mines; il y a ici toute une région agricole, surtout en face, en Mandchourie, et enfin il y a le commerce avec la Chine par la ville de Tsitsikar, reliée par une route à Aïgoun, tout près de Blagoviestchenk. Tout cela durera davantage que les mines d'or.

Ces deux jours, le temps a été superbe : le soleil était chaud, mais il y avait de belles avenues ombreuses. Les plus beaux monuments sont des magasins; l'un d'eux occupe tout un côté de la grande place; on le prendrait pour un hôtel de ville avec ses pavillons et ses colonnes. Devant les quais se dresse un arc de triomphe en briques, élevé à la place où le tsar actuel, alors césarévitch, débarqua en 1891, lorsqu'il accomplissait son voyage à travers l'empire russe, pour cimenter l'union de sa famille avec les populations de son empire.

La Sibérie est un très beau pays l'été : forêts, montagnes, rivières, tout y est immense et à profusion.

Mais elle est encore à peine explorée : il y a de gigantesques étendues où personne ne va, et qui, plus tard peut-être, seront habitées. Il faudra cent ans pour découvrir ce pays et tout ce qu'il renferme : son développement est long à cause de l'hiver, et par suite de la difficulté des communications. Mais il va devenir non seulement un lieu de peuplement sain et fertile, et avec l'initiative qu'il développe, il est un réservoir où le peuple russe retrempe son énergie.

Je pars de Blagoviestchenk à 4 heures du soir sur le *Césarévitch,* un des plus confortables bateaux de l'Amour. La ville se déroule lentement avec ses 3,500 maisons où logent 33,000 habitants, puis nous passons le confluent de l'énorme Zéia, sur laquelle se trouvent, dans son cours supérieur et celui de ses affluents, tant de placers aurifères dont beaucoup ont été très riches

En outre, le minerai de fer se trouve en si grande quantité qu'il semble former le sous-sol de tout le bassin de l'Amour. On sait qu'un des pôles magnétiques de la terre se trouve de ce côté de la Sibérie, et quelques ingénieurs ont voulu l'expliquer par ces énormes gisements de fer. Le minerai est en général en grandes masses et en couches puissantes dans les calcaires, et au contact des diorites et des mélaphyres. Ces mines ne sont pas du tout exploitées : elles n'ont pas de débouchés suffisants, et en outre les gisements de houille du bassin de l'Amour que l'on connaît jusqu'à présent, sont de qualité très inférieure.

L'on connaît aussi quelques filons de quartz aurifère, de cuivre, de plomb argentifère et d'antimoine, mais nulle part ils ne sont exploités.

Sur la rive sibérienne ou septentrionale de l'Amour, la quantité de terres propres à la colonisation et en

même temps propres à l'économie rurale est très faible. Une très grande surface du pays est couverte de forêts et de buissons croissant sur des marais. On ne compte pas qu'il reste plus de 6 millions d'hectares pouvant être divisés en lots, et pouvant entretenir une population de 300,000 habitants; jusqu'à présent on n'a même indiqué qu'un million d'hectares situés le long des lignes de chemins de fer projetées, devant passer près des endroits les plus avantageux. Disons cependant que ces données sont encore indécises et demandent une étude plus approfondie.

La forme de l'agriculture qui prédomine est celle de la communauté. Les pâturages sont la propriété indivisible de la commune; pour les terres de labourage, chacun prend ce qu'il lui plaît, et en dimensions aussi grandes qu'il peut labourer; les parcelles couvertes de constructions sont considérées comme héréditaires, et payent l'impôt. La culture se fait sans engrais, en épuisant le sol par six ou huit récoltes successives, puis passant à de nouveaux terrains, et revenant aux anciens après dix ans et plus. Certaines sectes, dont les *Doukhobors*, possèdent des instruments aratoires perfectionnés et des machines, sans pour cela améliorer le mode de culture qui épuise le sol. Le seigle d'automne a été essayé sans succès à cause des hivers presque sans neige et des fortes gelées qui pénètrent le sol profondément; les semences de printemps, froment, orge, seigle, avoine, chanvre, même maïs, réussissent bien. Il y a peu d'insectes nuisibles.

L'Amour fournit plusieurs espèces de poissons, surtout la *kéta*, que l'on fait sécher au soleil et dont on prépare des filets fumés; le *balik*, bien connu des menus sibériens. La kéta est comparable au saumon de la

mer Blanche. Les autres poissons sont les esturgeons, dont on obtient un caviar pressé excellent, disent les Russes.

Il y a sur l'Amour plus de cent bateaux à vapeur, dont plus de la moitié en fer, construits avec leurs machines soit en Belgique (Cockerill et C°), soit en Angleterre (Armstrong, Mac Clellan).

Ce matin, nous passons devant la ville chinoise d'Aïgoun. Elle a été détruite en 1900, pendant la guerre de Chine. Il ne reste que des alignements de piquets brûlés, et d'autres alignements d'objets semblables à des tours pointues surmontées d'une lanterne. C'étaient les fours de briques des maisons chinoises, et c'est tout ce qui reste de ces *phanzas* en bois et en terre battue. Il y avait quatre mille maisons ou phanzas; il n'y en a plus une seule. De loin je prenais ces piquets et ces fours pour les tombes et les mausolées d'un immense cimetière. Il y a bien quelque apparence de cimetière dans cette ville détruite. Quelques cosaques forment un poste au voisinage, et notre bateau débarque pour eux un archipope gras, barbu, aux cheveux longs, portant un grand manteau marron, et un chapeau melon également marron. Je ne puis me faire à leurs manières. Les cheveux longs sont, paraît-il, un symbole et un souvenir de Samson, mais je pense que pour faire plaisir à Dalila, Samson les avait moins crasseux, et il était bel homme, colossal même. Les popes ont l'air faibles; le symbole n'est pas heureux.

Certaines stations nous offrent de très jolis spectacles. Il y a sur le rivage une foule de paysans, femmes et petites filles surtout, avec des provisions, du lait, des œufs et des bouquets de fleurs. Ce sont les passagers des troisièmes qui achètent les provisions, et

nous les fleurs, car nous avons un restaurant à bord. Le dimanche, toutes ces femmes et ces filles ont des jupes de toile de couleurs voyantes, un corsage d'une autre couleur également claire, et sur la tête un fichu encore différent. Tout ce monde s'agite sur la grève, devant un fond de verdure exubérante. Puis ce sont des groupes d'hommes avec des chemises rouges, violettes, blanches, vertes, et des pantalons larges dans des bottes. Tout auprès, d'autres se baignent que vont rejoindre des passagers du bateau, tandis que celui-ci charge du bois pour ses chaudières. C'est une orgie de couleurs qui tenterait un peintre.

Cette traversée, ou plutôt ce cabotage, dure douze jours de Strétensk à Nikolaievsk. C'est long, et pourtant, en cette saison, c'est un plaisir. Nul ne songe à la trouver trop longue.

L'Amour coupe à travers la chaîne des monts Khingane; des deux rives, les montagnes s'avancent pour la première fois jusqu'aux eaux de l'Amour, et le font dévier de sa direction. C'est ce que les Russes appellent les joues (stchokys) de l'Amour, comme nous avons vu les joues de la Léna. Ceci me rappelle une plaisanterie du cousin de Mlle R... Le mot Amour ne signifie rien en russe, mais les Russes savent le français, et ce jeune homme, voulant entrer dans les cosaques de l'Amour, s'était déjà fait faire des cartes portant cette qualité : cosaque d'Amour. Était-ce pour faire des conquêtes? Alors, amour de cosaque, comme était le jeune Volodia, cela serait un plus sûr moyen.

Mlle R... n'aimait pas ces plaisanteries. Pourtant elle en fit une à propos de Khabarovsk où nous allons arriver. Cette ville est au confluent de l'Oussouri; aussi, disait-elle, c'est la ville *où sourit l'Amour*, et elle

avait l'intention d'y passer quelques semaines avec sa mère.

Avant Khabarovsk nous recevons, ou plutôt l'Amour reçoit le Soungari, l'énorme fleuve chinois; le confluent a douze kilomètres de largeur, avec de nombreuses îles formées par les alluvions des deux fleuves. Ces îles sont tantôt nues, tantôt couvertes de végétation. Les eaux du Soungari sont plus abondantes et plus sales; on peut suivre longtemps la diversité de couleur des deux fleuves, avant que leurs eaux se mêlent complètement.

En aval, ce sont quelques villages coréens composés de phanzas séparées par des jardins potagers. Chaque phanza, construite et couverte en branches tressées enduites d'argile, a une cour avec de petites constructions en miniature très proprement entretenues. Cela respire le soin, l'ordre et une certaine aisance. Ces gens sont d'excellents maraîchers.

Khabarovsk n'est pas moins attrayant que Blagoviestchenk, et la situation est plus pittoresque. Mais en ce moment, il y fait chaud. La ville est bâtie en partie sur un immense rocher qui se dresse à pic au-dessus du fleuve. Le sommet du rocher porte un monument au conquérant russe de l'Amour, le comte Mouravief-Amoursky. Il est en bronze, debout, plus grand que nature, sur un très haut piédestal en pierre. Quand je vais le voir, un grand corbeau noir picore sur son crâne chauve et nuit un peu à son expression hautaine.

Naturellement, Khabarovsky s'adonne aux plaisirs du bain avec la même exubérance que Blagoviestchenk. Il y a des cabines au pied du rocher, où l'on arrive en s'accrochant aux aspérités. L'endroit favori est le tour-

billon produit par le barrage naturel que forme le rocher, au delà duquel l'eau est immobile. On plonge dans le tourbillon et on remonte dans le calme.

J'ai trente-six heures à passer à Khabarovsk; comme je ne change pas de bateau, le capitaine me laisse la jouissance de ma cabine; j'ai tout le temps de terminer mes affaires en ville et de la visiter. Sur le rivage se trouve une véritable ville chinoise. Depuis que nous sommes à la frontière mandchourienne, les Chinois, Coréens, etc., pullulent même sur la rive sibérienne. Leur industrie principale est la pêche; ils sont aussi commerçants, et ils font toute espèce de métier.

J'accompagne à la gare des passagers qui vont à Vladivostok. La gare est fort loin de la ville, mais elle est reliée au quai par une voie pour les marchandises. Le pays est ondulé, et la chaleur est tropicale, ce qui produit une riche poussée des buissons et des plantes, grâce aussi à l'humidité que donne le voisinage de l'Océan, mais l'hiver est très froid.

En aval de Khabarovsk, les forêts sont formées d'arbustes très serrés qui rappellent les bambous, puis ce sont de grandes touffes de tout petits bois entrelacées d'une manière inextricable; il n'y a pas de grands arbres, du moins dans cette région. Nous filons au nord, vers Nikolaievsk.

Le jour, je suis à chaque instant dérangé par des mouches de toutes dimensions. Il en est d'énormes, en même temps fort jolies; elles ont la tête et l'avant du corps irisé de bleu et de vert avec des antennes rouges; elles ne piquent pas, mais il y a des moustiques dévorants. Le soir, le pont est jonché de petits papillons blancs; le mât en est enveloppé comme d'une gaine compacte, les parois des cabines en sont tapis-

sées, puis ils tombent et on les balaie dans le fleuve.

Le matin suivant apparaissent à l'est des montagnes boisées. Nous causons de la fin des hostilités au Transvaal; la paix semble due au roi Édouard, à son envoyé particulier Wolseley, et aussi à la modération de Kitchener. Mais le roi semble plus généreux que la vieille reine Victoria; on dirait que les gens qui ont à se faire beaucoup pardonner sont meilleurs, ou du moins sont moins rigides que les gens irréprochables. Il faut en toute chose des accommodements; les lois mêmes sont imparfaites et il y a bien des manières de les comprendre.

— Tolstoï, par son roman de *Résurrection,* me dit un Russe, a obtenu des résultats matériels dans le traitement des prisonniers et des déportés. Quel beau livre!

Et ce mot amène un silence plein de réflexions sérieuses.

— J'estime beaucoup, moi aussi, l'œuvre de Tolstoï, j'avoue même que je ne pense pas qu'aucun écrivain ait mieux connu le cœur humain depuis Shakespeare. Ce n'est pas, vous le voyez, un mince éloge. Pourtant il exagère évidemment au point de vue social; ses forçats sont trop vertueux et ses gens du monde par trop méprisables.

— Mais c'est à dessein, dans un but voulu; il a réuni par exemple dans *Résurrection* en un même temps et au même endroit une série de faits qui sont vrais, mais qui se sont passés en une vingtaine d'années et en vingt endroit différents.

— Je ne sais s'il avait le droit d'exagérer à ce point; pourtant on peut l'excuser en faveur du résultat. Mais ses théories sociales, la vie végétarienne, le refus de

l'impôt, d'être soldat, le communisme, les Doukhobors, ce sont des utopies, même dangereuses.

— En Russie, le communisme existe dans plusieurs gouvernements, et le refus de l'impôt personnel en est la conséquence. J'accorde pourtant que le résultat en est mauvais; mais vous avez pu voir par le prince Nekhlioudof que Tolstoï en est désabusé.

— Soit, quant à Neklioudof, il n'est pas gai, et voici ce qui manque à Tolstoï; il est sombre et il voit la société sous un faux jour; il manque de bon sens, d'équilibre au point de vue social. Voyez notre Balzac, comme il a mieux su reconnaître les vraies tares de la société. Ses types sont moins vrais peut-être que ceux de Tolstoï, mais ses idées sociales sont d'une vérité inattaquable et saisissante; elles n'ont rien perdu depuis soixante ans; on ne peut que regretter de ne pas les avoir appliquées, et les travaux des historiens, de Taine à Vandal, ne font que les confirmer

Le village de Maé paraît au bord d'une crique entourée de collines vertes et gaies, puis les rives deviennent abruptes, des collines les prolongent. A l'ouest, on voit des chaînes de montagnes. Au sud, très loin, ce sont des étages successifs de montagnes parallèles; les dernières ont de la neige sur leurs sommets. Plus nous allons au nord, plus le paysage devient joli; les villages dans leurs vallées gracieuses me rappellent la Californie.

Et le soir, après le crépuscule, vers l'occident encore clair, quels bleus et quels verts splendides à travers les petites fenêtres du salon. Est-ce le constraste de ces douces teintes avec l'or éclatant des lampes électriques, qui produit cet effet si merveilleux?

Le lendemain, levé à 4 heures, je contemple des

montagnes à l'est. Plus tard, le temps se couvre, des collines avec des sapins clairsemés sur des buissons d'un vert plus clair descendent au bord de l'eau, tandis que leur sommet se perd dans les nuages. Puis il pleut à torrents, la chaleur a disparu, il fait presque froid; on fait de la musique; Beethoven, inconnu ici, produit l'effet d'une révélation.

Le fleuve s'élargit comme un lac à Mariinsk, puis un village avec des moulins à vent et des jardins potagers, tous parallèles, s'allonge et me rappelle tant d'autres villages semblables, en Bosnie, en Transylvanie, sous des ondées comme celles-ci. Ne revoir jamais *certains lieux de la terre qu'on a aimés*, disait Loti, que cela est triste! Pourtant, à quoi bon les revoir, si ce n'est pour y demeurer, et peut-être alors, leur charme s'en irait-il! Il ne faut pas s'attacher à ce qui passe, mais à la beauté immuable. Rêver, par exemple, aux grandes œuvres musicales, dans le silence, cela est indépendant des lieux de la terre, au-dessus même de l'espace et du temps; et dans ce rêve, les imperfections de l'exécution disparaissent, l'idéal est atteint.

— Allons, vient-on me dire, un peu d'exécution, même imparfaite, ne nous gênera pas, et le piano est ouvert.

Ces Russes sont irrésistibles, et leur imagination supplée aux imperfections.

Le thé de 5 heures est excellent; c'est le bon moment de la journée sur l'Amour. Il sort tout bouillant du samovar; on le parfume d'une tranche de citron, et on y revient sans se lasser.

A Mikhaïl, deux dames russes doivent descendre à la nuit tombante. L'une d'elles a souvent été en

Suisse; toutes deux vont prendre des bains d'eaux sulfureuses à six kilomètres du rivage, dans un petit hôtel. Il fait un vent affreux : il pleut, la nuit devient noire. Et à cause du vent, le bateau ne peut approcher assez près du bord pour jeter sa passerelle; on détache le canot du bord et les dames s'y plongent. Et à cette heure, avec ce temps, ces dames ne pourront faire leurs six kilomètres en tarantasse; elles vont coucher chez des paysans. Elles ne doivent pas être bien malades; pourtant cette ville d'eaux n'a pas l'air d'une station de plaisir comme nos villes d'eaux en France.

Voici ma dernière matinée sur le *Césarévitch*. Le temps est couvert, le vent est violent. Il y a des vagues sur l'Amour, large comme un lac, des moutons, comme on nomme leur crête d'écume blanche. C'est le vent de la mer. Nous voyons filer une barque chinoise avec une grande voile tendue par un filet comme un parachute; elle remonte le courant à vive allure. En voici d'autres encore, puis des barques russes, des vapeurs, toute une flottille à l'ancre; nous pénétrons lentement dans un chenal indiqué par des pilotis; nous sommes devant Nikolaievsk avec ses églises et ses bâtiments dominant le fleuve d'une haute terrasse. L'embouchure de l'Amour est encore à une trentaine de verstes, mais l'air et la vague de l'Océan se font sentir jusqu'ici.

CHAPITRE X

NIKOLAIEVSK — L'AMGOUNE

Nikolaievsk ne m'a plu que médiocrement; je n'ai d'ailleurs eu que peu de temps à y passer. A peine débarqué, je courus en voiture à l'unique hôtel, puis j'allai m'informer du départ d'un bateau pour l'Amgoune. J'appris à la compagnie Elzoff-Levacheff qu'un bateau de cette compagnie de mines d'or partait le soir même. Je n'eus qu'à le chercher dans la flottille ancrée au rivage et à y retenir une place. Je fis ensuite le tour de la rue principale; il n'y a de confortables que les deux ou trois constructions des compagnies de l'Amgoune et la banque russo-chinoise.

Il n'y a pas de berge le long du fleuve; la terre est coupée presque à pic par l'usure de l'eau, sauf à une certaine distance en aval. Le climat est frais et humide, il fait du vent et un peu de pluie; pourtant des cosaques et des ouvriers, le corps dans l'eau, tout habillés, cherchaient à retirer du fleuve de longues pièces de bois charriées sous forme de radeaux. Leur besogne n'avait, je pense, rien de bien agréable.

La population est composite : des Coréens, des Golds et des Toungouzes, peuplades de race jaune, apparentées aux Chinois, et des Chinois commerçants. La colonie russe ne s'occupe que des mines d'or et de la chasse aux fourrures, martres zibelines et renards

bleus. Mais le prix en est très élevé et il en faut un si grand nombre pour un manteau que le chiffre de mille roubles est vite dépassé. L'agriculture paraît être laissée aux indigènes, et le climat ne s'y prête pas.

Nikolaievsk était, avant Vladivostok et avec Petropaulovsk, sur la même latitude, au Kamtchatka, le port le plus important de la Sibérie orientale. Ce port n'est que l'embouchure de l'Amour, mais elle est assez profonde pour les navires de trois à quatre mille tonneaux. A cause de la congélation des fleuves et des côtes, les communications sont interrompues en hiver; la poste n'arrive de Khabarovsk qu'une fois ou deux par mois au moyen de traîneaux à chiens qui font en une semaine les 1,000 verstes de distance. Lorsque le mauvais temps, la neige, persistent, ce mode de communication peut même faire défaut. C'est vraiment une extrémité du monde où l'on n'aimerait pas à finir ses jours, car en été même, le climat est pluvieux et les beaux jours sont rares.

De Nikolaievsk, un service régulier de bateaux, à des intervalles alternatifs d'une et de trois semaines, dessert la côte d'Okhotsk, puis celle du Kamtchatka avec Petropaulovsk, enfin l'île de Behring et Mariinsk aux bouches de l'Anadyr, comme terminus. De là, il n'y a que 400 à 500 kilomètres jusqu'en Alaska. Au sud de Nikolaievsk, les bateaux font des zigzags entre la côte et l'île de Sakhaline, puis doublent le cap Crillon à la baie d'Olga et à Vladivostok. C'est ce dernier trajet que je compte faire à mon retour à Nikolaievsk.

Le soir à 8 heures, je suis à bord du *Sokol*, capitaine Sokol. Il part à 10 heures. Il n'y a pas de cabines; les passagers s'étendent sur les banquettes de la salle à manger; il n'y a que cinq places, dont la mienne,

toutes occupées. Sur le pont, il y a une centaine de passagers, Golds et Coréens; l'équipage comprend dix hommes et le mécanicien. A dix heures, la machine se met en mouvement, et je m'étends sur mes couvertures. Mais bientôt elle s'arrête; pendant que je me demande ce qui se passe, je m'endors, et le lendemain je m'éveille, toujours en rade de Nikolaievsk.

Il y a un joint à réparer à la machine et cela dure toute la journée. L'unique canot est au service des ouvriers et il n'y a qu'à prendre patience en regardant la terre où l'on ne peut mettre le pied, et en lisant du russe, ce qui prend beaucoup de temps, alors qu'un roman français ne durerait que quelqnes heures. Il est neuf heures du soir quand le *Sokol* peut enfin sortir de la rade; dans la matinée suivante, il s'échoue sur un banc de sable et perd trois heures à se dégager. En douze heures, il fait quarante kilomètres, et nous en avons 450 jusqu'à Kerbinsk, où se trouvent les magasins des compagnies de l'Amgoune. Le capitaine trouve que tout va bien; il voyage avec sa femme, un frère cadet qui a huit ans, et un bébé de dix-huit mois; une petite bonne de quinze ans aide au service et à la cuisine. Nous sommes en famille. Le capitaine dort quand il peut, pour surveiller son pilote; il est avec ses hommes tantôt bon enfant, tantôt autoritaire, et voilà la vie que mène cette famille durant les quatre mois d'été; elle n'a qu'une minuscule cabine; aussi le frère du capitaine dort avec nous dans la salle à manger.

Mes compagnons de voyage et de cabine sont des commerçants qui vont tenter la chance d'exploiter des alluvions aurifères sur un affluent de l'Amgoune; ils emmènent des ouvriers : je n'ai guère de choses intéressantes à leur demander; ils jouent aux cartes très

tard le soir quand je préférerais dormir; mais ils descendent à moitié chemin de Kerbinsk.

Près du confluent de l'Amgoune, nous passons devant un village construit sur pilotis, à demi noyé par les hautes eaux; il y a pourtant encore des indigènes qui l'habitent. Plus haut, le capitaine fait stopper son bateau devant des baraques à moitié détruites; ses hommes descendent tout vêtus dans l'eau, qui paraît très froide, en ramènent des pièces de bois qui serviront à alimenter la chaudière; c'est du chauffage à bon marché.

Nous remorquions une barque chargée de provisions et de plusieurs vaches; chaque jour on s'arrête une heure ou deux pour leur faucher de l'herbe, puis on les débarque sur un petit affluent de l'Amgoune qui paraît inhabité, et où pourtant leur conducteur les suit.

Oudinsky-Sklad est un entrepôt de la compagnie Eltzof-Levacheff; il y a tout un village. Aux basses eaux, les vapeurs ne vont pas plus haut et une route de 220 kilomètres conduit à Kerbinsk. Cependant un bateau à fond plat, à roues d'arrière, peut encore profiter d'une période des basses eaux. C'est ici que je laisse mes compagnons de voyage et je reste seul avec la famille du capitaine. Nous laissons notre barge, mais nous prenons sept chevaux sur le pont même du *Sokol;* ils ne vont heureusement qu'à 50 kilomètres plus haut transporter des bois coupés pour le service des bateaux.

Pendant les derniers jours, je fais des promenades sur la toiture en tôle qui recouvre l'arrière du bateau, prolongeant la passerelle du capitaine. C'est le seul espace libre : le pont est encombré d'indigènes et de

bois de chauffage. L'inconvénient de cette toiture consiste dans les torrents d'étincelles de bois brûlé que lance la cheminée; il y a de véritables braises, peu visibles le jour; aussi mon chapeau est-il bientôt percé de plusieurs trous ronds comme des billes, et je remarque des trous semblables sur les casquettes et les habits du capitaine et de ses hommes. Le fleuve est sinueux, de sorte que la direction des étincelles change constamment : le capitaine prétend qu'un pare-étincelle éteint son feu; je ne puis le croire, j'en ai vu sur d'autres bateaux.

Ce soir, le bateau va d'une lenteur exaspérante, tandis que la machine s'essouffle : le courant est violent. Je mesure cette vitesse en me promenant sur la toiture, de façon que mon ombre projetée par le soleil couchant soit immobile sur un arbre de la rive. Nous ne faisons pas 1,500 mètres à l'heure. Des Coréens rient en comprenant mon manège. Ailleurs, nous voulons raccourcir en suivant un bras du fleuve, le courant est si vif que le *Sokol* n'avance plus du tout; il perd une demi-heure en cherchant un passage moins rapide à droite et à gauche; enfin, il gagne imperceptiblement et nous passons. Les rires des Coréens me rappellent la mine réjouie de ce jeune ingénieur avec qui je voyageais à Krasnoïarsk et qui était arrivé à cette conclusion si éminemment satisfaisante et gaie qu'il n'y a rien au delà de ce monde. Cela jurait avec sa figure heureuse et je ris encore en me rappelant les articles en russe où il exposait ses théories.

Les montagnes boisées s'éloignent et s'approchent tour à tour de la rive : nous passons devant un placer et sa laverie, et je vais voir la mine en compagnie du capitaine et de l'équipage, mais nous sommes harcelés

d'innombrables moustiques. Un de ses hommes que le capitaine semble préférer pour sa force et son adresse est tout jeune encore, avec une large figure rose couverte de cheveux bouclés; il est toujours là s'il y a un coup de main à donner. C'est un futur chef; il me rappelle Ivan Gordeief faisant son apprentissage sur le *Volga*.

Quand nous arrivons aux quais de Kerbinsky Sklad, àl'embouchure de la rivière Kerbi, le paysage est devenu tout à fait plat. Je débarque et m'informe des moyens d'arriver aux mines de l'Amgoune. Je déjeune chez un charmant petit vieux, tout petit, qui me conduit faire ensuite un tour en voiture dans la boue du chemin des mines; quand il a plu, ces chemins sont des fondrières. Je ne pourrai partir que ce soir, vers 6 ou 7 heures, lorsque le courrier des mines sera arrivé, et c'est la Compagnie de l'Amgoune qui me fournira sa voiture.

Je vais donc vers 5 heures au bureau de cette compagnie. Dans une grande salle, je trouve un personnage qui fume de gros cigares, exception chez les Russes, qui ne fument que des cigarettes. Nous buvons de la bière, et tout le monde parle allemand, ce dont je ne suis pas fâché. Puis le personnage retourne à son bureau, avec les autres. J'erre dans les salles et les corridors, et je vais m'asseoir dans une vaste chambre inhabitée à côté de la porte d'entrée, et je continue une lecture russe entreprise sur le bateau. Deux heures se passent, pas de voiture. A ce moment, une petite fille de sept ans entre doucement dans ma chambre et me pose des questions en russe; elle est suivie de près par son petit frère et sa petite sœur, plus jeunes. Ils me demandent mon nom, d'où je viens, ce que je

fais, où je vais, les noms de mes enfants, comment ils sont. et ils me disent leurs noms, m'apportent leurs jouets, et cette triste chambre isolée s'anime tout à fait. L'aînée, Nadia, tire de son cou une petite croix suspendue à une chaîne, et me demande si j'en ai une, tout cela en russe. Ma prononciation les étonne, mais ils me comprennent bien. Je vais leur paraître un hérétique, car je n'ai ni chaîne ni croix. Par bonheur, il y a des médailles dans mon porte-monnaie, et sur ces médailles il y a des croix, et voilà leurs petites mines, qui paraissaient inquiètes, toutes gaies et rassérénées. Les parents entrent ensuite, et on leur apprend immédiatement que je ne suis pas un étranger, ni un hérétique, ce qui est la même chose dans ces têtes d'enfants. Au dîner, j'apprends que la poste n'est pas encore arrivée, mais qu'elle rentrera tard et que je pourrai partir demain matin à 4 heures. Après le dîner, la bière et le vodka nous portent jusqu'à 11 heures et je vais dormir.

Je pars à 4 heures du matin, accompagné du docteur de l'Amgoune, qui réside aux mines. Le temps est si couvert et la pluie si froide que je ne suis pas fâché d'enfiler ma pelisse et mes bottes fourrées à la fin de juillet. Le pays n'est pas moins triste que le temps; c'est une plaine à peine ondulée, couverte de bouleaux et de petits sapins. En certains endroits, ces arbres ont été dépouillés de leurs branches à la suite d'incendies, mais leurs troncs sont si rapprochés, que je ne puis m'empêcher de comparer ces troncs noirs, minces, très serrés, à une forêt de cheveux. Cette réflexion fait rire le docteur qui se décide à parler. Tout était maussade autour de nous, et je commençais à trouver ce docteur aussi maussade que le reste.

Nous fîmes 60 kilomètres, avec deux relais, où un peu de thé nous réchauffa, et nous arrivâmes vers midi et demi à l'immense bâtiment de direction des mines de l'Amgoune. On me donna un petit bâtiment à part comme logement, avec un serviteur pour moi seul ainsi qu'un samovar, et l'on m'invita à dîner dans le grand bâtiment. Le téléphone m'avait annoncé.

L'intérieur du grand bâtiment en bois n'était pas moins imposant que l'extérieur : hautes salles, salons ornés de plantes vertes, avec des pianos, vaste salle à manger avec une table toujours mise, brillante de cristaux; le soir, éclairage électrique à profusion. Dans ces salles à l'aspect moyenageux, tout le monde faisait un peu de toilette. Mais pour moi, quel contretemps! je comptais trouver aux mines une maison toute simple, et pour directeur un mineur, et j'étais arrivé en costume de toile et en grosses bottes, laissant mes bagages à Kerbinsk. Il n'y avait qu'à prendre gaiement la chose et à en plaisanter en russe. On qualifia ma prononciation de polonaise, et après le dîner le piano rétablit l'avantage en ma faveur. Il y avait trois ingénieurs, deux dames, et deux jeunes gens de 16 à 18 ans, fils de la première femme du premier mari de la femme d'un de ces ingénieurs, de sorte qu'ils étaient en fait parfaitement étrangers à leurs tuteurs actuels. Cette situation bizarre n'était pas, je pense, étrangère à leur air légèrement emprunté, et la vie des mines n'a rien de bien gai.

Le pays était beaucoup plus joli que la route : des collines arrondies, avec des forêts de pins, une large vallée plate, et la plaine couverte de villages miniers, de bâtiments des laveries et d'amoncellements de résidus de lavage; dans le fond, les installations mo-

dernes, des trains de wagonnets avec des locomotives à vapeur, des excavateurs sur rails le long de profondes tranchées, longues de 1,600 mètres.

Pendant mon séjour dans la région, je visitai aussi les placers Eltzoff et Levachef, où je fus accueilli de la façon la plus gracieuse. Je me rappelle une anecdote racontée par la femme du directeur des travaux. Elle avait fait un voyage à Paris, mais ne connaissait que quelques mots de notre langue. Un matin, elle sonne sa femme de chambre et demande du café. Elle attend fort longtemps; enfin la femme de chambre revient, sans apporter de café, mais avec un paquet soigneusement enveloppé. Elle le défait sans y rien comprendre et y découvre de faux cheveux. La femme de chambre avait compris *coiffure*. Quel doit donc être l'effet de ma prononciation russe, pensais-je, en écoutant ce malentendu invraisemblable!

L'un des placers, nommé Vesioly (joyeux) est célèbre dans toute la Sibérie. Il a été l'origine des riches découvertes de l'Amgoune et a produit des millions : son propriétaire me le montre avec un certain orgueil, et l'appelle le père des placers, jeu de mots que je comprends assez mal. Je suis devenu peu sensible à l'effet réputé magique de l'or, à force d'avoir vu combien il y a d'échecs pour un succès, combien de gens n'en profitent guère, et à quel prix surtout il a été conquis.

J'ai appris en effet de divers côtés que la découverte de l'or en Sibérie est due presque toujours aux forçats évadés. Pour dépister et décourager les recherches, ils s'enfuyaient dans les régions les plus inaccessibles; ils finissaient par se grouper au nombre de vingt à trente, et partaient à la recherche de l'or, en plein

hiver, le long des rivières glacees. Lorsque l'or était découvert, un grand nombre manquaient à l'appel, morts de froid et de privations; les autres organisaient une petite exploitation à l'endroit le plus riche. Mais le bruit de la découverte finissait par se répandre, et des marchands exploitant la région, sachant bien que les forçats n'ont pas le droit légal de posséder une mine d'or, arrivaient accompagnés par la police cosaque. Les malheureux forçats s'enfuyaient ou se laissaient reprendre. Mais on estime que plus des neuf dixièmes d'entre eux avaient péri de froid et de misère avant d'en arriver là, à ce point où d'autres venaient récolter sans peine le fruit de leur travail. Lorsqu'on songe que parmi les forçats il y a des prisonniers politiques, l'on est plus ému encore de cette fatalité des choses, et l'on est plus tenté de croire que dans certains ouvrages russes, il n'y a pas tant d'exagération.

Les faits de brutalité sont exceptionnels et, quant à la situation actuelle des ouvriers mineurs sur l'Amgoune comme sur la Léna, il m'a semblé que leurs conditions de vie ont été bien améliorées par les compagnies riches de ces régions. Il reste sans doute encore à faire; mais il faut songer aussi que le bonheur n'est pas le même aux yeux de tout le monde, et qu'il faut le placer surtout, comme faisait notre philosophe Descartes, dans la modération de ses désirs. Nul ne discute qu'il y a ensuite des réformes à faire.

On conçoit donc que le genre de souvenir qu'éveillent en moi les placers aurifères dans ces pays inhabités et inhospitaliers n'est pas très égayant. Le froid atteint ici 30 et 40 degrés, et l'été est si court, si humide en même temps, avec des gelées si fréquentes, que la culture du blé ne réussit pas. Lors donc que les mines

seront épuisées, les indigènes, Toungouzes, Golds, reprendront tranquillement possession du pays, et il est probable que personne ne viendra le leur disputer. En attendant, les Russes y vivent confortablement. Voici bien des années que Mme X... ne quitte pas son placer, pas plus l'hiver que l'été, et elle ne paraît pas regretter Paris ni ses coiffures. Pourtant l'or diminue, et cela pourrait faire partir bien des gens malgré eux.

En revenant par les mines de la Compagnie de l'Amgoune, nous passons encore une soirée fort agréable. Une des dames nous a joué la *Symphonie* d'Haydn à la reine de France, cette œuvre faite plutôt pour un parc comme Versailles que pour une nature sauvage comme celle-ci, et nous raconte ensuite que pour venir ici elle a fait 4,000 kilomètres en traîneau sur la glace, depuis Tchita; le pire traîneau est le traîneau à chiens : à partir de Khabarovsk, il est si étroit qu'il faut y demeurer plié en deux sans bouger et subir les continuels soubresauts et les heurts d'un attelage inégal, que le cocher ne cesse de harceler de cris et de coups de fouet, tandis qu'il fait 30 degrés de froid. Du moins en tarantasse ou dans le grand traîneau on peut s'allonger.

Je trouve dans toutes ces installations sibériennes le même inconvénient; il n'y a pas de *home* véritable. Plusieurs familles vivent dans une promiscuité qui nous déplairait. C'était ainsi à Tchebaki. Les enfants semblent s'y habituer tout jeunes. Je me rappelle en Amérique des habitudes identiques : les Russes, comme les Anglo-Saxons, paraissent se supporter sans gêne les uns les autres. Est-ce moins de nervosité de leur part, ou plus de qualités aimables de la nôtre? Il me semble pourtant que le charme de la famille et des enfants est détruit par la présence d'étrangers.

CHAPITRE XI

L'ILE DE SAKHALINE — VLADIVOSTOK

Pour rentrer à Nikolaievsk, je trouvai un nouveau bateau, le *Vostok* (l'Orient), qui me fit descendre en trente heures le courant de 450 kilomètres que j'avais mis cinq jours à remonter. Les rives défilaient avec une rapidité de décors surprenante. Nous avons croisé le plus gros bateau de cette région, le *Tarass-Boulba,* à deux ponts qui regorgent de monde, et deux grandes roues d'arrière qui soulèvent d'énormes masses d'eau.

Le voyage de Sakhaline en bateau n'offre rien de bien intéressant : les nuages et le brouillard nous gênèrent constamment. Au point de vue de l'or, la côte d'Okhotsk est beaucoup plus intéressante. Une expédition datant de 1849 a reconnu la présence de l'or dans le pays d'Oudsk, depuis la rivière Togour, jusqu'au port d'Aïan, ainsi que dans les îles de Chantarsk. Cette région est celle qui se trouve immédiatement voisine au nord de Nikolaievsk. Récemment la compagnie d'Okhostk a installé des excavateurs (*steam shovels*) et des trains de wagons remorqués par des locomotives à vapeur, et a obtenu d'excellents résultats. Lors de mon passage, après six semaines de lavage, cette compagnie obtenait 30 pouds d'or, environ 1,400,000 francs.

En 1895, on a envoyé une nouvelle expédition d'in-

génieurs des mines dans l'Okhotsk et le Kamtschatka pour faire des recherches qui ont duré trois ans. On a trouvé de l'or, et aussi du charbon au fond du golfe de Ghiguinsk et la contrée fut déclarée ouverte aux entreprises minières. A la suite de cela, en 1901, un ingénieur, nommé Balinsky, obtint le droit exclusif d'exploitation des minéraux en deux endroits, au nord de la côte d'Okhotsk.

La côte d'Okhotsk fut divisée en six districts aurifères entre Aïane et Tchoumoukome, et une partie fut concédée à un Anglais, lord Percy Scholto Douglas, marquis Queensberry.

Mais ce ne sont pas encore les minerais qui font la richesse de ces côtes. Le général V... m'avait parlé des énormes bénéfices qu'on réalisait avec la pêche. En effet, des bandes de kétas (sorte de saumons) et de harengs pullulent sur tout le littoral et spécialement à Sakhaline. Ces poissons y attirent toute espèce de mammifères marins, auxquels ils servent de pâture, des phoques, des dauphins et des baleines. La chasse à la baleine est pratiquée depuis longtemps par des Américains, et le gouvernement russe essaie d'y mettre un terme, car la baleine risque de disparaître. On prétend qu'en quatorze ans, de 1847 à 1861, les armateurs américains auraient exporté pour 130 millions de dollars d'huile et de fanons de baleine. Leurs entreprises avaient cessé, mais ont repris en 1888, et font encore plus de 1,500,000 dollars par an de produits, qui échappent entièrement à la douane russe.

Le succès de la pêche à la baleine est fondé sur la connaissance des passages des baleines d'un endroit à un autre, et sur la date de ces migrations. Ainsi, en avril et en mai, la meilleure pêche se fait au sud de

Sakhaline; en juin et en juillet, au nord de Nikolaievsk. Les Russes ont essayé récemment d'imiter les Américains, mais ils ne paraissent pas réussir aussi bien.

Une autre chasse de ces parages est l'otarie, l'ours marin. Une compagnie russo-américaine, datant de 1798, organisa régulièrement cette chasse jusqu'en 1868; elle tua dans cette période plus de 2,500,000 otaries. Une nouvelle compagnie, fondée en 1871, en tuait près de 40,000 par an. Aussi le gouvernement russe, craignant en outre le vandalisme des schooners américains et canadiens qui venaient chasser dans les eaux russes, a interdit de chasser l'otarie autrement que sur la terre ferme. Le violateur de cette règle est puni de deux à dix-huit mois de prison et de la confiscation de son matériel, produit et bâtiment. En outre, des croiseurs militaires surveillent la zone des chasses et de la pêche. L'on ne se lasserait pas de raconter les exploits des chasseurs et des pêcheurs, les grands industriels de la côte du Pacifique; pourtant, ce n'est point le but de mon voyage, et je n'insisterai pas sur ce sujet.

Il faut huit jours de Nikolaievsk à Vladivostok par l'île de Sakhaline; il en faut sept par Khabarovsk et le chemin de fer oussourien, mais la mer est plus mauvaise que l'Amour. Le bateau dessert d'abord Post Alexandrovsk, dans l'île de Sakhaline, en traversant le détroit de Castries. La population de l'île comprend 28,000 habitants, dont une partie d'indigènes, Toungouzes, Ghiliaks, etc., des mêmes races que les indigènes du continent. Les Russes comprennent 5,000 paysans libres, 3,000 paysans exilés, 7,500 colons déportés, 7,000 forçats et 2,500 employés. Les prisonniers s'occupent de diverses industries pour les

besoins de l'administration des prisons : fonderie, serrurerie, menuiserie, tuilerie. Ils font aussi quelques barges ou chalands pour les compagnies de navigation de l'Amour.

Les paysans réussissent bien diverses cultures à Sakhaline : le froment, l'orge et l'avoine, mais surtout la pomme de terre, qui donne 500 pour cent et même davantage ; ce qui manque surtout dans cette colonisation forcée, ce sont des familles : il y a une moyenne de 60 pour 100 des colons sans ménage. Aussi chaque convoi d'émigrantes ou de déportées est immédiatement partagé par les colons déportés, sans égard à l'âge ou aux conditions physiques.

Le bateau passe au poste de Doué, où l'on emploie les forçats à extraire la houille d'un gisement voisin de la côte ; ce gisement est formé de charbon excellent que les vapeurs préfèrent à celui du Japon. On extrait 30,000 à 40,000 tonnes par an. Les couches ont en moyenne plus d'un mètre de puissance, et donnent jusqu'à 60 pour 100 de coke, et très peu de cendres. Il y a plusieurs exploitations reliées par un chemin de fer de quarante kilomètres au port de Doué.

On a découvert du pétrole dans le nord de l'île du voisinage de plusieurs lacs de bitume, ayant chacun plus de deux kilomètres de longueur ; mais il n'est pas exploité.

Une longue chaîne de montagnes parcourt l'île du nord au sud ; les sommets s'élèvent à 1,000 et 1,500 mètres d'altitude. Cette chaîne s'étend jusqu'au cap Crillon, à l'extrême sud. Le poste de Korsakof, au fond du golfe d'Aniba, n'est visité qu'une fois par mois par les bateaux à vapeur. En hiver, les côtes sont gelées, de sorte que le service des bateaux est

interrompu, mais deux fois par mois, la poste vient de Nikolaïersk, au moyen de *nartes*, ou traîneaux à chiens.

Avant d'aborder à Vladivostok, le bateau ne passe plus qu'à Olga, dans la baie de ce nom, que les Russes appellent le futur Brighton de Vladivostok, quelque chose comme Trouville ou Dieppe; je ne sais si cela se réalisera. La côte, comme je le dirai ailleurs, renferme de nombreux gisements de cuivre, de plomb argentifère, de fer et de houille.

Sur le bateau, il y a un pope; je demande s'il est marié : « Mais naturellement, répond quelqu'un d'un air étonné, c'est une garantie de moralité. Un pope ne peut même avancer en grade s'il n'est marié. » On n'ajoute pas s'il lui faut des enfants. Je n'aurais pas été étonné que les grades fussent conférés proportionnellement au nombre des enfants. De là, la conversation prend un tour religieux. On discute les dogmes, et le principal, celui de l'existence de Dieu. C'est le point de départ : dès que l'on admet l'existence de Dieu, le reste doit en découler. Plutôt que d'errer ensuite dans toute espèce de divagations philosophiques, je comprends qu'on dise nettement, comme mon jeune ingénieur de Krasnoïarsk, que l'on n'y croit pas. Un mathématicien, cependant, en trouverait une preuve dans l'existence de l'infini, où il opère aussi facilement que devant lui. L'espace est infini, ou du moins illimité, car la forme sphérique sous laquelle il se présenterait avec une courbure, si petite qu'elle fût, serait finie, bien que de dimensions illimitées. Rien ne dit d'ailleurs que cette forme soit sphérique; elle peut avoir une courbure négative, ou être au-dessus de nos conceptions.

— Donc, vous croyez en Dieu. Soit, mais quels rapports voyez-vous entre Dieu et l'homme?

— Un rapport de degrés, nécessitant une dépendance, donc déterminé par des lois.

— Les lois morales? Mais elles me semblent une règle naturelle de la vie, dont le but est la santé et la durée de l'espèce, la défense personnelle; les animaux ont les mêmes règles.

— Les animaux en ont même d'autres, auxquelles l'homme les soumet parce qu'il est le plus fort. Et l'homme en a de différentes : la charité, la mortification, la justice.

— C'est peut-être l'instinct social qui produit ces principes.

— Je ne le pense pas; l'instinct social produirait peut-être tout l'opposé. Celui qui possède est au contraire plus jaloux de posséder; la loi sociale naturelle est la loi du plus fort. Les pauvres et les faibles sont beaucoup plus attirés vers la justice, et vers la charité.

— Vous croyez donc que ces lois sont divines? Comment l'expliquez-vous?

— Ceci est du domaine de la religion.

Ici, nous entrâmes avec le pope dans une longue conversation sur l'Ancien Testament et le Nouveau, le Christ et les prophètes, et je fus étonné de la science de cet homme sur les livres saints, sur l'authenticité de Daniel, récemment prouvée par les découvertes faites en Égypte et en Perse, sur la valeur historique et la précision d'Isaïe, enfin sur les preuves historiques de la divinité du Christ.

Mon interlocuteur dut se rendre :

— Avec un ingénieur et un pope contre moi, dit-il, je ne suis pas de force à lutter.

Comme il allait entrer dans des récits de spiritisme, je l'arrêtai bientôt :

— Avez-vous connu le baron B...?

— Non.

— Eh bien, c'est un médium. Il est en ce moment en face de nous, à Sakhaline; le spiritisme l'a convaincu et lui a donné la foi religieuse. Je pense que nous le verrons à Vladivostok; il vous donnera des raisons plus convaincantes peut-être que les nôtres.

— Certainement, le spiritisme aussi prouve l'existence de Dieu, mais pas de votre manière.

— Eh bien! nous verrons le baron.

Là-dessus, nous arrivions à Vladivostok; des canots coréens viennent chercher les passagers pressés de débarquer. C'est dans un de ces canots que j'oubliai le malencontreux parapluie qui avait tant effrayé les chevaux sur la route de Tchebaki. Il avait fini son temps; je ne le réclamai pas.

Je note, avant de débarquer, la recette de l'*oukha*, la soupe au poisson, qu'une dame m'a donnée. On peut la faire avec du poisson coupé en morceaux dans du bouillon de viande, ou bien dans de l'eau avec du beurre, si le poisson n'est pas très gras. On a enlevé les arêtes du poisson. On ajoute des concombres, des olives noires, des tomates, des carottes, quelques champignons, un peu de riz, des pommes de terre — je pense que je n'oublie rien — et on fait bouillir.

En arrivant à Vladivostok, on est immédiatement frappé de l'activité des rues et des quais de cette ville si jeune. En vérité, on dirait une cité champignon du Far West, quelque chose comme Seattle qui, depuis le Klondyke, a décuplé sa population. Ici, ce ne sont pas les mines d'or, mais le commerce avec la Chine et le Japon, l'ouverture de la Corée et de la Mandchourie, l'arrivée du chemin de fer, l'exploitation du charbon

sur la côte, et diverses affaires, la pêche et le charbon de Sakhaline. L'établissement de la douane a favorisé davantage encore l'industrie russe, et loin de faire monter le prix de la vie et des denrées, comme on le craignait, ces prix ont baissé.

L'on m'avait prévenu du prix exorbitant des hôtels, plus élevé, disait-on, qu'à Irkoutsk et sur l'Amour. Je trouvai une grande différence en moins. Pour 5 roubles par jour, on a au Moskovskoé Podvorié, le meilleur hôtel de famille de Vladivostok, la chambre et les trois repas, alors qu'à Irkoutsk et sur l'Amour, cela me coûtait près du double.

Au-dessus de la gare s'étale un immense hôtel tout neuf, l'hôtel Chouine. Il était entièrement occupé; je n'y trouvai pas une chambre libre. L'ancien hôtel de la Corne d'or avait été transformé en café-concert avec restaurant. Faute de connaître le Moskovskoé, j'allai au Sibirskoé Podvorié. C'était également bon marché, quoique moins bien. Mais à peine arrivé, je passais mes moments libres sur le bord de la mer. C'est bien autre chose encore qu'au Baïkal, tous ces navires en partance pour le Japon, la Chine, l'Amérique, l'Europe! On se grise de rêves et l'on en vit un peu; le rêve est toujours plus beau que la réalité : c'est donc beau d'en vivre.

La ville s'étage sur des pentes gazonnées plutôt raides, et me frappe par un air de ressemblance avec la ville de Capetown en Afrique australe. Il n'y a pas la montagne de la Table, mais il y a des sommets qui dépassent deux cents mètres, et d'où l'on embrasse un immense panorama sur le port et sur le golfe d'Amour, qui s'étend à perte de vue vers le nord, isolant Vladivostok au bout d'une longue presqu'île. Cette situa-

tion nuit un peu au développement de Vladivostok.

Sur la rive, ce sont des centaines de canots chinois et coréens, le long desquels on ne peut passer sans être interpellé de tous côtés. Il faut céder et prendre un de ces jolis canots que le rameur vous désigne en y étalant pour vous asseoir un grand tapis rouge. Pour quelques kopecks, on fait le tour de la rade et des sept croiseurs et cuirassés russes qui y sont ancrés. Ce port, étroit, mais très long (la Corne d'or), est assez profond pour les plus puissants navires de guerre. Des montagnes y plongent et l'entourent d'un dédale de promontoires et d'îles que l'on a eu soin de couronner de forts, de telle sorte que ce port est un des mieux défendus du monde entier.

L'hiver, la glace envahit tout pendant deux à trois mois, mais on a installé un brise-glace, l'*Espérance*, grâce auquel l'accès de Vladivostok est ouvert toute l'année ininterrompue. Le résultat a été bien meilleur qu'au Baïkal, parce que la glace d'eau de mer est beaucoup plus friable que celle d'eau douce; son agitation en outre empêche la glace d'atteindre de grandes épaisseurs, du moins le long des côtes, car l'intérieur du port est tout à fait calme.

A une dizaine de mètres au-dessus du port, s'allonge la rue principale de Vladivostok, celle des commerçants et des monuments publics. Plusieurs maisons de commerce ont élevé de magnifiques façades qui regardent la mer, encadrant l'hôtel des postes, l'amirauté, etc. Au sud, ce sont les banques, le Grand Hôtel, la forteresse et les appartements des généraux. C'est là que j'eus la bonne fortune de retrouver le général V..., Mlle R..., son frère et son cousin, et je retrouvai le même accueil charmant que j'avais reçu

LE PORT DE VLADIVOSTOK

LE PORT DE VLADIVOSTOK

en voyage. Le général V... me fit faire la connaissance d'un compatriote. Les Savoyards, comme les Suisses, sont partout.

Celui-ci me met au courant du développement de Vladivostok. Après avoir passé sept ans à Sanghaï et autant au Japon, il s'est fixé ici avec sa famille. Sa connaissance des langues chinoise et japonaise lui a servi beaucoup auprès des Russes. Il parle en outre le russe, l'allemand et l'anglais.

Et l'on viendra dire que le Français est rebelle aux langues!

On me propose de visiter des mines d'or dans une île, l'île d'Askold, à 60 kilomètres de Vladivostok. Ce sera une partie agréable, si le temps est beau. Cette île offre en outre un autre genre d'intérêt : le vieux chasseur qui est au fond du cœur de nombreux Français sera tout aise d'entendre parler des fameux *marals*, ou chevreuils sibériens.

Je m'embarque à 10 heures du soir; mon canot double les cuirassés russes, éclatants de feux électriques; ils font des signaux de télégraphie optique qui partent mystérieux dans la nuit noire. Les plus modernes portent des noms de vieux contes slaves : *Peresviet, Gromovoï*, guerriers et géants légendaires, comme si le peuple russe y portait plus d'intérêt. Mon bateau s'appelle le *Ningouta;* c'est le nom d'une ville chinoise en Mandchourie. Mon Coréen prononce ce nom en accentuant la dernière syllabe et avalant les deux autres, c'est bizarre. Le mouvement de sa godille est très ingénieux; j'essaie sans succès de l'imiter; cela participe du mouvement de l'hélice, et le godilleur, qui est debout, fait face à sa direction, qu'il peut modifier à volonté sans gouvernail : il me semble

qu'il file aussi vite qu'avec deux rames, surtout avec son canot à fond plat.

Le lendemain, nous partons à 5 heures; il y a des nuages et il pleut. Mais le temps s'élève quand nous sommes en vue d'Askold. Le bateau jette l'ancre dans une large baie, à 500 mètres du rivage, et des canots viennent chercher les passagers. Dans un de ces canots, il y a un Japonais qui parle anglais, mais il me prévient trop tard qu'il conduit des ouvriers vers une carrière en exploitation. Lorsqu'il les a débarqués, il me ramène du côté de la mine d'or d'Askold, après avoir perdu une heure.

La mine d'or a été ouverte il y a quinze ans environ, et a produit près de 800,000 francs, mais on ne dit pas au prix de quelles dépenses. C'est une veine de quartz si mince qu'il suffit d'un tout petit moulin pour broyer tout ce qu'on extrait. Nous sommes loin des immenses batteries de pilons du Transvaal.

Je laisserai l'or pour un autre chapitre, et je ne parlerai que des marals. Après avoir visité la mine, je montai au sommet de l'île à travers des bois touffus, et là-haut, dans une maison assez confortable, munie de quinze à vingt lits, je trouvai un chasseur. Déjà en montant, j'avais vu, au fond d'un enclos fermé, deux chevreuils avec leurs faons. L'espèce est, paraît-il, limitée à l'île d'Askold. Avant d'entrer dans la maison, j'étais resté quelques instants à considérer un Chinois qui, le plus sérieusement du monde, faisait rôtir une corne dans de l'eau bouillante, en la plongeant, puis la retirant avec plus de précaution que s'il eût opéré quelque combinaison chimique. Je n'y comprenais rien. Mais le chasseur, qui, par surcroît de surprise, parlait français, me mit au courant.

La race de ces marals s'est, paraît-il, conservée pure uniquement dans l'île d'Askold, parce qu'ils n'ont pu en sortir pour se mêler à d'autres chevreuils, tandis que les marals de Sibérie sont tous plus ou moins croisés. Or l'espèce qui se trouve parquée à Askold, jouit d'une renommée considérable dans toute la Chine (les îles voisines n'en ont pas), parce que c'est celle dont les cornes sont, à un degré extraordinairement supérieur à toutes les autres, susceptibles de restaurer la santé des malades, surtout des gens usés par l'âge et les fatigues. C'est quelque chose comme la liqueur de Brown-Séquard. Mais je ne prétends pas leur faire la moindre réclame.

On ne doit tuer que les mâles, parce que seuls ils ont des cornes. Ces cornes ne forment jamais plus de quatre branches, mais elles possèdent leur plus grande valeur quand elles sont encore jeunes, n'ayant qu'une ou deux branches. Elles sont tendres, recouvertes d'une peau à poils ras très serrés, pleines de sang à l'intérieur. On les coupe à la racine, qui est plus dure, de façon que le sang ne s'écoule pas, et alors le Chinois que j'ai vu, préposé à cet office, les plonge au bout d'une longue pince dans une cuve d'eau bouillante pour les faire durcir sans qu'elles éclatent. C'est une opération très délicate.

Pour augmenter le revenu de l'île, qui a, dit-on, quatre mille de ces marals, bien qu'on puisse n'en pas voir un seul pendant un séjour de plusieurs semaines, on élève des faons dans des parcs, et l'âge arrivé, on leur coupe les cornes chaque année, mais elles ne sont pas toujours très belles. Cette opération n'est pas très douloureuse, croit-on, pourtant c'est pitié de voir ces jolies bêtes tachetées, parquées en d'étroits espaces,

dans l'unique but de fournir leurs cornes pour des remèdes plus que probablement illusoires. Les Russes n'en donneraient pas 10 kopecks, mais ils croient les Chinois.

Il s'est formé une société de chasseurs pour exploiter l'île d'Askold. Il est interdit à ses membres de tuer une femelle ou un jeune; le délinquant est puni d'une amende de 20 à 50 roubles (50 à 125 francs). Le produit des chasses appartient à la société. Les plus belles cornes valent 250 à 300 roubles, les autres valent 80 à 200 roubles. Le revenu des chasses, en moyenne, est de 15,000 roubles par an. Le Chinois préposé au rôtissage des cornes touche 7 pour cent sur les ventes; il se fait donc un assez joli revenu, car il est entretenu par la société. Il faut voir avec quel dignité il fait cuire ses cornes; on dirait un sacerdoce. C'est devenu comme une institution et personne n'en rit. Il faut se garder d'en parler d'un air railleur; il est pourtant dur de croire à l'utilité des cornes de cerfs pour guérir la moelle épinière des Chinois impotents.

A Vladivostok, où le climat est encore variable, on profite des beaux jours pour jouir des bains de mer, qui sont installés de façon assez primitive sur le golfe d'Amour. On y côtoie des Coréens, des Golds, des Chinois, des Japonais, toutes les races de cette côte de l'Asie. Au grand soleil qui brûle, ils sont gais, gais comme des Méridionaux, ou comme des Californiens qui sont au loin, sur la côte opposée, à des milliers de milles, d'où bientôt sans doute les steamers américains viendront directement. Vladivostok, terminus du chemin de fer de l'Asie, devient un des grands points de transit des voyageurs et des marchandises.

Pour le moment, il n'y a moyen d'aller aux États-

Unis qu'en faisant escale au Japon : si je me décide à rentrer en Europe par cette voie, je tiens auparavant à parcourir la Mandchourie. Les communications avec le Japon sont des plus faciles; il y a quatre compagnies de navigation, et presque chaque jour un bateau va, soit à Nagasaki, soit à Tsourouga. Ces bateaux font escale sur la côte du Japon, la côte sibérienne et la côte coréenne, jusqu'à Port-Arthur.

Du Japon aux États-Unis, il y a deux compagnies américaines, et deux compagnies japonaises. La Northern Pacific Company, de Yokohama à Takoma, a un bateau tous les quinze jours et fait le trajet en seize jours. L'Empress Line (Canada), de Yokohama à Vancouver, a un bateau toutes les trois semaines, qui met quatorze jours. La compagnie japonaise Nippon Mail, de Yokohama à Seattle, a un bateau tous les quinze jours qui met vingt jours. Enfin la Toyo Kisen Kaisha (Occidental and Oriental Company), de Yokohama à San Francisco par Honolulu, a un bateau tous les huit jours, qui met au moins dix-sept jours. Les prix sont à peu près les mêmes, environ 1,000 francs en première classe.

Les Messageries maritimes ne viennent pas à Vladivostok; d'ailleurs leur trajet est trop long, il dure quarante jours de Shang-Haï à Marseille. De même la flotte russe met quarante jours de Vladivostok à Odessa.

En allant inspecter la liste des bateaux de commerce qui ont visité le port de Vladivostok depuis trois ans, et dont le nombre dépasse trois cents, j'en trouve de toutes les nationalités, sauf de la France. Pas un bateau français n'était encore venu, en 1902, dans ces eaux russes. Avant mon départ arrive un croiseur ita-

lien, puis un croiseur allemand. Je trouve occasion de rendre visite au commandant italien, tandis que ses marins fraternisaient dans les rues de Vladivostok avec les marins russes. Quel accueil ne ferait-on pas aux marins français !

CHAPITRE XII

LA MANDCHOURIE

Avant de partir pour la Mandchourie, je m'enquiers auprès de diverses personnes, de la domination russe en Mandchourie. La réponse est unanime : les Mandchous préfèrent être Russes, pour échapper à la tyrannie et à l'arbitraire des mandarins. On a fait circuler des pétitions dans ce sens, qui sont partout couvertes de signatures, ou plutôt d'hiéroglyphes. Rien n'est pire, paraît-il, que la cruauté et l'indifférence avec lesquelles les mandarins font payer les impôts au peuple chinois. Et l'on s'attend à une recrudescence des mesures vexatoires. En effet, il va falloir payer l'énorme indemnité exigée par les puissances pour le siège des légations à Pékin, et pour la payer, les mandarins y ajouteront leur commission, ce qui doublera les sommes exigibles des malheureux Chinois. Il faut s'attendre par conséquent à une nouvelle révolte des Boxeurs, et peut-être nécessitera-t-elle une nouvelle intervention des puissances. Celles-ci finiront par s'installer en Chine.

En ce moment, il y a le choléra en Mandchourie. On compte 1,000 morts à Kharbine, dont 600 Chinois et 400 Russes. Mais on m'affirme que le mal n'a rien de contagieux, il suffit de prendre quelques précautions; il n'y a même pas de quarantaine, seulement

une visite de désinfection dans les trains; aussi je n'hésite pas à partir.

Il y a un train par jour, à travers la Mandchourie, de Vladivostok à la frontière ouest, où la station s'appelle Mandchouria. Ce train n'a pas de première classe, mais des deuxièmes, troisièmes et quatrièmes classes. Jusqu'à la station de Grodekovo, on est en Sibérie sur le chemin de fer oussourien. Parti à huit heures du matin, je suis à quatre heures du soir à Grodekovo, où il faut changer de train. Il y a deux heures d'arrêt; j'ai tout le temps de contempler les vastes plaines bornées d'un horizon de collines sans arbres qui forment tout le paysage.

Au départ, il n'y a que de vieux wagons de deuxième classe : on dirait le rebut des lignes russes qu'on envoie finir ses jours parmi les Chinois; les Russes n'en veulent plus. Je m'y arrange tant bien que mal pour une traversée qui va durer cinq jours et cinq nuits, jusqu'à Mandchouria : je suis seul dans mon compartiment, ce qui est avantageux pour la nuit.

La soirée est fort longue : voici de hautes collines que la voie gravit en décrivant un immense lacet, un *loop* semblable à ceux du Rio Grande, au Colorado. Qui n'en a pas vu des photographies? Il n'y a pas d'arbres, à peine des arbustes et des buissons. Le soleil couchant projette au loin l'ombre immense des collines et du train sur leur sommet. Puis ce sont des tranchées dans le granite suivies de remblais, un tunnel long de 150 mètres, qui porte la date du 1er août 1899 et qui n'est pourtant pas encore terminé, du moins on y taille l'emplacement d'une seconde voie, et nous le traversons avec précaution.

Nous gravissons à flanc de coteau une large vallée,

et la voie décrit un second lacet, avec un second tunnel long de 120 mètres environ. La voie est loin d'être achevée : à chaque instant nous rencontrons des groupes d'ouvriers chinois, le torse nu, surveillés par un Russe. C'est grâce à leur grand nombre et à leurs bas salaires qu'on a pu construire si rapidement le chemin de fer mandchourien.

Nous entrons dans un tunnel qui n'est encore muni que de ses bois de soutènement sans aucune maçonnerie, puis c'est un grand remblai, et deux nouveaux tunnels assez courts, dont l'un décrit une courbe. La voie se dirige au sud vers un profond vallon et traverse un sixième tunnel : sur les remblais nos roues grincent en écrasant des cailloux. Nous arrivons à la frontière est de la Mandchourie, Podgranitznaia, où il y a un excellent buffet. Cette gare, sous une énorme toiture, me rappelle une gare de Chicago, celle de l'ouest, indigne de cette ville : je pense qu'elle a dû être reconstruite. Il n'y a ici que les baraquements des douaniers.

Nous repartons à 8 h. 30, et je m'endors toujours seul.

Le matin suivant, je suis debout à 5 heures; le pays est toujours accidenté. Nous sommes au point culminant de la chaîne de montagnes, et nous allons en descendre par une série de six zigzags, avec un aiguillage à chaque rebroussement, de sorte que la locomotive se trouve alternativement à l'avant et à l'arrière du train. Tel était, lorsque j'y passai, le chemin de fer du Manicaland, à la frontière de Mozambique; la montagne ne permettait pas de faire des lacets. De 650 mètres d'altitude, nous sommes descendus à 250 mètres. L'on est en train de creuser un long tun-

nel au fond d'une gorge, de façon à raccourcir notablement ce passage. La vallée où nous sommes est marécageuse, la voie la domine de quelques mètres, entaillée dans le rocher des pentes.

Nous passons un pont de bois de 300 mètres, à piles en pierre, sur la rivière Moudane-Tziane. Dans la plaine ondulée, certaines étendues sont bien cultivées, à côté de villages formés de *phanzas* ou huttes en terre battue. La culture de l'opium domine, les champs de pavots en fleurs sont entièrement blancs et rouges. Puis ce sont des champs de froment, d'avoine, d'orge, de millet dont on fera de l'eau-de-vie, de tabac, de *dodoou* pour faire de l'huile. Autour de chaque phanza, il y a un petit potager bien soigné où l'on distingue les oignons, l'ail et le poivre, nécessités par la nourriture presque exclusivement végétale des Chinois.

La vallée change, c'est une steppe sans arbres ni buissons; elle se rétrécit entre de petites collines : ce sont des pâturages, mêlés de marais. Puis les arbres reparaissent.

Le train s'arrête à côté d'une hutte en bois; il est muni d'un wagon sanitaire à croix rouge, où voyage un docteur. On amène deux blessés, un Chinois et un Russe, leurs blessures sont légères et rapidement pansées. Ce train fait donc l'office d'une voiture d'ambulance pour les ouvriers de la voie et pour le pays qu'il traverse.

Dans une tranchée en granite, voici une équipe de près de 100 Chinois demi-nus qui travaillent. La région est montagneuse et boisée, je remarque des acacias. Nous remontons un torrent encombré de blocs de granite.

Le village chinois de Xhanta-Xheza est situé dans

un vallon étroit entre des collines boisées. Ce grand village est en même temps un entrepôt du matériel de la voie ferrée. Les arbres ont de beaux feuillages; ce sont des acacias, et peut-être des mimosas. La voie est souvent provisoire. Nous allons avec lenteur sur de petits ponts en bois, tandis que la nouvelle voie nous domine sur un remblai, avec des ponts en pierre. Le pays est vraiment beau avec ses collines et ses grands arbres aux troncs cannelés comme des colonnes. Aux gares, des restaurants improvisés et fort propres attendent les voyageurs. Mais il n'y a pas d'heure fixe, le train marche quand il peut et comme il peut. Il y a des intervalles de huit heures et plus, entre les gares pourvues de buffets.

Chito-Xheza est un village dans une grande plaine à la sortie des montagnes. Il est minuit, nous stoppons indéfiniment et il n'y a pas de buffet. Le matin à sept heures nous sommes au même endroit, sans pouvoir même acheter un morceau de pain. Il paraît que les pluies de ces derniers jours ont endommagé la voie, emporté un pont, et qu'on est en train de réparer ces dégâts.

Nous ne quittons Chito-Xheza qu'à dix heures du matin : en fait de déjeuner, je n'ai eu qu'un peu d'eau qu'un ouvrier russe m'a tirée d'un puits au moyen d'un pot attaché à une ficelle. Voici l'endroit où la voie a été emportée par le torrent qu'elle longe. Depuis vingt-quatre heures, on apporte de la terre, et on place une voie provisoire, mais celle-ci est loin d'être de niveau avec l'ancienne : la descente est sensible. Cependant la locomotive, qui est à l'arrière, pousse le train sur cet espace dangereux avec une lenteur calculée. Mais au beau milieu, un wagon déraille. Une

autre locomotive, venue de l'autre côté, remorque les wagons qui ont pu franchir le mauvais passage; il s'agit maintenant de replacer le wagon déraillé. Tous les passagers sont descendus et contemplent le spectacle qui va durer deux heures. Quelques-uns font cuire leur dîner à côté du torrent et l'arrosent d'eau fraîche : pour moi, je prends quelques photographies de ce passage, mais l'effet est mal rendu.

On essaie de soulever le wagon avec des pièces de bois, des troncs d'arbres, qui cassent. On va chercher des rails : ceux-ci, manœuvrés avec ensemble par une trentaine de Chinois, qui s'y suspendent pour faire contrepoids et levier, arrivent à remettre le wagon en place.

La journée est couverte et fraîche, et nous n'avons pas terminé les péripéties de ce voyage. J'aperçois à côté de la voie une foule bariolée avec des fonctionnaires en grand uniforme, au beau milieu d'un pré, puis des amoncellements de bagages, et une masse d'ouvriers chinois. Tout ce monde attend notre train pour y monter, mais après que nous en serons descendus. Un peu au delà, le pont de bois a été emporté; il faut opérer un transbordement complet. Nous avons deux kilomètres à faire à pied, avec nos bagages, le long d'une voie en pitoyable état. Le remblai a disparu en grande partie, des rails pendent sur le vide. On traverse la rivière sur des planches : on me dit cependant que dans deux ou trois jours tout sera réparé.

Voilà qu'il se met à pleuvoir pendant notre transbordement, puis le train part, mais il est trois heures du soir, et nous n'avons rien pris depuis hier à quatre heures.

Dans cette région, les Chinois se sont creusé des huttes dans la terre, la toiture dépasse très peu le niveau du sol, elle est recouverte de terre sur laquelle l'herbe pousse, de sorte qu'on la distingue à peine du reste du terrain. Cependant la culture semble augmenter.

Enfin à quatre heures je trouve à manger quelque chose à Akh-Tchine-Zianz, dans une plaine couverte de maïs et de froment. C'est le grenier d'une grande ville chinoise, Agé-Xhé, située à quelques kilomètres au nord. On distingue vaguement un amas de huttes sur un fond gris. Cette plaine n'a rien qui la distingue des plaines et des coteaux bien cultivés de la France.

Nous arrivons à Kharbine. Les Chinois qui sont là ont des figures si gaies que je ne m'imagine guère la présence du choléra-morbus. La ville neuve, construite pour les employés de la voie, les ateliers, les entrepôts, est toute en briques, bois et tôle ondulée : il y a des baraquements de cosaques.

Le train va un peu plus loin, à Soungari, du nom de la grande rivière qui arrose la Mandchourie et va se jeter dans l'Amour vers Khabarovsk, à douze cents kilomètres au nord-est. Soungari est composé de trois villes; la gare où se trouve un grand quartier neuf, en briques, mais où les rues ne sont encore que des marais de boue, puis Soungari, à deux ou trois kilomètres sur le bord du fleuve, et enfin Pristane, plus loin au sud, également sur le fleuve. Naturellement le train qui devait correspondre avec le nôtre est parti; il faut passer à Soungari une vingtaine d'heures. Je n'en suis pas fâché; j'aurais d'ailleurs cédé à la tentation de voir ce centre, qui paraît destiné à un avenir impor-

tant, et qui est le débouché d'une région très peuplée et richement cultivée.

Une voiture me transporte à travers la plaine à l'hôtel Zolotoï Iakor (l'Ancre d'or), à Soungari; nous croisons des chariots chinois à énormes roues d'une épaisseur invraisemblable. Cela vous ramène à deux mille ans en arrière, et frappe davantage à côté des wagons du transsibérien. Ma chambre est peuplée de mouches; je vais faire un tour sur les quais. On me dit que le choléra s'est fort atténué : depuis quelques jours, il ne fait plus de victimes.

Sur les quais, encombrés d'ouvriers chinois qui déchargent des troncs d'arbres en cadence, s'alignent des chalands : je vois avec plaisir que plusieurs appartiennent à mes compatriotes de Vladivostok. Des vapeurs font le service de Soungari à Khabarovsk en sept à huit jours, mais en mettent vingt pour remonter cette distance. Ils remontent jusqu'à Ghirine, par Bodou-Né, et en huit jours, tandis qu'ils redescendent à Soungari en quatre et cinq jours. On peut aller également en bateau jusqu'à Tsitsikar; le fleuve et ses affluents sont très sinueux.

Le fleuve est énorme : il est franchi par le pont en fer de la voie ferrée, porté sur huit piles en pierre, distantes l'une de l'autre de cent mètres. Pour le maintenir assez haut au-dessus des mâts des chalands et vapeurs, on y accède par une passerelle en fer longue de cinq cents mètres, portée sur dix piliers. Cette construction si légère, vue à distance, fait l'effet d'être en fil de fer. Elle est sous la surveillance des cosaques qui campent sur la rive gauche : plusieurs baignent leurs chevaux sous le pont même. Une voie ferrée partant de la gare fait le tour de Soungari et vient

longer les quais jusqu'au-dessous du pont de fer pour faciliter les transbordements. La main-d'œuvre abonde et à bon marché.

La ville est chinoise; on y trouve toute espèce de marchandises chinoises, il y a aussi des magasins russes : je trouve un Guide de conversation russo-chinoise avec la prononciation des hiéroglyphes : on m'offre même un dictionnaire d'hiéroglyphes. Je découvre un café-concert russe et un théâtre chinois avec promenade-concert à côté l'un de l'autre, et je regrette de n'être pas venu y passer ma soirée : c'est minuscule, tout en bois, mais semble bien porter le caractère local.

En partant de Soungari, le soir, nous traversons d'immenses plaines couvertes de champs de blé et de maïs à perte de vue. Le lendemain matin, ce sont toujours des plaines cultivées sans limites. J'ai eu la chance de rencontrer un charmant compagnon de voyage, un capitaine anglais qui revient de Pékin. La ligne de Pékin quitte celle de Vladivostok à Kharbine. Ce capitaine a subi tout le siège des légations; il m'en fait un récit détaillé. Il y a eu, dit-il, de durs moments à passer, mais on eût dit qu'une partie des belligérants chinois était opposée à la prise des légations. Si pourtant les secours eussent tardé de quinze jours, il est probable que les Européens auraient été massacrés. L'épisode héroïque du siège a été, dit-il, la défense d'une chapelle par les marins français, et il s'enthousiasme sur leur conduite (1). Ce témoignage me fait plaisir, rendu par un Anglais. Il paraît que beaucoup d'Européens se mettent à rentrer en Chine par le trans-

(1) L'épisode de l'enseigne de vaisseau Henry.

sibérien : le trajet est plus court de moitié et la dépense est également moitié moindre.

Pendant son séjour de trois ans en Chine, le capitaine P... a appris la langue chinoise : il me fait une conférence sur les deux cent trente-deux radicaux qui sont la base de l'écriture chinoise, et sur les phonétiques qui complètent ces radicaux pour former les hiéroglyphes. On apprend aux enfants deux mille hiéroglyphes, mais on peut en apprendre indéfiniment. C'est la science principale des mandarins; certains arrivent à en connaître cent mille. Il faut en lire tous les jours, faute de quoi on les oublie aussi facilement qu'on oublie la figure des passants.

La conversation chinoise est pleine de conventions : ainsi l'on doit faire à son interlocuteur force compliments, et il répond en se traitant lui-même avec mépris. On exagère les qualités d'un côté, les défauts de l'autre. Vous direz, par exemple : « Comment va votre belle et très respectable femme ? » et le mari vous répondra : « Ma vieille rosse va horriblement mal » pour dire qu'elle est un peu fatiguée. C'est toute une habitude à prendre, mais il paraît que les Chinois en exemptent facilement les étrangers, sachant qu'ils font autrement.

Le capitaine P... est allé à Port-Arthur, dont il me fait une description peu enthousiaste. Ce sont des rochers; il n'y a point de verdure. Le port est petit, mais je me demande s'il n'y a pas là une exagération des défauts d'autrui, laquelle n'a rien de chinois.

La plaine continue, égayée de vols de hérons. Nous passons à quelques kilomètres de Tsitsikar, grande ville chinoise de 70,000 habitants, d'où une route conduit à Blagoviestchenk par la ville détruite d'Aïgoun

que nous avons vue le long du fleuve Amour. L'on franchit la rivière Menna sur un pont en fer de quatre travées. Au delà, dans un village de phanzas toutes neuves, une voiture passe près de nous, dont le cheval est lancé à fond de train. Un Chinois vêtu de blanc s'en précipite, roule dans l'herbe et se relève : sans doute, il n'avait pas voulu arrêter le magnifique cheval pour un aussi misérable individu que lui-même.

A l'ouest commence de surgir la chaîne des monts Khingane. Il y a moins de culture, moins de Chinois et moins de buffets. J'ai remarqué ou cru remarquer que les employés russes traitent les Chinois qui voyagent et ceux des stations avec politesse; leur conduite paraît douce et juste; sans doute, elle est inspirée de haut, et contribuera à consolider la présence de la Russie en Mandchourie. L'Anglais dédaigne l'indigène indien ou chinois, mais il se tient à distance. Le Russe a plus de bonhomie, et se rapproche davantage.

Il fait ce matin, dans cette vallée, une merveilleuse fraîcheur, à mesure que nous gravissons les montagnes : l'atmosphère est imprégnée de l'arome des sapins. Plusieurs officiers de cosaques, dont l'uniforme rappelle celui des Persans, coiffés de hauts bonnets noirs, viennent saluer un chef. Une trentaine de sous-officiers en tunique blanche, baudrier doré, fièrement montés sur leurs chevaux, sont passés en revue. Le chef examine longuement, causant à chacun en particulier.

A Solonovo, neuf cents mètres d'altitude, où se trouve un dépôt de machines, l'une de celles-ci vient nous prendre en queue pour gravir le col des monts Khingane. La voie décrit ici encore trois zigzags avec rebroussements. L'ascension est curieuse et rapide au-

dessus du village tout neuf, au milieu des champs jonchés de fleurs de toutes couleurs.

Au sommet, le paysage est magnifique. Décidément l'illusion est complète, on se croirait en Suisse. Une troupe d'enfants, de six à seize ans, tous couronnés de fleurs des champs, et chantant en chœur, s'enfuit à notre arrivée : les plus âgés ont l'air de rougir de leur enfantillage et jettent leurs fleurs. Les autres se tordent de rire en effeuillant les gerbes qu'ils portaient. Une jolie maison en bois sculpté, avec des serres et un jardin, semble là pour compléter la ressemblance avec la Suisse. Elle est à 1,130 mètres d'altitude. Au buffet, nous trouvons du lait et des œufs.

Sur ce col, il y a des pins et de grands bouleaux; les montagnes ne le dominent guère que de cent cinquante à deux cents mètres; elles sont couvertes de forêts de pins. La station s'appelle Khingane.

La descente s'opère en ligne droite; les montagnes sont énormes, mais leurs pentes sont faibles, il n'y a pas de tunnels. Depuis Kharbine, notre train a vingt-deux voitures, dont douze de marchandises, en même temps surchargées de Chinois. A la station d'Irekté, le buffet se trouve enfoui sous une épaisseur de deux à trois mètres de terre, on y pénètre par un petit tunnel. L'herbe pousse au-dessus : c'est ce qui reste d'un grand déblai de terre que l'on a creusé en forme de logement confortable pour l'hiver. L'aspect du pays est sauvage; sur les sentiers passent des Chinois balançant leurs longues perches à chaque bout desquelles sont suspendues des fardeaux, mode de transport remplaçant pour eux la brouette.

C'est maintenant une grande plaine, avec de petites collines entièrement déboisées; les habitations sont

rares; une mince ligne d'arbustes marque la place du cours d'eau qui arrose cette plaine. Nous sommes encore à huit cents mètres; l'air est frais, des montagnes paraissent au nord.

Cependant ici encore les Chinois vivent demi-nus, comme les nègres en Afrique; il en est de toutes les teintes, du jaune d'or au brun chocolat. Ils habitent des huttes de terre ou de véritables cavités souterraines, comme de l'autre côté des monts Khingane; sans doute leur hiver est rude.

A Khaïlar, où nous sommes à deux heures du matin, le pays est plat, avec des blocs de granite; il pleut et le vent souffle par rafales. A sept heures, ne sachant que faire, je lis du russe, la *Sonate de Kreutzer*. Le capitaine P... m'avait prêté un roman anglais, *The Benefactress*, qui m'a amusé; il y avait de l'humour assez mordant, mais je l'avais lu trop vite.

J'avais fait la connaissance du capitaine P... d'une manière assez curieuse. Comme je portais une casquette d'ingénieur russe, il me prenait pour un fonctionnaire, et en descendant à un buffet il réunit avec peine les deux ou trois mots de russe qu'il savait pour me les dire gracieusement. Cela était dit d'un accent si drôle que je ris en lui répondant en allemand, l'ayant entendu causer allemand avec un officier russe à Soungari. Il rit aussi en me parlant français, car il a saisi mon accent, et cette fois, à mon tour, je lui réponds en anglais, bien qu'il parlât fort couramment le français. Depuis ce moment, nous sommes les meilleurs amis du monde. Je n'ai jamais vu un Anglais aussi modeste, et un militaire d'un air aussi doux. Il est un officier distingué, car il a quatre décorations : à partir de l'École militaire, sa vie s'est écoulée entre

l'Afrique du Sud, les Indes et la Chine; il n'a pas passé six mois en Angleterre. Sa mine n'est pas excellente; pourtant il ne semble pas usé par les climats tropicaux.

Comme j'ai passé trois ans en Afrique australe, nos conversations roulent longtemps sur ce sujet. A propos des Boers, il a des idées justes, presque impartiales; on voit que depuis longtemps il n'a pas vécu en Angleterre : il est exempt de jingoïsme et de chamberlanisme, si j'ose dire. Il a beaucoup lu, et connaît cette *Sonate de Kreutzer*, que je lis. Avec quelle vérité Tolstoï fait-il ressortir que le mariage est trop souvent gâté par la dépravation de l'homme, avant et même pendant le mariage. L'on en revient toujours au fameux passage de *Phèdre* où Platon a si bien parlé de l'amour, du coursier éclatant de lumière et du coursier noir qui tour à tour tirent à droite et à gauche. L'amour, c'est quelque chose d'effrayant et de sublime, c'est une transfiguration de l'être : mais il se transforme lui-même, ou bien se défigure, si le coursier noir entraîne l'autre. La peinture de Tolstoï est poussée au noir, et il tourne au puritanisme. Les Anglais ne semblent pas connaître de pareilles passions; mais les Russes, en apparence si froids, ont gardé le sang des climats plus chauds d'où ils sont sortis.

Nous arrivons à la station de Mandchouria; sur le quai, en nous promenant, le capitaine P... est accosté par un soldat russe qui lui fait subir un véritable interrogatoire pour lequel je sers d'interprète. Ce simple soldat s'est mis au port d'armes devant le capitaine, qui porte l'uniforme blanc, toutes ses décorations, et le casque colonial. Il s'excuse d'abord; puis, la main à la visière, il lui demande son grade, ses services, les

MANDCHOUS ET BOURIATES

noms de ses décorations, ce qu'il a vu à Pékin, etc. Il s'excuse de sa curiosité, et du plaisir qu'il éprouve à rencontrer un officier anglais, et à s'instruire en causant avec lui. Tout cela est dit de façon si aimable en même temps que précise, qu'on ne peut que le renseigner sur des sujets aussi peu importants. Pourtant ce simple soldat russe fait l'effet d'être bien intelligent et décidé.

Le soir vers minuit, nous quittons Mandchouria. Nous avons la chance de profiter du train de luxe hebdomadaire à wagon-restaurant; aussi avec quelles délices nous nous étendons dans nos wagons-lits, le capitaine P... surtout, qui depuis bien longtemps n'a pas joui de pareil confortable.

Le lendemain, nous traversons un pays dénudé, la steppe pure, des pâturages; mais les villages russes avec leurs maisons en bois à fenêtres sculptées, leurs jolies églises peintes, à dômes et à clochetons, font un effet ravissant, après les phanzas chinoises et les demeures souterraines. A Oloviannaia, où se trouvent des mines d'étain appartenant à la Couronne, on passe la rivière Onone sur un pont en fer, entre des collines de 200 à 300 mètres de hauteur, les unes dénudées, les autres entièrement boisées. L'aspect général du pays est la steppe, et le capitaine P... me dit que toute la Mongolie, où il a résidé, présente uniformément le même caractère de steppe. Admirable pays, dit-il, pour l'élevage des chevaux. Tel est aussi le haut Colorado.

La population, où dominent les Bouriates, ne s'occupe, en effet, que de l'élevage des chevaux et des bœufs. Voici aussi quelques paysans russes qui fauchent du foin. Cette soirée, à huit cents mètres d'alti-

tude est tout à fait fraîche, sous un ciel absolument pur, et le paysage a la grandeur des hauts plateaux : il ne lui manque que de l'eau. Pour celle-ci, il faut creuser des puits, et il en est de même dans les hauts plateaux de l'Afrique australe, Orange et Transvaal.

Nous voici enfin à la jonction de la ligne de Mandchourie avec celle de Striétensk sur l'Amour. C'est la station de Karuimskaia, où j'avais laissé, il y a un temps qui me semble si long, le général V... et sa famille. Je ne reviendrai pas sur le parcours de l'Amour.

Je ne dirai rien non plus du Japon, qu'un touriste de passage n'a pas le temps de voir, et qu'il faudrait visiter en curieux oisif. Loti, d'ailleurs, l'a trop bien décrit. Avant de passer en Californie, je pense que l'on trouvera intéressant de lire quelques détails sur l'industrie de l'or en Sibérie, non pas sur la manière de le récolter, qui a été longuement exposée dans des ouvrages plus ou moins techniques, mais sur les régions de l'or, sur la quantité d'or qu'elles donnent, et les moyens d'y parvenir. Je décrirai d'abord les filons, puis les alluvions; je m'arrêterai surtout aux mines de l'Altaï, de Minoussinsk, de Nertchinsk, de la Léna et de l'Amgoune.

CHAPITRE XIII

LES MINES DE LA SIBÉRIE OCCIDENTALE

Les premières mines exploitées en Sibérie ont été celles de l'Altaï; nous commencerons donc par cette région, dont nous ferons un rapide historique d'après l'écrivain russe P.-A. Goloubief.

Le fondateur des mines de l'Altaï a été Akinfi Nikitich Demidoff, fils d'un marchand de Toula, au sud de Moscou. Propriétaire de mines dans l'Oural, il s'intéressa à certains minéraux qu'on lui apporta, provenant de plus loin que l'Oural, des monts Altaï (Altaï-Aloun). Le mot *Altaï* en langue mongole signifie or, et *aloun* en toungouze signifie montagne.

Les minéraux apportés étaient du cuivre et, en 1723, on construisit le premier four d'essai. Le cuivre noir fondu fut envoyé à l'usine de Neviansk, appartenant à Demidoff. Il était en proportion suffisante, les forêts étaient abondantes; en février 1725, Demidoff demanda l'autorisation de construire une usine, et envoya de Neviansk à Kolivan trois employés pour construire une fonderie de cuivre à trois fours et soufflerie à bras. L'usine reçut le nom de Voskressensk (Résurrection), du jour de sa fondation.

Demidoff eut tout de suite besoin de paysans comme ouvriers et les demanda au gouvernement. Le gouverneur de Biisk reçut ordre de donner les prisonniers

des forteresses de Biisk et de la région, et les travaux commencèrent en 1727 sous la direction de l'ingénieur métallurgiste Kléopine qui, en 1729, construisit une seconde usine, avec des fours, à 3 kilomètres de la première.

En 1732 et 1734, le gouvernement fit inspecter les mines et les usines par les fonctionnaires des mines, du collège de Berg. Le résultat de ces visites fut le transfert des usines à la Couronne en 1735. On suppose que les raisons de ce transfert furent le travail des forçats, et l'espérance de découvrir des minerais d'argent réservés au cabinet de Sa Majesté; en effet, dès l'année suivante 1736, on en découvrit au mont Zmiéinovoi (appelé alors Karbolikh), et on essaya de les fondre. La maladresse du fondeur fit croire à une fourberie de l'essayeur; ce ne fut que deux mois plus tard qu'on réussit à obtenir l'argent par fusion. Tel fut le commencement des célèbres mines d'argent de Zmiéinogorsk, découvertes tandis qu'on avait installé des usines de fusion pour le cuivre.

En 1737, les usines furent rendues à Demidoff, qui agrandit ses opérations. Il installa une usine à Barnaoul, où il eut deux cents ouvriers en 1742. Pour l'argent, l'ingénieur Hans Young installa à Zmiéinogorsk des appareils de concentration et des fours de fusion et de coupellation; il put expédier en 1745, 43 kilogrammes d'argent et construisit une troisième usine à Choulbinsk. L'un des fondeurs était un exilé politique que Demidoff fit rentrer en grâce auprès du tsar en lui présentent des minerais d'or et d'argent qu'il avait découverts. En deux ans, l'on fondit 724 kilogrammes d'argent, qu'on envoya à Saint-Pétersbourg, et d'où la Monnaie retira près de 6 kilogrammes d'or.

En 1747, les mines et les usines de l'Altaï furent saisis par oukaze de Sa Majesté, et placés sous la surveillance militaire. Cet oukaze posa les fondements du gouvernement minier militaire de l'Altaï, qui, à part une courte période, de 1779 à 1785, dura jusqu'en 1871. Le directeur devait être aussi versé dans les connaissances mathématiques et militaires que dans celles de la métallurgie. Le climat de cette région était excellent, les forêts abondantes, l'agriculture florissante, la direction des mines ne subissait pas de changements brusques, ce qui aurait nui à leur développement. Le gouvernement prodiguait les faveurs, les décorations, les grades, aux employés, de façon à compenser leur éloignement de la Russie et de la société. En 1779 fut installé à Kolivan un gouverneur qui eut le pas sur l'autorité militaire. Mais ce gouverneur, directeur des mines, était le général Miller et le changement de direction fut peu sensible.

L'élément allemand, surtout les Saxons, eut une large part dans la direction des mines, non seulement en technique des mines et en métallurgie, mais aussi dans la conduite des ouvriers. Le knout et les verges furent bien moins employés que dans l'Oural; cependant le travail obligatoire fut bien une des raisons de la prospérité des mines. Ce travail était à peu près assimilé à celui du service militaire. Il y avait en 1808, 65,000 habitants dans le district des mines.

Des trois usines Demidoff, la dernière, celle de Choulbinsk, n'a jamais rien produit. Pour leur entretien, elles recevaient chaque année 60,000 roubles du gouvernement de Sibérie (25,000 des revenus de la douane). Les dépenses étaient les suivantes : 7,122 roubles d'appointements au directeur et au caissier, et

52,879 pour les ouvriers. Les bénéfices furent assez élevés les premières années. De 1747 à 1751, on fit 12,395 kilogrammes d'argent mêlé d'or et 3 kilogrammes d'or; on en retira 10,698 kilogrammes d'argent, valant 515,953 roubles (à 125 francs le kilogr. environ) et 257 kilogrammes d'or valant 162,280 roubles, soit en tout 678,234 roubles, soit 169,500 roubles par an, ou 244 pour 100 du capital.

Puis la production monta à 260,000 roubles par an. A cette époque, le comte Chouvalof proposa de louer les mines et usines, mais le gouvernement s'y refusa. Il s'occupait aussi de la région de Minoussinsk située à l'est, et avait fondé en 1738 l'usine de cuivre de Lougansk, fermée en 1745, puis l'usine de fer de l'Irba pour fournir à l'Altaï le fer et le cuivre qui arrivaient de Russie à des prix trop élevés : le fer de l'Irba revint à moitié prix.

Les richesses de Zmiéinogorsk croissaient; plus de 30,000 personnes vivaient des mines; aussi en 1762 on construisit deux usines nouvelles, l'une pour plomb à Pavlovsk, l'autre pour cuivre et argent à Souzounsk. L'usine de Kolivan, épuisant ses forêts, cessa de fonctionner en 1766.

L'argent et le cuivre monnayés à Souzounsk devinrent la monnaie sibérienne : elle portait les armoiries de Sibérie, deux zibelines, et n'avait cours qu'en Sibérie.

De chaque poud de cuivre (16 kilogr. 38) on retirait 25 roubles de pièces de 10, 6, 2, 1, 1/2 et 1/4 de kopeck; cela faisait une grande différence avec la fonderie d'Ekatérinimburg, d'où l'on ne tirait par poud de cuivre que 16 roubles de monnaie, mais le cuivre de Souzounsk contenait une petite proportion

d'argent et d'or qu'on n'avait pas réussi à séparer. A la fin de 1781, les expériences réussirent assez bien pour qu'on pût fondre des monnaies de la même valeur que celles d'Ekatérinimburg, et qui eurent cours dans toute la Russie.

Le total des monnaies sibériennes fondues de 1766 à 1781 se monta à 3,800,000 roubles, dont 26 millions de pièces de 10 kopecks, 20 millions de 5 kopecks, 10 millions de 3 et autant de 1 kopeck, 8 millions de 1/2 et autant de 1/4 de kopeck.

Pendant les dix années de direction de Porochine, le bénéfice moyen annuel avait été de 575,000 roubles sur l'or et l'argent et de 630,000 roubles sur le cuivre monnayé.

En 1779, la production de fer de l'Irba fut en déficit et l'on mit en exploitation les minerais de fer de Kouznetzk, plus rapprochés de l'Altaï, et de meilleure qualité : une fonderie de fer fut construite en 1771 à Tomsk, près des mines, et une autre à Aléisk, en 1775, fut installée pour le plomb; on y fondait les minerais pauvres en argent de Zmiéinogorsk et de Séménovsk pour pouvoir fournir du plomb à certaines mines de Nertchinsk qui en manquaient. En même temps, on installait aux mines des pompes plus puissantes, car on avait atteint une assez grande profondeur.

En 1774, la production annuelle était de 1 million 162,851 roubles, dont 251,256 provenant des monnaies : il y avait 119,000 kilogrammes d'argent. Mais en 1778, la production d'argent tomba à 13,250 kilogrammes. Le gouvernement fit des reproches à la direction et menaça d'une enquête. Il y avait eu un certain abus d'autorité sur les ouvriers pendant la production intensive, car les dépenses étaient restées

les mêmes, autour de 120,000 roubles. Mais aussi le minerai était irrégulièrement riche.

La production baissa encore de 1779 à 1784, malgré la découverte de nouveaux gisements à Salaïrsk en 1781 ; ils étaient pauvres en argent. On voulut voir une explication de cette baisse des rendements dans la conduite trop administrative de la direction des mines et usines, et dans l'abréviation de la durée obligatoire du travail. On avait construit une nouvelle fonderie d'argent à Loktievsk en 1782. Pourtant en 1784, on n'obtenait plus que 6,560 kilogrammes d'argent.

Avec la direction plus ferme de Katchky, la production remonta en 1786 à 12,776 kilogrammes d'argent, mais le budget des travaux fut fixé à 350,000 roubles, au lieu de 150,000; en outre, le cabinet promit un concours de 500 roubles par poud d'argent, au-dessus de 800 pouds.

Les mines, souvent en forme d'amas, s'épuisaient successivement, et pour les nouvelles découvertes on créait de nouvelles fonderies. En 1795, on créa ainsi une usine à Ekatérininsk, nommée plus tard Gavrilovsk, du nom du directeur Gavril Katchky. A cette époque, on créait aussi dans l'Altaï, diverses fabriques de taille et polissage des pierres, granite, marbre, porphyre, agate, etc. Les carrières se trouvaient à Biélovada, Riddersk, etc. Leur exploitation augmenta vers 1808 quand la production d'argent subit une nouvelle baisse. On fermait l'usine d'Aléisk, les forêts d'alentour se trouvant épuisées, mais on en construisit une nouvelle en 1804 à Zmiéiévsk pour les mines de Zmiéinogorsk qui envoyaient auparavant leur minerai aux diverses fonderies. Les mines de

Riddersk étaient découvertes depuis 1786, et celles de Zyrianovsk depuis 1791, toutes deux sous la direction de Katchky. Ces dernières remplacèrent bientôt celles de Zmiéinogorsk, épuisées; quant à celles de Riddersk, elles étaient beaucoup moins riches en argent.

On découvrit heureusement, pour remplacer les forêts, du charbon minéral près des fonderies de fer de Kouznetzk, à 25 kilomètres de la rivière Tomi; il fut d'abord essayé pour la fusion du fer : la première fusion produisit en six heures environ une tonne de fonte pour 2 1/2 tonnes de charbon, et dans les trois heures suivantes, 650 kilogrammes de fonte pour 1,200 kilogrammes de charbon.

La production d'argent avait remonté à 17,200 kilogrammes en 1789, et à 18,892 kilogrammes en 1800. C'est à ce moment que la production baissa de nouveau. On essaya de divers modes de payement des ouvriers, en leur fournissant la farine. Puis le cabinet consacra en 1807 de fortes sommes à l'agrandissement des usines, plusieurs fois 300,000 roubles. Une nouvelle fonderie fut mise en marche à Gourievsk; elle fut agrandie d'une fonderie de fer et reliée par une route aux usines de Zmiéinogorsk. On faisait 350,000 roubles de monnaies en 1829, puis le cabinet commençait à aider les mines d'une somme déterminée, au-dessus de 1,000 pouds de production. C'est à cette époque (1830), qu'on découvrait l'or d'alluvion dans l'Altaï et que l'on y installait les premières laveries d'or. Depuis longtemps, on exploitait déjà les alluvions aurifères en Sibérie, car les premières exploitations datent de 1745 dans l'Yénisséi.

En 1836 furent fondée les premières écoles des mines de l'Altaï, et la condition des ouvriers et de

leurs familles fut améliorée peu à peu par la fourniture de blé et de diverses provisions, variables suivant les revenus des usines. La production en 1836 était de 827,000 roubles.

En 1851, à 34 kilomètres de l'usine de Gavrilovsk, fut découvert le gîte de charbon de terre de Batchatski qui remplaça alors le bois; d'autres gîtes s'ouvraient au voisinage et les revenus augmentaient, grâce à la production qui, en 1855, atteignit 916,000 roubles.

En 1861, eut lieu l'affranchissement des serfs sous le tsar Alexandre. La libération définitive des ouvriers et paysans dans l'Altaï avait de graves conséquences. Cette réforme fut accomplie en trois ans; la première année furent libérés tous les artisans et ouvriers ayant vingt ans de services; la seconde année, tous ceux qui avaient quinze ans de services; enfin, en 1863, tous les autres. Dès qu'ils recevaient leur libération, les paysans ne voulaient pas rester un mois de plus aux mines et usines; ils allaient chez eux, cessaient tout travail, et afin de vivre, vendaient à vil prix leurs maisons et leurs champs. Alors ils se trouvaient bientôt forcés de rentrer aux mines, avec cette différence qu'au lieu d'être propriétaires terriens, ils n'avaient plus rien. Il y eut bien quelques troubles, comme en Russie, qui nécessitèrent l'envoi des troupes, soit à cause des paysans, soit à cause de l'un ou l'autre directeur des travaux, qui ne sut pas agir de façon convenable, et fut mis en congé.

Un Français d'origine (peut-être un Savoyard), Frézier, fut directeur des mines de l'Altaï de 1864 à 1870, il recourut à des moyens nouveaux dans ces conditions nouvelles. Au lieu d'ouvriers serfs inexpérimentés, il chercha des ouvriers habiles, et les paya plus

cher, mais il y eut tout avantage, car le prix de la main-d'œuvre, quelle qu'elle fût, avait beaucoup augmenté comme le montrent les statistiques. Les ouvriers les plus chers, les fondeurs, avaient passé du chiffre de 32 à 48 roubles par mois en 1795, à 80 et 100 roubles en 1864, et à 125 et 200 roubles en 1889. Les machinistes passaient de 10 roubles à 100 roubles. En résumé, le prix de la journée, comme on le calcule en Russie, c'est-à-dire le total des dépenses, divisé par le nombre d'ouvriers, passait de 7,200 roubles par an en 1795, à 21,867 roubles en 1860; il était déjà de 17,514 roubles en 1826 : le nombre total d'ouvriers, qui était de 1,260 en 1795, était de 4,311 en 1860.

Frézier établit aussi le travail à la tâche, par exemple, à raison de 25 à 45 roubles, suivant les difficultés, par sagène cube de minerai et de quartz extrait; sur ce prix, les ouvriers devaient payer les bougies, la dynamite, la poudre, etc. Mais en somme la condition des ouvriers était considérablement améliorée, ils recevaient par mois presque autant que leurs prédécesseurs avaient eu par an. L'analyse des frais, faite en 1860, montra que l'on brûlait 100,000 tonnes de bois et de charbon pour 70,000 tonnes de minerai; et que sur une production de 1,050,000 roubles, les frais n'arrivaient pas à la moitié, 500,000 roubles. Le gouvernement décida de limiter ses revenus à 363,000 roubles; il y avait heureusement une forte provision de minerai déjà abattu, ce qui facilita le moyen de maintenir la production pendant les années difficiles, mais en 1869, elle eut un fléchissement brusque, car en même temps la teneur des minerais s'abaissa, et les provisions s'étaient épuisées. Le tableau suivant montre la situation :

Années	Or	Argent	Plomb	Cuivre	Fonte
—	—	—	—	—	—
1859	696 kilogr.	17.775 kilogr.	880 tonnes	500 tonnes	1.500 tonnes
1862	327 —	16.863 —	860 —	720 —	1.300 —
1865	480 —	17.350 —	1.400 —	540 —	760 —
1868	284 —	17.718 —	1.600 —	545 —	330 —
1869	282 —	11.755 —	890 —	550 —	350 —
1875	210 —	8.751 —	860 —	480 —	500 —
1880	186 —	8.299 —	820 —	485 —	95 —
1885	150 —	8.820 —	50 —	390 —	1.700 —

Il fallait en même temps remonter les usines, hors d'usage, et auxquelles on ne touchait pas, par économie ; aussi les mines de l'Altaï tombèrent-elles rapidement. Le fer seul se vendit davantage, par suite de la libération des serfs. Une autre cause de chute fut la baisse de l'argent; en 1881, on arriva à un déficit de 170,000 roubles, et en 1883 on projeta un changement radical. Le conseil des mines de l'Altaï décida d'affermer les mines à des entrepreneurs. Il s'en présenta dès 1883 : Astacheff et Cie recommencèrent en 1886 la fonte de l'argent à l'usine de Souzounsk, qui était fermée depuis trente ans. En 1889, on produisit 10,683 kilogrammes d'argent et 262 kilogrammes d'or.

Cependant plusieurs mines cessaient successivement d'être exploitées : celles de Talovsk et de Griékhovsk en 1887, celle de Tchoudak en 1788, celle de Biéloousovsk en 1890. L'on proposa de fermer les usines de Paulovsk, Zmiéievsk, et même celle de Barnaoul. Les entrepreneurs ne réussissaient pas et le déficit était de 122,668 roubles en 1889 pour une production de 1,858,132 roubles. Les seuls revenus étaient ceux des terres, des forêts, des distilleries, du sel et des placers aurifères.

Nous ne donnerons pas la statistique détaillée de la

production et des revenus des mines de l'Altaï, mais seulement le total de 1723 à 1889. La production d'argent avait été de 1,801 tonnes, et celle d'or, de 77,012 kilogrammes, valant ensemble 162,932,000 roubles.

Il y eut en résumé trois mines principales : Zmiéinogorsk, Salaïrsk et Zyrianovsk, situées respectivement aux altitudes de 380 mètres, 475 mètres et 440 mètres. Ces endroits étaient connus des indigènes Tchoudes, comme le montrèrent de vieux travaux et des restes de scories. On peut citer en outre cinquante et une autres mines qui furent jadis plus ou moins riches en argent, plomb et cuivre. La plupart de ces mines sont épuisées; plusieurs ont atteint une assez grande profondeur. Récemment une compagnie française a loué au Cabinet les mines les plus riches, celles de Zyrianovsk; elle ne paraît pas avoir réussi, et les a rendues en 1902; les usines ont été inondées par la rupture d'une digue.

Ces mines de Zyrianovsk avaient produit jusqu'en 1890, 500,000 tonnes de minerai, dont la teneur avait varié de 275 grammes à 2,250 grammes d'argent par tonne. Les mines de Salaïrsk avaient produit 1,150,000 tonnes, dont la teneur moyenne, de 375 grammes d'argent par tonne en 1790, avait baissé à 250 grammes en 1868. Enfin les mines de Zmiéinogorsk avaient fourni 1,600,000 tonnes de minerai, d'une teneur moyenne de 1,500 grammes d'argent à l'origine, de 150 grammes seulement en 1868. L'ensemble des quinze mines principales a produit 4 millions 560,000 tonnes de minerai; le total des cinquante-quatre mines plus ou moins exploitées n'a guère dépassé 5 millions de tonnes.

Les principaux minerais de plomb ont été la cérusite près de la surface, puis on a eu surtout la galène, la blende, la pyrite de fer, avec quartz et spath calcaire. La proportion d'argent diminuait avec la profondeur, dès que la pyrite devenait plus abondante, ce qui arrivait toujours au-dessous du dixième étage, 200 mètres de profondeur. Souvent, dès 100 à 120 mètres de profondeur, il n'y avait plus que de très petits amas, des nids, de minerai de plomb.

En outre de cet appauvrissement, la libération des serfs eut une énorme influence sur la baisse des mines de l'Altaï, car ils se mirent plus volontiers à la culture de la terre.

Il est à remarquer que la richesse en profondeur, quoique faible, est plus élevée cependant qu'aux mines de Freiberg, en Saxe, mais le minerai est beaucoup plus irrégulier, et cette raison est la principale cause de la chute de l'Altaï. On peut même réduire les dépenses par une meilleure concentration du minerai, par la pose de câbles, par l'amélioration de la fusion, en évitant les pertes, employant la houille, choisissant les ouvriers, utilisant le plomb que l'on perdait autrefois pour la frappe des monnaies, enfin et surtout utilisant le zinc et le soufre qui étaient perdus. Il n'en est pas moins certain que ce n'est pas seulement la richesse en argent qui diminue, c'est le minerai tout entier. Il nous semble seulement que la pyrite pourra être utilisée peu à peu, et que l'on pourra tirer parti du zinc dont la proportion à Zyrianovsk, par exemple, est même supérieure à celle du plomb. Enfin il reste les mines de fer de Kouznetzk, et celles de houille dans leur voisinage, qui ont une réelle et très grande valeur.

Un mot ne sera pas inutile sur les accidents d'ouvriers dans l'Altaï; la proportion a été de 19 morts et 81 blessés de 1882 à 1889; auparavant il n'y avait pas plus de deux à trois accidents mortels par année. Il y eut en 1807 une libération conditionnelle dans l'Altaï en dehors de la population ouvrière. Dès cette époque, on enrôla dans les mines et les usines, des paysans libres en leur donnant trois chevaux et leur harnachement, 20 roubles par an, leur nourriture et le fourrage de leurs chevaux. Pour le reste, ils étaient traités comme les autres ouvriers, suivant les revenus des usines.

Nous n'insisterons pas autant sur les autres gisements en roche, amas et filons, de la Sibérie occidentale; nous ne ferons que les énumérer; ils sont presque inexploités, sauf quelques quartz aurifères, de découverte tout à fait récente. Pour plus de détails, nous prierons le lecteur de se reporter à des mémémoires que nous avons publiés dans des Revues minières (1).

Dans le district de Minoussinsk, il y a de nombreux gîtes de plomb et d'argent à l'est, sur les bassins des rivières Kazer et Kizuir; du cuivre, du plomb et du fer dans l'Irba; enfin du cuivre et du fer sur l'Abakane. Il y a du charbon de qualité ordinaire à 40 kilomètres environ de Minoussinsk, sur l'Abakane. Les seules mines exploitées sont celles de fer d'Abakansk, qui fournissent une moyenne annuelle, depuis 1871, de 1,500 tonnes de fer.

Dans le district d'Atchinsk, on a découvert récem-

(1) *Revue universelle des mines* et *Annales des mines*, 1er trimestre 1903.

ment de nombreux filons de quartz aurifere, dont le principal, nommé Bogom Darovanny, puissant de cinq à six mètres, a produit plus de 1,500,000 francs en peu de temps. Cette région paraît destinée à devenir un producteur important.

Dans le district de Nijni-Oudinsk, sur la rivière Ouda, se trouvent de nombreux gîtes de plomb, argent et cuivre, prolongeant ceux du district de Minoussinsk; ils ne sont pas exploités.

Dans la steppe kirghize, Akmolinsk, Semipalatinsk, Karkaralinsk, se trouvent aussi de nombreux gisements de même nature, dont aucun n'est exploité sérieusement; on a seulement installé une petite usine de fusion du cuivre près d'Ekibastous. Le charbon d'Ekibastous est exploité pour la consommation du chemin de fer transsibérien.

Enfin dans l'arrondissement minier d'Yénisséisk, je citerai les quartz aurifères de la compagnie Ratchkof-Rajnof, et ceux de Khilkof; ils sont très peu exploités.

Il reste maintenant à décrire les placers aurifères de la Sibérie occidentale, c'est-à-dire les mines qui ont constitué de beaucoup les richesses les plus considérables de cette région, et qui durent encore. La Sibérie occidentale comprend six arrondissements aurifères qui sont : Tobolsk-Akmolinsk, Semipalatinsk, Tomsk, Atchinsk-Minoussinsk, Yénisséi-Sud et Yénisséi-Nord.

Dans l'*arrondissement de Tobolsk-Akmolinsk*, les placers sont situés autour de la montagne de Koktchetaï; il y a soixante-quinze placers échelonnés sur 37 kilomètres de longueur, ayant produit 10 kilogrammes d'or en 1899, à raison de 0 gr. 50 par tonne environ, sans le stérile. La route des placers part de Petropau-

lovsk, sur le Transsibérien, et se dirige au sud; elle est longue de 200 verstes. Une route plus courte part d'Omsk à travers la steppe, mais il n'y a pas d'eau. L'inconvénient de l'autre route est qu'elle est souvent encombrée par les chevaux en liberté des Kirghizes.

Dans l'*arrondissement de Semipalatinsk*, il y a deux groupes peu importants de placers, à Zaïsansk et sur Djarkent (Semiriétchensk), à 275 verstes de cette localité. Le seul groupe de placers important est celui d'Oust-Kamenogorsk, il a fourni en 1899, 462 kilogrammes d'or, à raison d'un tiers de gramme d'or par tonne de sable lavé, c'est-à-dire sans le stérile (1); ces placers sont les uns à droite, les autres à gauche de l'Irtisch, dans des vallées plus ou moins profondes et escarpées : quelques-unes sont plus facilement abordables en hiver par la glace. Cependant la route a été améliorée récemment.

Dans l'*arrondissement de Tomsk*, il y a un groupe de placers dans l'Altaï, un autre sur Mariinsk. Les placers de l'Altaï datent de 1865 comme exploitation. Ils occupaient alors 491 ouvriers; en 1879, il y en avait 4,955; en 1885, 2,746; en 1889, 4,014; en 1899, 2,903. La production a été de 463 kilogrammes d'or en 1865, c'est-à-dire près d'un kilogramme d'or par ouvrier; elle était en 1899 de 1,361 kilogrammes, c'est-à-dire de 0 gr. 91 par tonne de sables lavés sans le stérile. Ces placers sont situés sur l'Obi, sur l'Abakane, affluent de la Tomi, et sur d'autres affluents de cette rivière. Le groupe le plus riche, sur la rivière Ortone, a produit 13,000 kilogrammes d'or en vingt

(1) Dans le chiffre de la teneur en or, on ne compte que le sable lavé, et jamais le sable stérile, souvent très épais, qui est enlevé séparément et ne passe pas au lavage.

ans. Le groupe de Mariinsk a produit 552 kilogrammes d'or en 1899, à 0 gr. 77 par tonne de sables lavés : plusieurs sont épuisés. On a récemment tenté l'installation de deux dragues dans cette région de Mariinsk pour exploiter les sables pauvres en rivière ; nous avons passé trop tôt pour en avoir les résultats.

L'*arrondissement d'Atchinsk-Minoussinsk* a produit 823 kilogrammes d'or en 1899, à raison de 0 gr. 85 d'or par tonne de sables lavés, sans le stérile. Il y a eu trente-quatre placers exploités sur Atchinsk, soixante-six sur Minoussinsk; ces placers sont situés sur des affluents de l'Yénisséi, Saral Yous, Yous blanc, Yous noir, puis Irba, Touba, Abakane; ces derniers n'ont été découverts qu'en 1893. Sur le Kizuir, un certain placer a fourni une pépite pesant 31 kilogrammes; il a donné en moyenne 2 kilogrammes par tonne. Les plus réguliers ont été les placers de la rivière Sisim, qui ont fourni 170 kilogrammes d'or en dix ans, à 0 gr. 80 par tonne lavée.

Sur l'*Yénisséi-Sud*, district de Krasnoiarsk, il n'y a que deux ou trois placers exploités produisant 10 à 15 kilogrammes d'or par an : ils sont presque épuisés, datant de soixante-douze ans. Sur Kansk, on exploite quatorze ou quinze placers produisant 100 kilogrammes d'or par an; un seul donnait en 1899, 4 à 5 grammes par tonne, les autres environ un gramme. Sur l'Angara et la Pita, il y a cent trente placers exploités donnant 1,300 kilogrammes d'or par an, à 0,80 par tonne : on commence beaucoup à relaver les anciens résidus.

Enfin l'*arrondissement de l'Yénesséi-Nord* exploite une centaine de placers produisant 800 à 900 kilogrammes d'or par an, à 0 gr. 80 par tonne de sable lavé, sans le

stérile. Beaucoup de placers de ce dictrict sont épuisés. On projette l'installation d'une drague de construction belge pour les sables pauvres. Ces placers sont situés sur les rivières Toungouse, Koutoukas, Gorevka, Pita, etc., au nord du transsibérien.

CHAPITRE XIV

LES MINES DE LA SIBÉRIE ORIENTALE

Les plus anciennes mines de la Sibérie orientale sont celles de Nertchinsk. Nous n'entrerons pas dans autant de détails pour ces mines que pour celles de l'Altaï, parce que leur histoire a beaucoup de points de ressemblance.

Les mines de Nertchinsk sont entrées en exploitation dès l'année 1703, et elles produisirent cette année-là 380 kilogrammes d'argent pour 558 tonnes de minerai, ce qui est une teneur très élevée. De 1703 à 1800, la production atteignit 246,572 kilogrammes d'argent, 860 kilogrammes d'or, et 21,106 tonnes de plomb pour 846,000 tonnes de minerai, le tout valant environ 19 millions de roubles.

La galerie Espérance avait environ 1,500 mètres de longueur et rejoignait un puits profond de 145 mètres, à la mine Zerentuisk, et on fit l'extraction du minerai à ce niveau jusqu'en 1872.

La galerie Oscar, à la mine Kadaïnsk, avait 670 mètres et rejoignait un puits de 100 mètres.

En 1872, la galerie Ernest-Auguste, à Gartza, atteignit avec les galeries latérales une longueur totale de 23 kilomètres. Le travers-bancs, long de 10,500 mètres, fut percé en douze ans, dix mois et dix jours, et permit l'exploitation à la profondeur de 400 mètres. On

n'exploita plus, à partir de 1872, que quatre mines, Zerentuisk, Kadaïnsk, Kliktchinsk et Algatchinsk occupant 195 ouvriers aux mines et 30 aux usines.

La production de 1801 à 1870 fut de 175,741 kilogrammes d'argent, 486 kilogrammes d'or et 18,080 tonnes de plomb, valant 12 millions et demi de roubles. Le total de la production en cent soixante-sept ans représenta donc une valeur de 31,500,000 roubles pour 1,500,000 tonnes de minerai. Au cours du rouble du siècle dernier, cette valeur représente plus de 100 millions de francs.

Le minerai se trouve en filons et amas, entre des calcaires, des schistes ardoisiers et des grès, au voisinage des granites et des porphyres : l'argent se trouve surtout dans les calcaires. Les mines sont disséminées sur une superficie de 30,000 kilomètres carrés et forment sept bandes, dont cinq sont dirigées au nord-est, et deux dans le sud du district, au nord-ouest. On a trouvé du minerai en quatre cent quarante-huit points différents, dont trois cent six dans les calcaires, mais il n'y a eu que quatorze mines principales, à peu près seules exploitées d'une manière suivie, et dont la plus riche a produit 213,000 tonnes de minerai, et la plus pauvre 162,000 tonnes.

Il y a en outre du minerai cuivreux, mais beaucoup moins abondant : l'on n'en a guère extrait que 300 tonnes, dont la teneur moyenne n'était que de 3 1/3 pour 100 de cuivre; il y avait en outre 1 à 12 pour 100 de plomb, en moyenne 3 pour 100, et 100 à 250 grammes d'argent par tonne de minerai. Le cuivre est fréquent en Sibérie, mais très disséminé.

Après les mines de Nertchinsk, les filons les plus connus de la Transbaïkalie sont les quartz aurifères

de l'Onone. Ils sont irréguliers, encaissés dans les schistes et dans une variété de granite qu'on appelle aplite. Ils ne paraissent pas plus réguliers, en somme, que les filons des Alpes ; on n'a rien encore découvert de comparable au Mother Lode californien. Deux compagnies ont exploité des filons sur l'Onone, près de la frontière chinoise, au sud de Tchita : la compagnie Biélogolovoï, qui a produit dès 1878, et dont les rendements ont été de 48 pouds entre 1879 et 1887, année où elle a interrompu ses travaux, et de 7 pouds et demi entre 1897 et 1902, soit en tout 55 pouds et demi représentant environ 2,500,000 francs, et la compagnie Sabachnikof, qui, en 1886 et 1887 a obtenu environ 3 pouds d'or valant 140,000 francs. Cette dernière mine a été étudiée par M. Levat.

Récemment on a mis à jour d'autres gîtes fondamentaux aurifères : d'abord à Oloviansk, près de l'Onone, à son croisement par le chemin de fer de Mandchourie, puis à Dilmatchik, près de la Chilka, au nord du transsibérien, mais ils n'ont pas été développés encore.

Sur l'Olekma et le Bodaïbo, dans le district de la Léna, on a signalé de nombreux filons de quartz, mais très pauvres, ou même stériles. De même sur le haut Vitim, sur la Zéya, et en divers districts riches en placers, ce qui semble prouver, ou bien que les parties riches de ces filons ont été détruites en enrichissant les placers, ou bien que l'or des placers ne provient pas du quartz, mais de pyrites aurifères intercalées dans les schistes. Mais sur le moyen Vitim, nous avons signalé dans un autre chapitre la présence d'un filon de quartz aurifère très riche dont le prolongement a dû fournir l'or des riches placers de l'Or-

lofka, récemment découverts. Il est donc probable que les quartz aurifères sont bien à l'origine des placers, mais l'érosion de ces régions a été tellement intense qu'elle a entièrement détruit la plus grande partie et la plus riche des filons. On a signalé aussi quelques quartz aurifères au voisinage de l'Amour, à Tchetvertié Padj.

Enfin j'ai parlé des filons de quartz aurifères de l'île d'Askold, près de Vladivostok, qui sont riches, mais très minces; ils ont fourni 800,000 francs d'or depuis une dizaine d'années, mais ils sont connus depuis plus longtemps. Un autre filon du même genre a été découvert en face d'Askold, sur la côte, à Nahodka; il n'a fait encore l'objet d'aucune exploitation.

On connaît enfin des gisements de plomb et argent au nord de Vladivostok, qui ont donné lieu à une petite exploitation, puis du cuivre non exploité. Il y a aussi un peu de cuivre au sud d'Irkoutsk; nous avons vu qu'il y a de très grands gisements de fer dans le bassin de l'Amour. Je citerai aussi le gîte d'étain d'Oloviannaïa, près de l'Onone; le gîte d'antimoine du mont Begouchane, à 6 kilomètres de Paskova sur l'Amour, et quelques gîtes de mercure sur l'Anadyr, tout à fait au nord-est de la Sibérie. Il faudrait enfin parler du charbon et du pétrole. Le charbon surtout abonde : les meilleurs sont celui de l'île de Sakhaline et celui de Nahodka, à 150 kilomètres environ de Vladivostok, sur la côte.

J'arrive aux placers aurifères, qui, depuis 1860 environ, sont la principale richesse de la Sibérie orientale; je les décrirai donc avec un peu plus de détails que ceux de la Sibérie occidentale. Les principales découvertes ont été celles de l'Olekma et du Bodaïbo, dans

le district de la Léna; celles de la Zéya et celles de l'Amgoune : ces trois districts, en quarante ans, ont produit environ 50,000 pouds d'or, ou 2 milliards. Ce sont donc des Eldorados comparables à ceux de Californie, et surtout de l'Alaska.

Les placers de l'Yénisséi sont beaucoup plus anciens; ils ont été aussi riches et ont produit 28,000 pouds d'or, c'est-à-dire 1 milliard 400 millions environ.

La Sibérie entière, compris l'est de l'Oural, a produit environ 6 milliards d'or depuis 1755, par six groupes principaux de placers. En précisant les lieux de production, on se rend mieux compte de la valeur réelle de la Sibérie en placers aurifères, qu'en éparpillant la production sur tout son territoire. La Californie, cinquante fois plus petite que la Sibérie, a produit 7 milliards en placers et en filons : elle paraîtrait donc immensément plus riche. En réalité, certains districts sibériens ont été aussi riches; mais l'exploitation en Californie était possible par des moyens beaucoup plus puissants qu'en Sibérie, ce qui a permis de retirer bien plus d'or des alluvions californiennes : en outre, les filons y sont puissants et riches et ont été également très largement exploités en Californie.

Les placers aurifères de Sibérie orientale sont classés en six arrondissements : Birioussa, Ouest-Transbaïkalie, Léna, Est-Transbaïkalie, Amour et Priamour.

L'*arrondissement de Birioussa* a produit ces dernières années 200 kilogrammes d'or par an en moyenne, provenant de vingt ou vingt-deux placers exploités, dont le rendement varie de 1 à 2 grammes d'or par tonne

de sables lavés, stérile non compris; on sait que la couche aurifère est recouverte d'une autre couche, parfois très épaisse, de stérile, qu'il faut enlever. Si l'on en tenait compte, cela diminuerait notablement la richesse des placers, en moyenne des deux tiers. L'arrondissement est divisé en trois districts : Irkoutsk ou Angara, Verkholensk et nord du Baïkol, et Nijni-Oudinsk, rivières Ouda, etc., à l'ouest d'Irkoutsk. L'ingénieur des mines de l'arrondissement réside à Nijni-Oudinsk, son assistant à Irkoutsk, et le commissaire des mines à Birioussa. Les plus riches placers sont ceux de Préobrajenski et de Veliko-Nikolsk, qui produisent 30 à 60 kilogrammes d'or par an, à raison de 3 grammes par tonne de sable lavé, toujours sans le stérile.

L'*arrondissement d'Ouest - Transbaïkalie* a produit ces dernières années entre 850 et 1,276 kilogrammes d'or par an, à 2 gr. 1/2 par tonne de sable lavé, en moyenne. Il est divisé en quatre districts : Troïtzkosavsk, Verkné-Oudinsk, Selenguinsk et Bargouzinsk. L'ingénieur des mines réside à Verkné-Oudinsk et le commissaire des mines à Bargouzine.

Le district de Troïtzkosavsk, comprenant les placers de la Djida, et d'autres affluents de la Selenga, produit 100 à 200 kilogrammes d'or par an, à un gramme environ par tonne : on y arrive de Verkhné-Oudinsk par la route de Kiakhta, d'où un bon chemin conduit aux placers. On peut aussi remonter la Selenga. Les plus riches placers, Nikolsk et Glafirovsk, produisent chacun 50 à 60 kilogrammes d'or par an, les bonnes années.

Le district de Verkhné-Oudinsk comprend les placers du Tchikoï, et de ses affluents, qui se jettent dans

la Selenga : il produit 50 à 80 kilogrammes d'or par an, à un gramme par tonne : le placer principal, Commisarovsk, produit 13 à 30 kilogrammes d'or par an. La communication est établie par une route partant de Verkhné-Oudinsk jusqu'à Ourlouksk, puis remontant le Tchikoï : pour certains placers, il y a dix-sept gués à traverser et des marais. Pour les plus éloignés, il faut en outre passer une chaîne de montagnes. Les transports se font par chevaux.

Le district de Selenguinsk au sud-est du Baïkal, n'a aucun placer en exploitation.

Le district de Bargouzine produit de 600 à 1,100 kilogrammes d'or par an, à raison de 3 à 5 1/2 grammes par tonne. La plus haute teneur a été obtenue en 1889 au placer Soloviefsk, sur le Tsuipikane, qui a donné alors 16 grammes par tonne. Sur l'Orlofka, on a eu en 1899, 13 grammes par tonne; mais la moyenne des placers ne dépasse guère 2 grammes. Il y a quatorze groupes de placers, sur le Vitimkane, le Tsuipikane, le Taloï, etc., affluents du Haut-Vitim. Les plus riches placers donnent 40 kilogrammes d'or par an. Mais sur l'Orlofka, le placer Frizerovsky a fait 193 kilogrammes en 1899; nous n'avons pas eu de ses nouvelles récemment. On arrive aux placers, soit par Verkhné-Oudinsk, soit par Bargouzine. De Verkhné-Oudinsk, une route conduit à Oukhir (270 kil.) et de là un bon chemin conduit au Vitim. De Bargouzine, une bonne route conduit d'abord à Pod-Oulong, puis un chemin de montagnes va au Vitimkane : il y a des marais et des moustiques. On va d'un groupe de placers à l'autre en traversant les collines, parfois escarpées, et les rivières à gué; il n'y a pas de ponts. La région de l'Orlofka est la plus difficile à atteindre.

Pour cette région et les groupes de placers voisins, on a essayé d'une autre voie d'accès par la Léna, en la descendant jusqu'à Nerpinsk, mais elle est encore plus difficile et plus longue; nous en parlerons plus loin.

L'arrondissement de la Léna comprend les districts de Kirensk et d'Olekminsk, le premier sur le gouvernement d'Irkoutsk, le second sur celui d'Iakoutsk. L'ingénieur des mines réside au village de Vitimsk, à l'embouchure du Vitim dans la Léna; il y a un assistant et des commissaires des mines à Olekminsk, à Matcha et à Bodaïbinsk. La production, qui était de 11,060 kilogrammes en 1898, a baissé à 5,880 kilogrammes en 1900, et 4,000 en 1901 par suite de l'arrêt de la compagnie Bodaïbo : le rendement moyen est de 5 à 7 grammes par tonne de sables lavés, sans le stérile. Il y a une moyenne de cent placers en exploitation sur six cents inscrits.

Le district de Kirensk n'a que deux placers en exploitation intermittente, produisant 25 à 30 kilogrammes d'or par an, à 2 grammes par tonne environ : on y arrive par la résidence de Nerpinsk.

Le district d'Olekminsk, le plus riche de toute la Sibérie, comprend neuf groupes de placers, sur le bas Vitim et ses affluents, sur le Patom et ses affluents, et sur les affluents de l'Olekma. Au point de vue des communications pour les fournitures et les provisions, les placers forment trois groupes : les affluents du Vitim, dont la base d'opérations est Bodaïbinsk, sur le Vitim, et d'où une voie ferrée de 32 kilomètres conduit au centre d'exploitation; le groupe central, avec le placer Tikhon-Zadonsky, à la compagnie de la Léna, comme centre, relié par une route au premier groupe;

enfin le groupe extrême sur le Patom et l'Olekma, avec Matcha sur la Léna comme centre. Il y a cependant un groupe isolé sur le Patom, qui se sert de l'ancienne résidence de Krestovsk sur la Léna, à 50 kilomètres en aval du confluent du Vitim.

Il y a cinq compagnies principales qui exploitent ces placers : 1° la Compagnie de la Léna, qui a fait environ 3,200 kilogrammes d'or en 1899 avec six placers en exploitation, dont 2,500 kilogrammes avec deux placers, Tikhon-Zadonsky et Nijni, l'un sur le Bodaïbo, l'autre sur l'Olekma : la teneur moyenne est de 7 à 12 grammes par tonne : on exploite en partie souterrainement, car la couche stérile a une épaisseur de 6 m. 50 à 15 mètres sur l'Olekma, et de 19 à 20 mètres au Bodaïbo; on ne l'enlève donc pas; — 2° la Compagnie de Bodaïbo a fait 1,270 kilogrammes d'or sur le seul placer Prokopievsk en 1898, à 5 gr. 1/4 par tonne : elle exploite souterrainement; le stérile a 18 mètres d'épaisseur. Elle a cessé ses opérations en 1901; faute de travaux de recherches suffisants, la teneur a baissé beaucoup; — 3° la Compagnie de lavages Sibériakof, Niemtchinof, etc., a fait 1,950 kilogrammes d'or en 1898, avec trois placers sur le Bodaïbo, à 5 à 7 grammes par tonne, mais seulement 800 kilogrammes en 1899 : elle exploite à ciel ouvert, malgré une épaisseur de stérile de 10 à 15 mètres; — 4° la Compagnie Ratchkof-Rajnof a fait 627 kilogrammes d'or avec un seul placer en 1898, et 378 en 1899, à 5 à 6 grammes par tonne, et 11 mètres de stérile; — 5° enfin la Compagnie riveraine du Vitim sur le Nakatane a fait 315 kilogrammes d'or en 1898, et 122 en 1899, à 5 à 6 grammes par tonne, et en exploitant à ciel ouvert un seul placer.

Les autres placers exploités sont bien moins importants. La région est intéressante au point de vue des terrasses d'alluvions préglaciaires ; nous les avons décrites dans un mémoire spécial.

La résidence de Bodaïbo, avec son quai et son chemin de fer, est une petite ville fournie de tous les moyens de transport possibles dans la taïga. Outre la voie ferrée, une bonne route conduit aux sources de la rivière Bodaïbo, traverse ensuite la chaîne de séparation des eaux du Vitim et de l'Olekma, redescend la vallée de la Vatcha, puis la Nigra, passe au placer Tikhon-Zadonsky, de la Compagnie de la Léna, et va au nord jusqu'à la résidence Matcha, sur la Léna. Cette route a 360 kilomètres de longueur et dessert onze résidences. L'été, elle est plutôt boueuse en certains endroits. De cette route, des routes latérales est et ouest conduisent aux divers groupes de placers.

Le voyage depuis Irkoutsk se fait d'abord par la route postale d'Iakoutsk jusqu'à Katchoug ou Jigalovoï, sur la Léna (236 ou 366 verstes) suivant la saison. On va de là en bateau : si les eaux sont basses, la plupart des passagers ne s'embarquent qu'à Oust-Koutskaïa, à 688 verstes d'Irkoutsk. De Jigalovoï il y a 1,100 verstes en bateau jusqu'au village de Vitimsk, et 300 verstes pour remonter le Vitim jusqu'aux quais de Bodaïbo. Il y a donc 1,766 verstes depuis Irkoutsk.

Le prix des transports est d'un rouble par poud de marchandise, soit 160 francs par tonne, d'Irkoutsk à Bodaïbo; il est de 1 r. 40, lorsque les routes sont mauvaises, soit 225 francs par tonne. En hiver, sur la glace, le prix monte à 5 roubles par poud, soit 800 francs par tonne; aussi l'on transporte tout aux résidences principales pendant l'été. Au milieu d'août

il y a déjà de la neige sur les montagnes (1er septembre, nouveau style). Des résidences aux divers placers on fait plus volontiers les transports en hiver sur la glace, à des prix variant de 40 kopecks à un rouble par poud, soit 60 à 160 francs par tonne; en été, ces prix sont trois fois plus élevés.

On fait aussi certains transports d'Iakoutsk par eau à raison de 20 roubles par chargement complet, et de 50 kopecks par poud, ou 80 francs par tonne, au moyen de chevaux et voitures. Mais la plupart des provisions, blé, avoine, orge, foin, viennent du côté d'Irkoutsk. D'Irkoutsk on envoie du poisson et du bétail. Les indigènes yakoutes et toungouzes ne travaillent pas aux mines, mais aux transports et à couper le bois.

Il existe d'autres voies d'accès au Vitim et à l'Olekma, mais plus difficiles; les voici brièvement :

On traverse le Baïkal jusqu'à son extrémité nord, puis on remonte la haute Angara; on traverse la chaîne de séparation des eaux du Vitim, puis on descend la rivière Mama; avant d'arriver au confluent de la Mama et du Vitim, on traverse une colline et on descend en face de Bodaïbinsk. Il y a en tout 1,100 à 1,200 verstes, dont 500 à 600 sur le lac Baïkal. La route, ou plutôt la piste, traverse des endroits absolument inhabités, où l'on ne trouve rien à manger, sauf aux pêcheries de la haute Angara où il y a un peu d'herbe et de blé. Les transports par cette route coûtent 1 r. 60 par poud, sans les transbordements, soit 280 à 300 francs par tonne.

On peut partir de la ville de Bargouzine, remonter la vallée de la Bargouzine, traverser la chaîne de Mouinsk, puis descendre la rivière Tsuipa et prendre

une route qui va à la résidence de Nerpinsk, sans se servir du Vitim, qui en bien des endroits n'est pas navigable, même en aval du lac d'Orone. Il y a 1,361 verstes de très mauvais chemins. Cette expédition a été faite par le géologue Kropotkine en 1866 pour en établir la possibilité, mais les résultats ont été mauvais; il est impossible de nourrir le bétail. On peut rejoindre cette route de Verkhné-Oudinsk ou de Tchita.

Récemment, pour les placers découverts en 1898 sur l'Orlofka, on a pris cette route, suivant en partie le Vitim, mais les transports ont coûté 6 roubles par poud (1,000 francs par tonne), sans compter les pertes de marchandises, tandis que le transport au même endroit par la Léna et le Vitim ne coûte que 2 roubles par poud (320 fr. par tonne).

L'*arrondissement d'Est-Transbaïkalie* comprend les placers du cabinet de Sa Majesté à Nertchinsk; l'ingénieur des mines réside à Nertchinsk et le commissaire des mines à Tchita. La production de ce district a été de 504 kilogrammes d'or en 1897, de 371 kilogrammes en 1899, à moins d'un gramme par tonne de sables lavés, pour environ quarante placers exploités. L'arrondissement comprend quatre districts : Tchita, Akchinsk, Nertchinsk et Nertchinsky-Zavod.

Le district de Tchita comprend les placers de l'Ingoda, affluent de la Chilka. Ils n'ont pas été exploités ces dernières années; leur teneur était de 0 gr. 75.

Le district d'Akchinsk a produit 222 kilogrammes d'or en 1898, à 1 gr. 60 par tonne, pour douze placers. Ces placers sont sur l'Onone, affluent de la Chilka. Le plus riche appartient à la même compagnie qui exploite les filons de quartz Biélogolovoï; il a

donné 81 kilogrammes d'or en 1899, à un gramme par tonne. La mine Sabachnikoff, placer et filon, a donné 17 kilogrammes et demi en 1899, à 1 gramme par tonne.

Le district de Nertchinsk a donné 55 kilogrammes en 1898 pour huit placers, à 0 gr. 60 par tonne de quartz.

Le district de Nertchinsky-Zavod a donné 52 kilogrammes en 1899 pour le placer Daourskaïa seul à 0 gr. 68 par tonne.

On arrive à ces divers districts de placers par des routes partant de Tchita, Nertchinsk, etc.

L'*arrondissement de l'Amour* comprend une partie d la province d'Iakoutsk. L'ingénieur des mines et son assistant résident à Blagoviestchenk. Les commissaires des mines résident aux placers de Nimansk, aux résidences et quais de la Zeya. La production a été de 6,075 kilogrammes en 1899, pour cent soixante-dix-sept placers exploités, à la teneur moyenne de 2 gr. 50 par tonne de sables lavés (toujours non compris le stérile).

Il y a onze groupes de placers classés sur le haut Amour, sur la Zeya et la Selemdja, sur la Bouréia et le Nimane, enfin sur la Bira, etc.

On accède aux placers du haut Amour de la station d'Ignachime, sur l'Amour, à 800 verstes en amont de Blagoviestchenk, ou de celles de Rémova et de Beïtonovo, sur l'Amour, à 600 et 500 verstes amont de Blagoviestchenk. Il y a cinq placers dans cette région, qui produisent de 20 à 40 kilogrammes d'or par an, à teneur variable, de 0 gr. 35 à 2 gr. 66 par tonne.

Sur la Zeya et la Selemdja il y a huit compagnies principales. La Compagnie du Haut-Amour a produit

en 1899, 1,270 kilogrammes d'or par huit placers, donnant 1 gr. 50 à 3 grammes par tonne : l'épaisseur de stérile n'est que de 3 à 4 mètres à peine; cette compagnie est en voie d'installer une drague. — La Compagnie d'Iakoutsk a produit 150 kilogrammes en 1899, par un seul placer à 7 gr. 35 par tonne. — La Compagnie du Moyen-Amour a produit 341 kilogrammes en 1899, par un seul placer, qui a donné 4 gr. 42 par tonne. — La Compagnie du Guiloï a produit de 40 à 115 kilogrammes d'or ces dernières années par un placer à 2 gr. 60 par tonne. — La Compagnie Eltzof-Levachef, sur la Selemdja, a produit 638 kilogrammes d'or en 1899, par un seul placer à raison de 5 gr. 64 par tonne, et 20 kilogrammes d'or à un autre placer. — Enfin il y a encore trois compagnies produisant 20 à 150 kilogrammes d'or par an. Les autres exploitants sont de petits propriétaires.

Les communications avec les placers de la Zéya et de la Selemdja se font en remontant en bateau ces deux rivières : le confluent de la Zéya se trouve à Blagoviestchenk. Il y a partout des résidences. Celle de la Compagnie du Haut-Amour est à 750 verstes de Blagoviestchenk, sur la Zeya. Les quais de la Zeya sont à 90 verstes plus bas. De ces endroits, des routes conduisent aux principaux placers, tous reliés par le téléphone à leurs magasins de la Zeya. Chaque compagnie a ses bateaux à vapeur. En hiver des routes plus courtes peuvent aller directement aux placers. La Compagnie Eltzof-Levachef a sa résidence sur la Selemdja et possède son vapeur.

Sur la Bouréia, la principale compagnie est celle du Nimane, qui a produit 100 kilogrammes d'or en 1899, avec un seul placer à 4 grammes par tonne, et 3 mè-

tres de stérile. Elle exploitait quatre placers en 1898, qui avaient donné 118 kilogrammes, mais ils étaient plus pauvres; en 1897, ils avaient donné 230 kilogrammes d'or.

On accède au Nimane par bateau, de Blagoviestchenk au confluent de la Bouréia, puis remontant la Bouréia jusqu'à la résidence de la Compagnie du Nimane, il y a 397 verstes : aux hautes eaux on peut même remonter 477 verstes jusqu'aux magasins de Nimansk : de là on fait encore 100 verstes en chaloupe toungouze, puis 95 verstes en voiture: la région est tantôt marécageuse et tantôt pierreuse et escarpée, elle est plus facile en hiver sur la glace.

Le district de Bira a un placer connu qui a donné 227 kilogrammes d'or en 1897, et seulement 43 en 1899; la teneur a baissé de 5 grammes à 2 grammes par tonne, sans le stérile, qui a 2 m. 15 d'épaisseur. On y accède de la station Pachkova ou de celle de Raddé, sur l'Amour, d'où il y a 60 vertes jusqu'aux placers; la route est suffisante, mais n'a pas de relais de chevaux.

Enfin l'*arrondissement de Priamour* comprend la côte de Sibérie, le Kamtchatka, les îles de Sakhaline, Askold, etc. L'ingénieur des mines réside à Khabarovsk, son assistant et le commissaire des mines résident à Nikolaievsk-sur-Amour. Les recherches faites au Kamtchatka et dans la presqu'île de Tchoukotsk ont montré la présence de l'or, mais on n'a pas encore de résultats de production, non plus que le long de la côte d'Okhotsk.

Les résultats de 1899 ont été de 2,932 kilogrammes d'or à raison de 3 gr. 15 par tonne de sables lavés, toujours sans le stérile. Les placers sont situés sur

quelques petits affluents de l'Amour, et principalement sur l'Amgoune et ses affluents, Kerbi, etc. Il y a trois compagnies principales : la Compagnie de l'Amgoune a obtenu 839 kilogrammes d'or, en 1899, avec trois placers, à 2 gr. 75 par tonne : cette compagnie a installé cette année 1902, quatre excavateurs à godets et des trains de wagons à moteur à vapeur pour exploiter plus économiquement; nous les avons visités avant leur fonctionnement en gravier aurifère, ils n'extrayaient alors que le gravier stérile qui a 2 à 3 mètres d'épaisseur. — La Compagnie Eltzof-Levachef a obtenu 492 kilogrammes d'or en 1899 avec trois placers tenant 1,70 à 2 gr. 65 par tonne : auparavant, en 1898, cette compagnie faisait 7 à 800 kilogrammes, surtout au placer Vesioly, le plus ancien et le plus célèbre de la région, qui a produit environ 16,000 kilogrammes d'or, mais il est épuisé et les autres sont moins riches. Pourtant l'Amgoune depuis trente ans a produit peut-être une centaine de millions. — Sur la mer d'Okhotsk, la Compagnie d'Okhotsk a également organisé des excavateurs et des trains de wagonnets: elle a produit 498 kilogrammes d'or en 1899, à 4 gr. 22 par tonne de sables lavés. Cette année 1902, avec ses nouvelles installations, cette compagnie a produit 485 kilogrammes d'or en six semaines, lors de mon passage. Enfin je citerai la Compagnie d'Amour-Orel qui fait 40 à 60 kilogrammes d'or par an sur l'Amgoune inférieur.

On accède aux placers de l'Amgoune par bateau à vapeur, de Nikolaïevsk, à Kerbinsk, il y a 450 verstes, puis une bonne route conduit aux diverses compagnies qui possèdent leurs magasins et leurs bateaux à vapeur. Un sentier relie les placers de l'Amgoune à

ceux du Nimane et à ceux de la Selemdja et de la Zeya de l'arrondissement précédent.

Il y a enfin quelques placers peu importants sur de petites rivières qui se jettent dans la mer du Japon, et un placer actuellement inexploité dans l'île d'Askold. On n'exploite dans cette île qu'un petit filon de quartz aurifère (1).

Sans vouloir envisager le côté technique des placers en Sibérie, nous ferons remarquer plusieurs points importants. D'abord chaque région de placers de la Sibérie atteint l'un après l'autre son maximum de richesse, en allant de l'ouest à l'est, à mesure de la pénétration progressive par les Russes : l'Oural et la steppe kirghize, et l'Obi, puis l'Yénisséi sont en baisse considérable depuis longtemps. La Léna, puis la Zeya, la Selemdja et l'Amgoune, c'est-à-dire la région de l'Amour, sont en baisse après avoir eu leur maximum d'éclat entre 1860 et 1880, même 1890 pour l'Amgoune. Il semble donc qu'il n'y ait plus rien de nouveau à découvrir, sauf au Kamtchatka et à l'Anadyr, et c'est ce que l'on espère.

En second lieu, l'exploitation des placers pauvres ne se prête pas à l'exploitation hydraulique comme en Californie; c'est un fait dû à la situation de ces placers et à la faible pente des rivières. Même le dragage est rarement possible à cause du manque d'eau fréquent, de la congélation du sol et de l'obstruction de certaines rivières par des blocs énormes. Il reste les excavateurs, et c'est la voie où sont entrées plusieurs exploitations en Sibérie. L'expérience est trop

(1) Nous avons emprunté beaucoup de détails à la publication officielle russe *Abrégé des mines d'or de Sibérie*, 1901.

récente pour préjuger de son avenir, cependant l'économie ne paraît pas devoir être très considérable sur l'ancien mode d'exploitation, et la dépense de capital est élevée.

Il reste les placers souterrains, susceptibles d'une exploitation plus économique, et surtout dans lesquels des travaux méthodiques de développement permettraient d'envisager l'avenir avec plus de certitude, en pratiquant les méthodes des chenaux en Californie.

Quant aux filons de quartz aurifères, sauf l'Altaï et Nertchinsk, en grande partie épuisés, il semble qu'il y ait lieu de commencer leur exploration et leur développement. Ceux que l'on a découverts dans l'arrondissement d'Atchinsk-Minoussinsk semblent encourager de grandes espérances dans l'avenir.

En Corée, il y a trois concessions minières : une américaine, une anglaise et une allemande; toutes trois ont des quartz aurifères. Les Américains avec cent pilons, ont fait 7,500,000 francs en 1900, en exploitant avec profit. Les Anglais ne sont pas encore en bénéfice, les Allemands semblent avoir échoué.

CHAPITRE XV

LA CÔTE SIBÉRIENNE

A M. J.-J. Bryner.

Lors de mon second voyage en Sibérie, je retrouvai en Europe, puis dans le transsibérien, la plupart des connaissances de mon premier séjour : le baron B., Mme A. de l'Amgoune, Mlle R. ou plutôt Olga H., le général V., et d'abord et surtout mon compatriote de Vladivostok, M. B., qui était l'organisateur de mon retour en Sibérie.

Ce dernier voyageait avec son fils, et ce fut un plaisir, dès le départ de Moscou, de partager avec eux et un jeune ingénieur allemand le même compartiment d'un de ces confortables wagons russes qui font la navette entre Moscou et le lac Baïkal. Nous étions comme en famille; ce qui est une gêne en présence d'étrangers devient un charme de plus avec des amis. Les journées passaient rapidement, malgré les trois quarts d'heure dont il fallait retarder nos montres chaque jour, entre les causeries, les lectures, les repas prolongés dans le wagon restaurant, le thé organisé dans notre coupé, enfin le piano dont jamais ne se lassaient les Russes, surtout Mlle R. Sans cette agréable société, je crois que ce parcours de la Sibérie, qui m'avait tant intéressé l'an dernier, m'eût paru bien monotone : aux stations, le jeune B. passait son temps à nous faire expliquer le fonctionnement et les diffé-

rences des machines qui nous remorquaient, ce qui n'exigeait pas la présence des paysages sibériens.

Au delà du Baïkal, nous attendait l'express de Mandchourie, que je ne connaissais pas encore. Il ne date que de cet hiver, où la Compagnie avait déjà installé pour la halte des traîneaux un grand restaurant en bois sur la glace au milieu du lac. L'express mandchourien est le plus beau train du monde, plus beau même que le transcontinental des États-Unis. Ce fut la surprise la plus agréable que de se trouver glisser à travers la Mandchourie, un pays hier encore si reculé, dans des wagons du luxe le plus moderne, éclairés à l'électricité par des lampes portatives. Les Russes défient les Américains.

Le conducteur du train avait été machiniste. Il nous racontait en bon français que quelques années auparavant on manquait tellement de personnel que les mécaniciens devaient souvent servir deux et trois jours sans dormir, mais ils arrivaient ainsi à gagner jusqu'à mille roubles par mois. Cet état de choses a déjà changé; néanmoins, les chemins de fer sont encore une jolie carrière en Orient. C'est alors aussi que dans tout ce pays, à Kharbine, à Port-Arthur, à Vladivostok, courait un étrange dicton, vrai pourtant presque à la lettre :

« Cent roubles, ce n'est rien. Un Chinois, ce n'est pas un homme. Ma femme, ce n'est pas ma femme. » Mais c'est en russe que ces trois phrases prennent toute leur saveur. Un peintre y trouverait le sujet d'un triptyque. Notre conducteur, pour peu qu'on l'eût poussé, eût affirmé positivement que c'est là la civilisation de l'avenir. Elle vient d'Orient, et non d'Occident. Ce sont nous autres Occidentaux, avec nos préjugés de morale, de crainte du mal, de mariage et de justice,

qui sommes en retard. La seule loi naturelle, c'est la force; tout le reste voile inutilement la vérité et ne sert qu'à comprimer la force. Nous en sommes au règne de la médiocrité et de la sottise. Et le plus drôle est qu'il y avait du vrai dans cet amas de paradoxes soutenus avec une verve sûre d'elle-même.

A Kharbine, nous dûmes quitter l'express mandchourien, qui va à Port Arthur, avec embranchements sur Tien-Tzine et sur Pékin. La ligne de Vladivostok n'est pas encore favorisée d'un train aussi luxueux, mais elle l'aura prochainement. Les dépôts du chemin de fer de Mandcheurie comprennent 1,000 locomotives, dont 70 françaises : il y a 23 trains par jour à Kharbine. La Compagnie a construit ici 2,000 maisons, 500 à Tsitsikar, etc. Elle les loue aux employés et fonctionnaires. On est en train de paver les rues de Kharbine, ce qui n'était pas fait à Johannesburg, la ville si riche du Transvaal, où il y a au moins autant de poussière. Sans l'obligation de payer les troupes volontaires qui gardent la voie ferrée, la Compagnie mandchourienne ferait déjà de grands bénéfices, mais ce service lui coûte chaque année quelques millions de roubles.

Les garnisons de Mandchourie comprennent plus de 100,000 hommes, cavalerie et infanterie, sans l'artillerie et les cosaques. Le général Tchitchagoff que nous rencontrâmes en wagon, et qui est gouverneur militaire de Kharbine, me fit lire un rapport du capitaine français Aubé (1) sur le Sud de la Mandchourie, pour confirmer ce qu'il disait. Port-Arthur est devenu un

(1) Excursion dans le sud de la Mandchourie en 1901 par le capitaine Aubé.

vaste camp retranché, et un port militaire. Le port commercial a été créé presque de toutes pièces à Dalny, où la baie Victoria offrait certaines ressources. Là une ville a été entièrement créée sur des collines incultes par les ingénieurs Kerbest et Szakroff. C'est une ville modèle, à quartiers séparés, et édifices publics concentrés sur la même place circulaire au centre. Le tout a coûté plus de trente millions de roubles.

Pour favoriser les transactions commerciales à Dalny, le gouvernement a établi pour ce port la franchise de douane, alors que Vladivostok est soumis aux droits. Cette mesure a eu pour effet d'arrêter le développement de Vladivostok, mais il ne semble pas que Dalny en ait beaucoup profité. Ces deux ports ont en hiver autant de glaces l'un que l'autre, et Dalny ne peut lutter avec les ports chinois plus voisins de la Chine et de ses débouchés. Le plus grave inconvénient de ces ports, comme nous le verrons, tient au manque de produits d'échange entre la Chine et la Sibérie. La Sibérie est encore trop peu développée et ne peut faire concurrence aux produits expédiés des États-Unis en Chine, comme la farine, etc. Sans doute elle a l'avenir devant elle, mais il est difficile de dire quand le moment viendra.

La gare de Kharbine est perpétuellement encombrée de voyageurs, d'officiers, de fonctionnaires, de soldats russes et chinois, enfin de fonctionnaires chinois. Il nous tarde d'arriver à Vladivostok.

Les nombreux tunnels de la chaine frontière de Mandchourie sont remplacés cette année par un tunnel inférieur, mais les trains vont encore très lentement, la voie est peu sûre à cause de ses nombreux lacets. A la veille d'arriver dans la grande ville d'Extrême-

Orient russe, nous vidons à sa prospérité une bouteille de champagne russe, et je dois convenir, au risque de déplaire aux Champenois, que le champagne russe est excellent, et qu'autant que le nôtre il excite la gaieté et même l'esprit. Si les Russes nous prennent l'esprit, comme nous n'avons pas leur physique, ils seront la première nation du monde; or, je commence à découvrir que leurs nouveaux écrivains deviennent mordants. Est-ce l'effet du champagne?

Je trouvai Vladivostok en progrès depuis l'an dernier, avec des rues mieux pavées, une nouvelle rue, et de nombreux bâtiments en construction. Surtout l'espèce de malaise général que j'avais cru remarquer lors de mon passage en août 1902 semblait disparaître : les rues étaient plus animées, le port était plus bruyant, bien qu'il n'y eût en ce moment aucun navire de guerre : le commerce reprenait.

Vladivostok a passé par de brusques alternatives de revers et de prospérités depuis une dizaine d'années. Pendant la guerre sino-japonaise, il y eut de nombreuses faillites au Japon, et Vladivostok, bloqué par la flotte japonaise, a été mis dans l'impossibilité de trafiquer, tandis que les ports du Sud, Port-Arthur, Newschwang, etc., ont fait de brillantes affaires. Après la guerre, Vladivostok, exempté des droits de douane, prit un véritable essor. Mais lorsqu'on rétablit ces droits pour en exempter Dalny, Vladivostok souffrit de nouveau. Les produits chinois peuvent seul passer en Mandchourie sans subir la douane, tandis que les marchandises russes payent des droits dans tous les ports chinois : cette mesure avait pour but de faire payer plus facilement à la Chine l'énorme indemnité de guerre exigée par les puissances européennes.

Mais peut-être les Russes trouvaient-ils moyen d'introduire leurs produits en Mandchourie par Kharbine; cependant ne soyons pas téméraires.

La petite église catholique est rebâtie et sent encore le bois vert. Le dimanche elle regorge de monde, surtout d'hommes. Mais je n'ai pas le temps de m'attarder à Vladivostok, il me tarde d'arriver au but de mon voyage. C'est une région de la côte, à quelques centaines de milles de Vladivostok, vers le nord-est : il y a des montagnes arrosées de fortes rivières, la Tiutikha, la Dadoucha, etc. Comme l'an dernier, ce sont les mines qui m'attirent. Comme tout aspect de la nature, elles attirent davantage à mesure qu'on les connaît mieux; que d'illusions pourtant elles causent à ceux qui les connaissent mal!

M. B. a organisé notre expédition avec un soin paternel. Il emmène avec nous son beau-frère, M. I., à la fois chasseur et naturaliste, sur le visage duquel on lit avec plaisir la droiture et la bonté. Le petit vapeur de M. B , l'*Avos*, le *peut-être* (le seul mot de russe que connaissait Bismarck), va nous transporter par mer à 260 milles, à la baie de Tiutikha. Le temps n'est malheureusement pas très sûr, mais c'est un élément rebelle à l'obéissance. Nous comptions mettre une trentaine d'heures pour arriver, nous allons mettre six jours; partis par le soleil, la mer devient houleuse vers cinq heures; il pleut; le pont du petit vapeur, qui n'a que 22 mètres de longueur, est inondé, et pour ne pas trop gâter notre chargement, nous décidons d'aller nous abriter dans la baie de Povorotnoé, à 60 milles seulement de Vladivostok.

La baie est jolie, mais le paysage inculte, ou presque. Près du bord, il y a trois huttes de Coréens, et à quel-

que distance, sur la pente d'une montagne, une vingtaine d'autres huttes, à côté desquelles les Coréens cultivent 5 à 6 hectares de terrain. Ces gens prennent la terre sans la demander, ni la payer : or, un étranger n'a pas le droit de posséder un terrain dans la province maritime. Les sujets russes peuvent demander jusqu'à 400 désiatines (ou hectares) au coût de 3 roubles l'hectare; mais la demande risque d'être enfouie plusieurs années dans les cartons administratifs, si l'on ne fait pas agir de puissantes influences. Au voisinage du chemin de fer, on paye six roubles l'hectare. S'il y a des Coréens ou des Chinois installés sur le terrain qu'on a obtenu, on peut les chasser; mais les Russes ont trouvé plus avantageux de les prendre comme fermiers, et ainsi tout le monde est satisfait.

Le sol paraît être excellent. En attendant la nuit, nous allons faire connaissance avec les Coréens et leurs huttes : pour y arriver, nous longeons des champs de pommes de terre, des plantations de haricots, de salades, etc. Ces gens ne manquent de rien; ils ont des poules, du poisson à volonté, des coquillages, des choux de mer. Le gibier est abondant; il y a même des tigres qui tuent les petits animaux, mais n'approchent pas des maisons. Il paraît singulier de trouver des tigres dans un pays froid; ils sont pourtant de la même race que ceux des pays tropicaux, et à peu près de la même taille.

Dans une région voisine, on a vendu récemment pour 6,000 roubles une propriété de 200 hectares avec maison, bétail, plantations. Le propriétaire, devenu veuf, s'était remarié, et sa seconde femme, trouvait déplaisant de vivre à la campagne, là où d'autres auraient trouvé tant d'agrément : il me semble

que je vivrais si bien à Povorotnoé! en attendant que cela m'arrive un jour, nous renouvelons nos provisions avec des œufs frais, des poules et du poisson.

Le lendemain matin, nous repartons allègrement : de l'intérieur de la baie, le temps paraissait favorable Mais en mer, le vent et les vagues nous assaillent comme la veille au soir, et nous cherchons un nouveau refuge dans la baie de Tatovo, à vingt milles de Povorotnoé. Cette baie est fort petite, mais bien défendue des mauvais vents du nord-est par un cap avancé couvert de forêts. Nous grimpons au sommet de cette côte, en quête de gibier, et au pied de l'autre versant, au-dessous de falaises à pic battues des vagues, nous distinguons un grand vapeur échoué sur le sable. C'est un bateau japonais, qu'une erreur du pilote dans le brouillard a jeté contre les rochers, quand il croyait longer la côte. Près de lui, comme un ange de la tempête, se dresse un grand roc gris taillé en forme d'homme, et le brouillard qui approche exagère la ressemblance. Il y a plus d'un mois que ce navire est là abandonné; le matériel paraît encore intact sur le pont et dans l'intérieur; on a dû renoncer à le sauver.

Nouveau départ le lendemain matin, et nouvelle escale le soir : nous abordons à la baie de Valentine, à 140 milles de Vladivostok. Sur le rivage, une seule hutte coréenne, toute petite et en mauvais état; à l'intérieur, quelques ustensiles de cuisine et un chat. Cet animal prouve le voisinage de l'homme et, en effet, voici venir deux Coréens; mais ils n'ont rien à nous offrir, les autres huttes sont très loin. Nous gravissons la montagne; le sol boisé est couvert d'iris, de muguets, d'oseille sauvage, de lis jaunes, de petites roses sau-

vages. Il y a des empreintes de sangliers et d'ours. Les ours sont surtout pêcheurs : ils s'installent sur le rivage, où ils restent accroupis des heures entières à surveiller le poisson, et dès qu'un imprudent s'aventure à leur portée, d'un vigoureux coup de patte ils le jettent sur le rivage et l'avalent. Les mouvements du poisson aident peut-être à sa digestion : il y a une nouvelle école médicale qui prétend que l'homme ne devrait manger que des aliments crus.

Toutes ces escales nous retardent, mais quel agrément de faire de près connaissance avec la côte sibérienne! Voyager à distance dans le bateau qui fait le service entre Sakhaline et Vladivostok, cela n'en peut donner qu'une idée bien vague.

Enfin le quatrième jour, nous arrivons à une grande baie, un port habité par des Russes, où font escale les vapeurs de Nikolaievsk, du Japon et du Kamtchatka. C'est la baie de Sainte-Olga. Mais nous y entrons par le vent et la pluie, avec la perspective d'y passer au moins un jour. On compte pour développer ce port, qui est vraiment magnifique, d'un côté sur l'exploitation de splendides forêts situées à 50 kilomètres de la côte, une entreprise de M. B. lui-même, et de l'autre côté sur des mines de fer magnétique à 15 kilomètres seulement, louées à un Américain installé à Vladivostok, M. Clarkson. Celui-ci va construire un chemin de fer et peut-être un haut fourneau.

Dès le premier soir, nous sommes invités à dîner chez le personnage principal d'Olga, l'inspecteur des forêts : il donne en ce moment l'hospitalité à une famille noble de Saint-Pétersbourg qui a demandé au gouvernement une immense concession de cent mille hectares pour y entreprendre en grand l'élevage et

l'agriculture : il y a à la place d'honneur une jeune dame qui parle couramment les quatre langues principales d'Europe. La conversation roule sur le pays, les ouvriers, les émigrés russes, la chasse; enfin les forçats fugitifs que l'on poursuit, et les forçats libérés qui occupent souvent des postes administratifs, chefs de gare par exemple : on ne les distingue plus en rien des autres citoyens.

Cette soirée se prolonge assez tard, mais l'*Avos* veille, et le canot, appelé par de vigoureux coups de sifflet, vient nous prendre et nous ramène à nos couchettes.

Le lendemain, toujours par le mauvais temps, nouvelle invitation à dîner dans un milieu plus intime; une femme encore jeune, déjà mère de neuf enfants, nous charme par sa gaîté et sa gracieuse humeur, et le petit monde qui trotte pieds nus autour de nous, suivant la coutume russe, nous fait passer agréablement quelques heures. Nous rentrons à bord pour faire une pêche surprenante, des soles surtout : tout à coup le poisson cesse de mordre; au bout d'une heure, l'ingénieur allemand tire de l'eau un poisson plutôt petit, mais d'un aspect ridicule et terrible à la fois : c'est la terreur des soles; il les tue et, dès qu'il paraît, les pauvres soles s'enfoncent dans la vase ou s'enfuient. La pêche est encore la source de bénéfice principale de cette côte. Mais la Sibérie a l'avenir pour elle; elle commence par le poisson; elle va entreprendre l'exploitation des forêts, puis celle des mines, enfin développer l'agriculture; des ports comme Olga et Vladivostok atteindront lentement, mais sûrement, leurs destinées. C'est M. Mof, le Russe chez lequel nous avons passé ces dernières heures, qui nous décrit les ressources de cette région. Il ne parle d'abord que le russe, et j'ai

commencé déjà à l'oublier; pour moi et pour mon collègue, il se rappelle heureusement un peu d'allemand.

Cette langue russe est vraiment ardue; la prononciation est presque arbitraire en bien des cas, comme en anglais. Mais elle s'impose maintenant par le développement de l'industrie et du commerce russes et par sa valeur littéraire. A peine au sortir de la barbarie, elle a vu surgir des génies presque pareils à ceux de la Grèce et du moyen âge; tandis que l'artificiel envahit nos civilisations plus avancées, les Russes ont gardé la force et le naturel, et avec cela la richesse de leur vocabulaire se prête à l'expression des idées les plus subtiles, sans qu'elles se perdent dans le vague, comme il semble que cela arrive avec le riche vocabulaire de la langue allemande.

La baie d'Olga est si bien enfermée qu'on ne soupçonne pas son existence avant d'y pénétrer; on y accède par un long bras de mer qui est déjà un bon port naturel : on aurait hésité, paraît-il, autrefois, entre cette baie et celle de Vladivostok, pour jeter les fondations d'une ville. Les falaises qui entourent le golfe sont formées d'excellents calcaires et même de marbre blanc tout à fait pur. Nous quittons ces bords escarpés pour doubler un îlot rocheux élevé surmonté d'un phare, au moins temporaire; en cas de tempête seulement, il est allumé. Mais nous sommes encore une fois si secoués qu'il faut renoncer à arriver à la baie de Tiutikha. Le petit *Avos* est entièrement balayé à chaque vague; le seul refuge est la passerelle du capitaine, mais elle est trop petite pour nous tous; en outre le brouillard arrive sur nous, et comme la baie de Tiutikha offre peu d'abri contre le vent d'est, nous décidons de nous abriter encore une fois dans une baie.

Nous entrons donc dans la baie de Vladimir, beaucoup plus grande que celle d'Olga, mais peu profonde sur les bords. Au moment de pénétrer dans cette vaste entrée, large de plus de deux kilomètres, nous croisons un beau brick portant toute sa voilure blanche; il va profiter du vent qui nous était contraire. Au delà de l'entrée, la baie prend un grand développement à droite et à gauche. Nous abordons en canot, et nous errons tantôt sur la grève aux galets de granite et de diverses roches, tantôt à travers les grandes herbes qui déjà commencent à fleurir. Au bout d'une heure, nous découvrons une hutte habitée par huit Chinois qui vivent de leur pêche. C'est la seule hutte de cette partie de la baie. Comme il fait presque nuit, les Chinois nous offrent de nous reconduire dans leurs canots jusqu'à l'*Avos*, perdu dans le brouillard. Mais auparavant nous visitons leur installation. Il y a d'abord des amoncellements de coquilles aussi hauts que la hutte : ce sont des moules qu'ils font cuire avec des biches de mer dans une grande chaudière sur le rivage même. Puis ils les sèchent en les suspendant par chapelets interminables sous un abri d'écorces de bouleaux. Les biches de mer, *trépang* en russe, *iriko* en Chinois, sont une espèce d'holothurie très estimée des gourmets, surtout en Chine. On les recueille sous quelques pieds d'eau; elles n'ont presque pas de carapace, et leur chair ferme rappelle celle du homard. Pour quelques roubles, nous emporterons une cargaison de moules, de biches de mer et de petits poissons qui rappellent les anchois.

Je découvre derrière la hutte chinoise le petit autel des dieux; des objets informes; mais cet atome de religion n'est pas moins respectable. Il suffit pour prouver le sentiment religieux. Ces Chinois, comme tous ceux

de la côte, vivent sans femmes; pourtant ils se marient tous très jeunes, mais ne vivent que quelques années avec leur famille; un beau jour, ils partent abandonnant femme et enfants pour chercher fortune; la vie est misérable en Chine. Ils restent absents de longues années, quelques-uns ne reviennent jamais. Cependant, si le mari ne peut gagner sa vie en Chine, il a raison de partir. M. B. me dit que les Coréens retournent plus régulièrement dans leur famille en Corée; ce n'est pas un aussi long voyage.

Voici notre dernière nuit sur l'*Avos;* le lendemain matin, à sept heures, nous sommes en face de la baie de Tiutikha. Une grande falaise terminée par des récifs la ferme au sud, tandis qu'au nord-est la côte fuit à distance. L'*Avos* pénètre tout petit entre ces immenses rochers et jette l'ancre sous vingt pieds d'eau. Le canot descend les provisions et les bagages, et nous foulons enfin la terre, but de notre croisière. Nous avons fait plus de 400 kilomètres depuis Vladivostok, par le mauvais temps, dans un bateau de moins de 200 tonnes. Aujourd'hui enfin le temps semble s'éclaircir tout à fait.

CHAPITRE XVI

LA VALLÉE DE TIUTIKHA

A M. J.-J. Bryner.

Le nom de cette rivière est d'une incroyable difficulté de prononciation, à l'entendre dire par des Russes : il varie de Tiutikha à Tutiukhé et à Tutiuho, avec ou sans le *ch* allemand; il y a l'*u* français, et le *u* russe; le *kh* équivaudrait au *ch* allemand très doux. Les Chinois m'ont paru prononcer plus uniformément Tintikha, et dans leur langue cela signifie la rivière des cochons, nom qui n'a rien de bien poétique.

Mais, par contre, les paysages de cette vallée, en cette fin de printemps florissante, sont réellement magnifiques. Dès que nous quittons la grève, nous foulons des champs de fleurs. D'abord nous arrivons à une hutte ou phanza chinoise où deux Coréens nous prêtent leur barque, pour traverser le petit lac formé par l'embouchure de la Tiutikha. Au delà de ce petit lac, qui formerait un port excellent s'il n'était séparé de la mer par une barre assez élevée, nous abordons près d'une autre phanza où nous attendent des chevaux et près de laquelle une tente a été dressée pour nous depuis huit jours. Une jonque chinoise est amarrée près du bord : ces petits voiliers viennent de Vladivostok et même de la Chine et du Kamtchatka. La tente sera inutile, nous la faisons plier, et tandis que

l'on va quérir les chevaux de bât pour les provisions de la mine et pour nos bagages, nous nous occupons à déjeuner sur l'herbe, occupation digne d'un roman anglais.

Le temps passe si rapidement qu'il est deux heures quand nous montons à cheval : avec des Russes, on ne sait jamais comment le temps s'écoule. Ils ont toujours le temps, c'est un attribut divin. Nous avons 35 kilomètres à faire, jusqu'au camp établi à proximité des mines. La région est à peine habitée par quelques Coréens ; il a fallu toute la patience et l'énergie de notre compatriote pour commencer une entreprise dans ce pays inconnu. Mais il parle chinois, ses autres entreprises lui ont réussi, il a une nombreuse famille, et il a le goût de la nature ; ce sont des raisons suffisantes pour réussir ici. Il sent qu'il sera soutenu ; son beau-frère I. me parle des nombreuses sympathies qu'il s'est créées, et pourtant le Russe a bien de la peine à se livrer.

La vallée de Tiutikha est d'abord large et fertile, mais un peu marécageuse. Les alluvions forment parfois de véritables terrasses très larges, élevées de huit à dix mètres au-dessus de la rivière, qui a dû fréquemment changer de lit. C'est une riche vallée, où les Coréens cultivent avec succès le blé et diverses céréales. L'herbe, très haute en été, est un excellent fourrage pour les chevaux et le bétail. Peu à peu, à mesure que nous remontons la vallée, nous entrons dans des forêts de chênes encore jeunes, mais déjà très beaux, de hêtres et de frênes, puis de magnifiques ormeaux. L'herbe fleurit partout ; en certains endroits, ce sont de véritables champs de lis rouges et jaunes, et de roses sauvages. A dix kilomètres de l'embouchure, nous fai-

sons une courte halte à la dernière phanza que nous devons rencontrer. C'est une longue hutte comprenant écuries et étables, de chaque côté de la grande salle qui sert de cuisine, dortoir et réfectoire à une dizaine de Coréens. Cette salle est très propre; on couche sur des nattes recouvrant un plan incliné en bois, élevé d'un demi-mètre au-dessus du sol de terre battue. La cuisine consiste en une chaudière reposant sur un trépied. Autour de la phanza, ce sont des champs de pommes de terre, d'orge et de légumes, et même un champ de pavots. Ces Coréens fabriquent eux-mêmes l'opium qu'ils fument.

Nous avions songé à passer ici la nuit, s'il était trop tard; mais le temps peut changer, et ce serait doublement dommage de perdre encore cette belle fin de journée.

Les forêts continuent; dans quelques vingt ans, on pourra en tirer parti, mais dès maintenant, à quarante verstes plus haut, il y a de splendides forêts de pins, comme j'aurai l'occasion de le voir. A cause des pluies récentes, la rivière est si forte que les chevaux ne peuvent la passer à gué. Nous quittons donc le sentier habituel pour passer au-dessus d'une haute falaise rocheuse contre laquelle vient couler la rivière. Mais d'abord nous traversons des éboulis de pierres plates et anguleuses, en forte pente. Au delà, ce sont des prairies; puis les rochers viennent nous barrer le passage. Le sentier se détourne pour gravir une pente si escarpée que nous descendons de cheval. Du sommet on domine de cent mètres la Tiutikha, mais la vue est bornée par des contreforts montagneux entre des ravins escarpés. La descente n'est pas moins raide que la montée; les Chinois ont pris le plus court dans les deux

cas : ce n'est point mal raisonner; je me rappelle qu'en Afrique les sentiers des nègres ne suivaient jamais la ligne droite.

La vallée que nous avons reprise devient moins large. Devant nous s'avance une montagne assez élevée qui divise la vallée. Nous remontons un peu l'affluent de la Tiutikha, la Tantza, comme l'a baptisée M. B. à cause d'un gîte de cuivre qui s'y trouve (*Tane* en chinois signifie cuivre). Près du gué, il y a un joli paysage de bois touffus aux troncs minces, rappelant des bambous espacés. Nous ne sommes plus qu'à trois verstes du camp; mais ce dernier passage, que depuis lors j'ai si souvent parcouru, est un monde de souvenirs pour moi. Sur les montagnes des deux rives et sur une longue distance, j'ai fait connaissance de près avec la nature sauvage. Un séjour de dix semaines n'a pas épuisé la somme de ce que je voulais voir : l'homme revient si volontiers à la nature, et a tant de plaisir à lutter avec ses difficultés.

Ce soir est déjà rempli de sensations imprévues : il fait sombre, presque nuit, et les lucioles, les mouches lumineuses tracent leurs arabesques à éclipses à travers le feuillage des arbres et tout autour de nous. Cela éveille en moi un souvenir bien vif, quoique lointain : je revois la Bosnie et la vallée de Privor; je ne sais laquelle est la plus belle, Privor ou Tiutikha, mais la sensation que j'éprouve est la même qu'alors, il y a treize ans. La nature est toujours jeune, elle renaît à chaque printemps, et le cœur à sa vue peut rajeunir aussi; il n'a pas même ce retour sur le cours des ans qu'invinciblement rappelle la vue des autres hommes.

Nous poussons des cris d'appel parce que la nuit est noire et le sentier invisible, mais personne ne répond.

Enfin voici des lumières : il est dix heures, on ne nous attendait plus. Il faut pourtant que nous mangions quelque chose et que nous ayons un abri pour dormir. Grâce au sens pratique de M. B., tout est vite préparé. Nous dévorons ce qu'on nous offre, comme si déjà nous redevenions sauvages, et nous disposons nos bagages dans la tente que nous avons ramenée de la baie, et qui a été dressée sur quelques planches de pin grossièrement taillées. Malgré l'essaim de petites mouches que nous avons réveillées et qui nous assaillent de leurs piqûres, nous tombons de sommeil sur notre dur plancher, serrés l'un contre l'autre.

Hélas! à notre réveil, il pleut, et déjà des gouttes d'eau suintent à travers la mince toile de la tente. Pourtant il faut nous hâter de visiter les mines; notre compagnon, M. K., ne dispose que d'un congé très limité et nous avons déjà perdu beaucoup de temps pour venir de Vladivostok. Aussi nous partons, guidés par le maître mineur de M. B. Nous visitons une ancienne mine chinoise et divers travaux neufs par une pluie battante, et ce n'est pas très gai de passer à travers des buissons ruisselants d'eau. Rentrés vers quatre heures, il faut nous changer des pieds à la tête, et disposer nos vêtements autour du four à pain pour qu'ils puissent sécher pendant la nuit.

En quatre jours, nous avons visité un assez grand nombre de gîtes minéraux pour que M. K. déclare son inspection suffisante, et il part avec MM. B. et I. me laissant seul, pour diriger les travaux de développement avec le maître mineur M. et l'arpenteur K., tous deux russes. J'ai quelques ouvriers russes et chinois. Comme logements au camp, il y a la tente, quand il fait beau; s'il pleut, le seul refuge est la grande

phanza où logent les Russes, et dont l'intérieur renferme un petit réduit séparé pour le maître mineur et l'arpenteur. Cette phanza est à la fois cuisine, magasin, salle à manger, dortoir; on y fait le pain, on y sèche les vêtements, et elle est très sombre avec son plafond bas et ses deux petites fenêtres : le sol est la terre battue; enfin les parasites n'y font pas défaut. Il y a bien une autre baraque en construction, mais sans toiture ni plancher; le vent la balaie par-dessous. Heureusement le temps s'est mis au beau, et la tente me suffit. Cependant, en vue de l'avenir, je charge l'arpenteur de faire terminer cette baraque, en lui laissant quelques hommes; ils vont la couvrir suivant une coutume russe, avec des troncs de bouleaux fendus suivant la longueur, un peu évidés et posés alternativement de face et de dos comme des tuiles, pour faire écouler l'eau. Les Chinois, mineurs et jardiniers, occupent une autre phanza et une tente près de la rivière. Enfin il y a des bains chauds dont les Russes ne peuvent se passer.

La seule langue possible ici est le russe, et c'est une excellente école pour moi. Le maître mineur parle trop vite et mange les mots; mais l'arpenteur mesure ses paroles avec précision et divise ses phrases, les répète : vraiment voilà un homme fait pour apprendre une langue. Dieu sait si je parle mal, et avec quel accent, mais rien ne le rebute, car il aime à bavarder, et cela nous sert merveilleusement. Il me raconte des histoires de mines, rectifie celles que j'ai apprises ailleurs, car il aime à contredire; voici sa version des placers de l'Orlofka, au moyen Vitim, où il a passé plusieurs années. Ce placer si riche avait été découvert par des jeunes gens du pays; après en avoir tiré

quelques livres d'or, ils vendirent leur secret à un juif, nommé Fr., pour mille roubles chacun. Dès l'année suivante, Fr. en tirait dix-huit pouds d'or, environ 85,000 francs, et davantage encore pendant quelques années.

Au bout de quelques jours, trouvant avantage à surveiller de près les travaux et pour éviter une course de près de deux heures matin et soir, je décidai de loger à la mine principale, laissant en bas mes deux aides à d'autres occupations. Il y a là-haut une baraque en terre et en bois, dont l'intérieur est d'une simplicité curieuse. C'est une longue salle ayant la terre pour plancher, une porte basse à l'entrée, une petite fenêtre à l'autre bout. D'un côté un long plan incliné formé de troncs de bouleaux sur lequel couchent les Chinois; de l'autre, et bout à bout, cinq couchettes également en troncs de bouleaux, séparées par des *beresto* (écorces de bouleaux); elles sont pour les ouvriers russes et pour moi. La couchette du bout, près de la fenêtre, sera la mienne. Mes Russes sont des militaires en congé, qui m'appellent capitaine; ils travaillent très bien et dorment de même, je ferai comme eux. Au milieu de la chambre est un poêle; le plafond bas est en troncs de bouleaux et muni de cordes pour sécher les vêtements; il paraît que la pluie compte dans ce pays. A l'extérieur, sous un auvent, est un four avec une grande marmite. Le reste de la cuisine se fait en plein air; les bouilloires ou marmites sont suspendues à une perche maintenue en l'air par une pierre qui fait contrépoids, c'est la simplicité même. Mais la pluie ne pénètre pas dans le chalet, et comme tout l'hiver il est inhabité, il n'y a pas le moindre parasite. Avec des couvertures, on a un lit excellent, bien qu'un peu dur.

Le samedi soir, je descends de mes montagnes dans la vallée; les Russes ici ne travaillent pas le dimanche, et au camp inférieur nous tâchons de varier un peu notre menu en pêchant des truites dans la Tiutikha où elles abondent; nous parcourons la vallée, mais après les travaux de la semaine nous trouvons plus agréable, l'arpenteur et moi, de nous étendre sur l'herbe et sous l'ombrage, et de causer.

Il y a deux moyens d'accès à la mine, depuis le camp inférieur. Le plus facile est de suivre le sentier qui remonte d'abord la Tiutikha, puis son affluent de gauche, l'Indjza (ce mot, en chinois, signifie argent; à cause des mines de plomb argentifère). Dès l'entrée de ce vallon, on distingue au loin la cime rocheuse d'une montagne située exactement en face de la mine : après avoir suivi le bord même de la rivière sous les arbres, on remonte un long ravin, tantôt escarpé, tantôt presque horizontal où coule un petit torrent; la nature ici est sauvage tout à fait.

J'aimais à redescendre plutôt par les rochers qui surplombent la vallée de Tiutikha, les *sopkas* en russe; c'est un de mes Russes qui me guida la première fois. De là-haut, à travers les ouvertures en forme de créneaux gigantesques que forment les roches déchiquetées, il est curieux de voir le paysage naturel dans un encadrement de pierre. Mon guide est étonné de l'agilité avec laquelle je gravis les rochers, mais il apprend qu'en Savoie les montagnes sont bien autrement difficiles et dangereuses. La meilleure chaussure pour ce genre d'exercice est le soulier chinois tout en cuir, lacé autour des chiffons qui entourent la jambe et le pied : avec cela, on danserait sur des crêtes de rocs, pourvu qu'elles soient solides. Le mineur russe

voulait me montrer un minerai qu'il connaissait, disait-il, mais je ne trouvai rien. Il faut, paraît-il, une expérience assez longue pour ne pas faire d'erreur en minéralogie, j'en sais quelque chose.

J'avais comme chef des ouvriers chinois un vieux nommé Chia-Ouen-Haï; il avait autrefois travaillé aux mines d'argent du pays et réellement il connaissait les minerais d'argent et d'or, mais les mines qu'il me citait étaient toujours à de grandes distances. Il n'aimait pas le plomb, mais seulement l'argent et l'or. Pourtant il me conduisit un jour à un gîte de plomb assez voisin; tout à coup, je ne sais pourquoi, une terreur le prit : était-ce un esprit ou bien un tigre? Il me dit dans son jargon russe : « Loin, loin; rien, rien; en arrière : *Dalieko, malo, nazad* », et il partit, me laissant. Comme il faisait chaud, que j'étais fatigué, je ne demandais qu'à rentrer, et je songeais d'avance au plaisir de me rafraîchir en traversant la Tiutikha.

Cet homme était une sorte de fakir philosophe, toujours prêt à tout, souriant à tout, faisant tout ce qu'on voulait, portant de lourdes charges, malgré son âge. Ses cheveux gris témoignaient de ses soixante ans, ainsi que ses moustaches, car les Chinois, s'ils ont de magnifiques tresses noires, n'ont de poils que lorsque la vieillesse arrive. Il était toujours d'accord avec vous, même sur le temps qu'il ferait, et cela était désagréable, on aime un peu la controverse. Il est vrai que pour ces Chinois, le soleil ou la pluie, cela leur est égal, le peu de vêtements qu'ils portent est vite séché, et la sueur au soleil les inonde autant que la pluie. Plus on porte de vêtements, plus on a besoin d'en changer.

Chia-Ouen-Haï n'aimait pas voir souffrir les bêtes;

pour pêcher, il commençait par étourdir les vers en frappant dans ses mains où il les tenait avant de les amorcer. Il ne se fâcha qu'un jour devant moi. En montant à la mine, malgré sa charge, il cueillait des fraises précoces et me les offrait sur leur tige, ce qu'un paysan français n'eût peut-être pas songé à faire. Arrivé en haut, comme il était assis à terre pour se reposer, un ouvrier jeta à côté de lui un pic dont le manche rebondit sur sa cuisse. Sa fureur alors ne connut plus de bornes, ni de mots. Les Chinois qui se disputent ont l'air de se dévorer. Il gesticulait et criait en chinois, car son russe était incompréhensible. Je le calmai, mais réellement son muscle enflait et il souffrit plus de quinze jours. Je crois que la fatigue en fut cause plus que le malheureux pic. Ces gens habitués à endurer la fatigue et les privations toute leur vie ont en outre une dure vieillesse; mais cette colère m'empêcha de le comparer à un François d'Assise, comme j'étais tenté de le faire. Les privations forcées sont-elles plus dures que les privations volontaires? Ces Chinois me paraissent pleins de mérites, et vraiment quand on songe en outre à tous les mauvais instincts des hommes, on est encore étonné qu'ils ne se conduisent pas plus mal.

Les journées de pluie sont bien monotones à la mine. Les ouvriers travaillant à ciel ouvert; si les averses sont trop violentes, je les renvoie sécher leurs vêtements et l'on s'assied autour du poêle. Les soirées surtout seraient longues, si je ne les supprimais complètement. Après le dîner, qui est à six heures, je fais un tour au dehors, mais sans pouvoir aller loin. Lors même qu'il fait beau, le sentier monte abrupt d'un côté, descend de l'autre dans des taillis et se perd dans l'obscurité,

A sept heures, je m'étends sur ma couverture et mes troncs de bouleaux, et, loin des bruits de la ville, le silence nous endort jusqu'au point du jour. La vie est simple et frugale; nous vivons de régime plutôt végétarien : le *kacha* ou riz à l'eau, le *stchi* ou soupe aux choux aigres, le maïs en grains, les choux de mer réellement excellents, avec leur goût salin, voilà un mets qui devrait faire la fortune d'un restaurant. Chia-Ouen-Haï m'apporte de temps à autre des œufs frais, une boîte de lait condensé et une boîte de sardines. Réellement je n'ai éprouvé le désir de la viande que les premiers jours; puis, constatant son inutilité, je m'en suis fort bien passé. Comme au camp inférieur on maugréait davantage contre cette privation, j'envoyai un jour, au bout d'un mois, un de mes hommes à la chasse. Parti le soir, il revint au matin ayant abattu une biche de 120 kilogrammes que les Chinois allèrent chercher. Mais cette venaison dura huit jours à peine pour douze personnes, et le régime végétarien recommença. Au camp même, comme un fait exprès, le poisson ne mordait plus, l'eau était trop basse et trop limpide. Ceux qui mangent beaucoup ignorent le plaisir de manger avec la faim comme appétit.

Les ours sont craintifs, et les tigres vont fort loin en été; les montagnes renfermaient de nombreuses cavernes naturelles qui pouvaient servir d'abri aux ours; mais, malgré nos explorations, nous n'en vîmes point. Depuis trente ou quarante ans, la présence des Chinois exploitant des minerais d'argent de ce pays avait dû suffire à les écarter.

Le brouillard nous envahissait parfois, mais ce n'était rien quand il ne se résolvait pas en pluie. Par les pluies incessantes qui durèrent une fois presque

toute une semaine, sans livres ni journaux, sans travail ou presque, je ne découvris qu'une ressource pour passer le temps. Tandis que les ouvriers causaient ou s'amusaient avec un jeu de cartes, je passai des heures à rappeler mes anciens souvenirs de géométrie. Cette recherche absorbe l'esprit bien davantage encore que les réflexions et les souvenirs d'art ou de musique; s'il y a moins d'agrément, s'il y a même de la peine et de l'effort durant la recherche, le plaisir final est intense. La recherche en mathématiques diffère de la recherche dans l'art en ce qu'elle est enfermée en des limites et n'a qu'une solution; l'esprit travaille donc d'une manière plus concentrée pour arriver à cette solution. L'art laisse place à la fantaisie. Le beau absolu n'a peut-être qu'une solution, mais qu'il est rare! En musique, je ne connais que Mozart dont les belles pages ont quelque chose de la perfection mathématique; il n'y a rien à ajouter ni à retrancher. Les Russes ont fait d'importantes découvertes en géométrie, depuis Leibnitz, qui était d'origine slave, jusqu'à Lobattcheffsky, qui a été si heureusement complété par Riemann. Mais quel champ reste encore ouvert à l'imagination! il faudrait seulement voir de loin, de même qu'on voit mieux à distance un groupe de montagnes et les moyens d'arriver sur les cimes. Quoi qu'il en soit, je recommande les problèmes de géométrie et d'analyse, comme une distraction hors de pair, aux gens qui se trouveront dans mon cas, à ceux qui auront épuisé les autres distractions, et même à tous ceux qui le pourront.

Causant un dimanche avec M. K., je lui demandai des renseignements sur la colonisation russe en Sibérie et spécialement dans la province maritime où nous sommes. On trouvera intéressant que je rapporte les

principaux traits de cette causerie, exempte de parti pris officiel :

— La colonisation par force le long du transsibérien, disait-il, ne plaît pas beaucoup aux paysans; beaucoup rentrent en Russie. Ici ce genre de colonisation n'existe pas; on n'y veut pas plus des Russes que des étrangers; l'administration leur fait toute espèce de difficultés. Vous n'avez pas idée du formalisme de notre administration.

— C'est dommage, dis-je, dans un pays si favorable. Les Chinois réussissent toute espèce de culture; les paysans russes auraient un débouché magnifique.

— Il est impossible de changer d'un coup la lenteur des Russes, leur esprit de routine et leurs habitudes de travail. Quant à ouvrir ce pays aux étrangers, évidemment on redoute des difficultés de leur part, une fois installés. Ce sont des idées étroites peut-être, mais la première chose est de se défendre; la question est capitale pour nous.

— L'opposition aux étrangers, comme en Chine alors. Mais donnez-moi cependant quelques chiffres sur les prix des denrées à Vladivostok, et sur les transports.

— A Vladivostok, la viande vaut 1 fr. 30 le kilogramme; la farine américaine, 0 fr. 45 le kilogramme; le blé d'Odessa, 0 fr. 50; le fourrage, 0 fr. 18; le foin, 0 fr. 16; les œufs, 1 franc la douzaine en moyenne, mais non frais. Les transports par chalands chinois ne sont pas chers. De la côte à Vladivostok, on payerait 10 à 20 francs par tonne.

— Eh bien, les chiffres sont assez élevés à Vladivostok, et les Russes, avec leur organisation commerciale, pourraient produire à très bas prix.

— Par l'organisation du *mir*, vous voulez dire. Cela

ne peut se faire qu'à la longue et il faut plutôt ici l'initiative d'un homme. Vous semblez croire que le mir est un effet du socialisme, il n'en est rien; c'est le résultat de l'indivision des héritages entre frères, puis entre parents, puis dans une commune entière; et ce résultat n'est pas si admirable! A cause de la responsabilité collective, les pauvres sont les plus frappés : on leur fait payer les arriérés, on vend leurs meubles, tandis que les riches obtiennent des faveurs. Et tous les impôts retombent sur l'agriculture, alors que le commerce et l'industrie, qui gagnent beaucoup, ne sont pas frappés proportionnellement.

— Je comprends cette fois le paysan russe. Mais il n'est pas seul à plaindre. L'agriculture subit une crise partout, en France, en Australie, au Canada, même aux Etats-Unis.

— Le plus malheureux est le paysan russe. Ruiné, il travaille comme ouvrier de campagne; il est obligé de faire des centaines de verstes, en chemin de fer, en bateau, à pied, pour trouver du travail. Il dépense le peu qu'il gagne avec ces déplacements perpétuels. Savez-vous qu'il y a encore près de 80 pour 100 d'illettrés en Russie?

— Pour le moment, je constate que les ouvriers russes que j'ai ici sont les gens les plus heureux du monde; ils travaillent ferme, j'en puis témoigner, vivent frugalement, et sont gais comme des enfants. C'est peut-être bien la nourriture soignée et échauffante qui gâte nos ouvriers des villes; l'abus de la viande, des boissons; puis les distractions, le théâtre. Ils se gâtent l'estomac, et deviennent forcément aigris de caractère. La santé, c'est la joie. L'autre jour, Gavrouchka regardait une photographie que j'avais faite du chalet de la

mine, et il fit cette réflexion, digne de l'âge d'or : « Il y a même ma pelle ! »

Mais K. ne partageait pas volontiers mes idées sur la simplicité de la vie, il lui fallait du confort, et il disait :

— Il faut toujours de l'argent pour vivre, et sans plaisir la vie ne vaut rien. Moi je ne voudrais pas rester ici, il n'y a même pas de viande !

Et pour le faire discuter, je disais :

— Moi, j'admire non seulement mes mineurs russes, mais aussi mes Chinois. C'est touchant de les voir vivre ensemble sans jalousie. Et ils ont tout, de quoi seraient-ils jaloux ? Des fraises en telle quantité qu'on ne peut fouler le sol en certains points sans en écraser, des champignons, du poisson, des légumes ; leur peu de vêtements dure des années. Le pessimisme est souvent un effet de l'estomac.

Mais comme il avait l'air blessé, j'ajoutais :

— La race russe est la plus solide du monde, c'est l'avenir de l'humanité Mais pour retrouver cette solidité, il faudrait revenir aux métiers qui exigent la force physique, et au lieu de cela, nous allons au fonctionnarisme ; notre outil, c'est la plume. En France, on a un mot pour désigner les travailleurs de la plume : les *plumitifs*.

J'eus de la peine à expliquer cela en russe : « Le fonctionnaire perd la faculté de l'initiative, de l'effort ; heureux s'il garde celle de l'intégrité, et de l'idéal. »

Heureusement que K. aimait discuter ; il se fût faché sans cela plus d'une fois. Sur le mot intégrité, il trouva qu'il ne fallait pas en demander trop ; après tout, il est impossible d'égaliser tout le monde, et il faut savoir se défendre.

C'était vrai que nos montagnes regorgeaient de

baies sauvages et de champignons; la plus haute cime s'appelait même la sopka des fraises, et j'y allais souvent, non pas tant pour en cueillir à l'aise que pour étudier à la lorgnette l'immense étendue des montagnes environnantes.

A une douzaine de verstes en amont de la Tiutikha, se trouvaient d'immenses forêts de pins presque comparables à ceux de Californie. Dans notre région, ces forêts avaient été détruites, il y a dix ans environ, par un immense incendie qui dura plusieurs années, et ne laissa que des troncs carbonisés. Pour nos constructions futures, sur l'ordre de M. B., les Chinois descendirent le long de la Tiutikha un millier de troncs équarris qui firent mon admiration. Ils avaient été abattus au point où la vallée s'élargit et prend une ampleur magnifique, en amont d'une gorge longue et étroite. Ces pins paraissent former une réserve d'avenir immense pour la région.

Les Chinois profitèrent d'une crue énorme de la rivière pour faire flotter ces troncs; en temps ordinaire, le lit est encombré de gros blocs, mais la crue fut telle qu'une centaine de troncs fut entraînée par-dessus les barrages de câbles. En pareil cas, le passage à gué de la Tiutikha et des autres rivières, la Dadoucha, etc., peut devenir impossible à cheval pendant huit jours, et même à la nage le courant peut être infranchissable. Or pour aller à la baie d'Olga, notre point de ravitaillement le plus proche, à 110 verstes de distance, il y avait deux de ces rivières à traverser; il y a bien un bac chinois sur la Dadoucha, mais tout à fait près de la côte et non sur la route d'Olga.

Je doute que le lecteur s'intéresse à des paysages. Il faut les voir; alors on finit par s'identifier avec eux.

On s'identifie aussi avec les gens, on deviendrait Chinois à force de vivre en leur compagnie; déjà je constatais bien peu de différence de vêtements, de chaussures, entre eux et mes Russes, même le maître mineur; surtout lui, pourrais-je dire. Cet homme était aussi un philosophe dans son genre : si K. aimait à bien manger, M. aimait à bien dormir, et il s'en acquittait aussi bien le jour que la nuit. Je dois dire que ce n'était pas sa seule philosophie; de caractère droit et d'idées larges, en même temps que ferme et sachant raisonner, il sut même se gêner plus d'une fois pour me rendre service.

Vers le 15 août, je dus envoyer les Russes faucher du fourrage pour l'hiver; il faut pour cela une autorisation administrative, comme il en faut une pour pêcher et saler le poisson en grandes quantités.

Le 16 août, je reçus une agréable visite. Un jeune ingénieur américain, nommé C., vint prospecter des mines de plomb argentifère que je connaissais, à quelques verstes plus haut, dans un ravin de gauche de la Tiutikha. Il avait mis cinq jours à cheval depuis Olga, accompagné de deux ouvriers russes, de deux Coréens et d'un Chinois parlant anglais. Il était heureux que je fusse là, car ce Chinois sur lequel il comptait comme interprète ne parlait pas russe, et la langue chinoise dont il se servait était inintelligible pour nos Chinois, spécialement pour notre boy, le seul qui parlât russe. C'est moi qui fus l'interprète anglo-russe, et j'eus de la peine. Je dois dire un mot de ce boy, notre cuisinier au camp; il avait ceci de remarquable que, malgré sa jeunesse, il travaillait consciencieusement toute la journée, tantôt à la cuisine, tantôt à la rivière pour laver : le mot de *smart* lui conve-

nait, et il savait fort bien mettre les gens à la porte

Donc les Russes et les Coréens de C. avaient les pieds dans un tel état de fatigue que j'arrêtai tout ce monde à notre camp. Ils dressèrent leur tente, et C. vint partager ma baraque en troncs de bouleaux avec le chef mineur M. L'arpenteur K., de moins en moins satisfait de son séjour, nous avait quittés depuis quelque temps pour rentrer à Vladivostok.

Ce fut avec plaisir que j'acceptai de guider C. pour visiter sa mine, car il était Californien, et connaissait bien le Long Canyon, où j'avais passé si agréablement plusieurs années : nous avions même des relations communes.

Pour pouvoir traverser la rivière, encore assez forte à ce moment-là, il fallait couper un arbre, et je pris une hache; pour porter notre dîner, je pris Chia-Ouen-Haï. L'herbe encore humide tout le long du sentier nous trempait jusqu'aux genoux Arrivés à la rivière, nous abattîmes un jeune chêne, qui paraissait fort solide. Réunissant nos forces, à nous trois, nous le traînâmes jusqu'auprès des roches qui resserraient la rivière en un espace étroit de cinq à six mètres. Là elle tourbillonnait violemment, puis tombait en cascade un peu plus bas. Le succès couronna nos efforts, l'arbre se posa au point le plus favorable, et nous regardâmes. Sur cette masse d'eau écumante, il nous parut bien frêle pour supporter le poids d'un homme, et s'il cassait, la petite cascade risquait au moins de produire de sérieuses contusions contre les rochers.

« Non, dis-je, je ne passe pas là-dessus, je vais chercher le gué où j'ai déjà passé. »

Et je descends la rivière, traversant à la file les différents bras formés par les gros blocs et les bancs de

sable. L'eau m'arrivait à mi-corps. « Le plus simple, pensais-je, eût été de prendre un bain et de passer à la nage. » Et comme pour démontrer cette vérité, juste au milieu du dernier passage, le courant rapide et le fond glissant me font lâcher pied, je prends un bain forcé, accompagné de contusions et d'écorchures. Mais j'avais passé. Les vêtements sèchent vite au soleil, surtout lorsqu'on ne porte que le strict nécessaire, et je vins sans triompher de l'autre côté de notre pont. Le Chinois et l'Américain étaient toujours au même endroit. Ils avaient suivi avec un vif intérêt ma traversée, et ne paraissaient pas disposés à la renouveler. Tous deux fixaient le tronc de chêne. Le Chinois prit son air le plus engageant, montra le pont à l'Américain et dut dire en sa langue : « Passez le premier, je ne suis qu'un pauvre hère; à vous l'honneur. » Sa figure était si drôle que le jeune C. éclata de rire; il m'appelle et dit au Chinois, avec un accent comique et un geste de diplomate, ces quelques mots de français qu'il savait : « Après vous, monsieur ». Nous riions de si bon cœur que Chia-Ouen-Haï se décida à passer. Je crus qu'il n'arriverait pas au bout, là où le tronc était le plus mince. A son tour, C. quittant ses principaux effets passa, les pieds pendants dans l'eau. Arrivé, il me dit : « Après tout, s'il s'était noyé, la perte n'était pas grande. » Mais Chia-Ouen-Haï pensait sans doute quelque chose de semblable.

Puis nous gravîmes le ravin où le soleil acheva de me sécher. Deux chevreuils passèrent à peu de distance de nous, mais C. avait laissé son winchester sur l'autre rive de la Tiutikha. Il me plaisait beaucoup; il avait ce bel épanouissement de vie que donnent l'existence au grand air et les exercices physiques si en

faveur aux États-Unis. Il m'avoua avoir préféré souvent le *foot-ball* et le *base-ball* aux études techniques. Je pensai qu'il faut pourtant apprendre quand on est jeune, il est impossible de remplacer plus tard les lacunes de l'instruction. Les Américains le savent, et c'est pour cela que leurs milliardaires donnent tant d'argent aux universités. La force physique, il faut la maintenir, elle contribue à la force de l'esprit; mais elle se développe à son tour et produit même une sorte de rajeunissement après les études.

Quand nous rentrâmes au camp, nous mîmes tout le monde en joie par le récit de notre passage, et Chia-Ouen-Haï fut le premier à sourire en fumant sa pipe, en vieux philosophe qui sait tout. C. revint au bout de quelques jours, puis repartit pour Olga, me laissant le souvenir d'une agréable diversion, et le désir de le retrouver ici quelque jour.

A la fin d'août seulement, suivant une promesse qu'il m'avait faite, M. B. m'envoya son fils aîné qui avait voyagé avec nous de Moscou à Vladivostok. Il devait être pour moi le messager du retour, et je devais lui faire visiter les mines pour l'initier un peu à sa future carrière. Nous passâmes cinq jours à parcourir les montagnes, malgré l'inconstance du temps qui passait sans transition de la pluie au soleil. Nous eûmes des soirées charmantes au bord de la rivière. Assis sur des rochers déserts, comme dit la romance, et élevés, entre lesquels l'eau s'étalait calme et profonde, nous chantions. Ou plutôt B. me chantait des mélodies russes, l'une surtout qui convenait si bien au site sauvage où nous étions : le chant des Variagues dans *Sadko*. Les Variagues, ce sont les barbares, les héros légendaires, premiers possesseurs des steppes russes, et dont les

Kourganes, ou tombeaux, sont les seuls vestiges.

Comme j'étais arrivé à entreprendre des causeries avec M. malgré son articulation défectueuse (le départ de K. avait eu ce résultat), nous pouvions causer en russe, bien que B. parlât très bien le français. Les mines sont le sujet indiqué; M. me citait les mines de plomb de la côte : Plassoun, Préobrajénié, etc., puis celles de Kami-Oka au Japon, près de Tsuruga, le port le plus voisin de Vladivostok. Puis, comme il avait servi en Russie, il me disait que les étrangers avaient risqué beaucoup d'argent dans son pays : « Les Belges surtout, disait-il, se sont fortement engagés ; ils ont plus de 250 millions de roubles dans des entreprises russes, et beaucoup ne sont pas fameuses. » Le jeune B., qui lit beaucoup, fit cette réflexion : « Il y a une bien jolie nouvelle de Dorochewitch sur ce sujet; il l'intitule : *Invasion étrangère*. Il y a là un étonnant type d'aventurier, Katalagekine; mais ce mot est intraduisible, ce serait un peu M. des Prisons. »

Le jour du départ arriva. Ces dix semaines avaient passé comme un rêve; j'avais retrouvé ma vie de Californie, mais j'emportais d'ici un espoir plus certain de retour. Le seul inconvénient, et encore bien léger, que j'avais trouvé, était la présence de ces petites mouches, de la grosseur d'une tête d'épingle, dont la piqûre est presque aussi forte que celle des moustiques. Il paraît que c'est plutôt une brûlure. Mais ces mouches ne vous harcèlent que le matin et le soir. C'est pour la pêche surtout qu'elles sont agaçantes. Cependant je ne fis pas même usage de la *siatka* ou voile fin que m'avait donné M. B., et j'y avais si peu fait attention à côté du charme de ce séjour, que j'allais terminer ces notes sans même en parler. Ces mouches existent dans toute la Sibérie.

CHAPITRE XVII

RETOUR

A M. L. Bryner.

Nous partîmes de Tiutikha par une belle journée. Un peu au delà de la Tandza, je pris congé de mes mineurs qui fauchaient à proximité de leur tente, et paraissaient fort heureux toujours de leur séjour dans cette vallée : je doute qu'ils fussent aussi heureux dans leur régiment avec un capitaine russe.

Après avoir passé deux fois la Tiutikha dont l'eau était basse, nous fîmes halte près de la rivière pour déjeuner. Un ouvrier russe, nommé Andréi, et Chia-Ouen-Haï nous suivaient avec les chevaux de bât. Andréi préparait un tour au Chinois. Celui-ci n'avait qu'une veste bleue sur son pantalon bleu, il avait réservé sa chemise russe en cas de besoin et l'avait fixée sur le dos d'un cheval. Andréi, en route, la lui avait escamotée. Le Chinois la cherchait de tous côtés : nous lui indiquions tantôt la cime des arbres et tantôt la rivière. A la fin, Andréi la lança en l'air, et en levant la tête le Chinois la vit descendre du ciel. Il eut un geste d'effroi, comme devant un fait myst rieux, puis sourit d'un air entendu, et alluma sa pip

Nous dûmes faire halte à la grande phanza po causer avec un entrepreneur coréen qui voulait fai

la route de Tiutikha, et des faucheurs coréens : l'un de ceux-ci, avec des traits réguliers, des pommettes roses et des cheveux à la vierge, rappelait de loin Cléo de Mérode, me dit M. Ces Russes connaissent Paris mieux que nous, de réputation et par photographies.

La nuit ne fut pas gaie : à l'embouchure de la Tiutikha, les moustiques pullulaient sous la tente même, malgré la fumée du feu allumé tout à côté. Aussi nous étions debout à l'aurore. Vers sept heures parut au large le grand vapeur *Rossiya* que M. B. envoyait à notre rencontre; il devait nous conduire à la baie d'Olga où il faisait un chargement de bois. Malgré le vent debout, nous étions à Olga en moins de cinq heures, alors qu'il faut deux jours à cheval par la côte.

Olga était un pays de connaissance; les Russes savent vraiment faire l'accueil le plus large et le plus cordial. Nous allâmes visiter les mines de fer de Clarkson, à quinze verstes, et ce fut encore une charmante journée, malgré la selle chinoise tout en bois qui m'échut. De la montagne des mines on découvrait d'un côté la baie de Vladimir, et de l'autre, au loin, celle d'Olga.

Le chargement de bois menaçant de durer une huitaine de ours, — il y avait 4,000 pièces dont beaucoup pesaient plus d'une tonne, — nous profitâmes d'une nouvelle occasion que nous procurait encore M. B. Un petit bateau russe, un garde-côtes en bois, à peine plus grand que l'*Avos*, le *Storge*, venait surveiller la pêche du poisson le long de la côte. Le capitaine Hoek, un vieil ami de M. B. nous prit à son bord, et ce fut un plaisir de causer anglais avec lui. Il y a trente ou quarante ans qu'il parcourt cette côte dont, mieux que personne, il connaît les moindres récifs. Il

me donna d'utiles informations sur les minerais, notamment dans l'île de Sakhaline.

Mais tout a une fin, et nous entrâmes dans le port de Vladivostok par une pluie battante ; le premier spectacle qui me frappa fut une flotte de cuirassés et de croiseurs : deux anglais, *Glory* et *Alacrity;* deux français, *Bugeaud* et *Montcalm*, ce dernier avait conduit M. Loubet à Cronstadt; deux italiens, *Vettor Pisani* et un autre dont je ne vis pas le nom, et dix russes : *Pobieda* (la victoire), *Askold*, *Bogatuir*, *Retvizane*, etc., des noms légendaires. Le spectacle était imposant, mais la pluie ne me permit pas de le contempler longuement. Nous envoyâmes un Chinois chercher deux izvostchiks, et tandis que le jeune B. rentrait chez lui, j'allai d'abord à l'hôtel de Moscou chercher ma valise laissée là depuis près de trois mois et, trouvant cet hôtel encombré de marins, j'allai m'installer au Grand-Hôtel, où il y avait plus de place.

A Vladivostok, j'appris plusieurs nouvelles très intéressantes, dont la principale était la nomination de l'animal Alexéieff au poste de gouverneur général des provinces orientales et de la Mandchourie. Mais ce poste était élevé au rang d'une vice-royauté. L'amiral était investi du pouvoir suprême et n'avait au-dessus de lui que le tzar lui-même. De la sorte s'opérait une immense simplification dans le gouvernement : toutes les affaires qui auparavant suivaient une filière interminable pour aller à Saint-Pétersbourg, et perdaient plusieurs années pour être réglées, faute de compétence, et grâce aux intrigues, allaient maintenant être réglées sur place. En outre l'amiral était connu pour son impartialité et allait sans doute réparer le tort causé à Vladivostok par les faveurs faites à Port

Arthur et à Dalny. D'ailleurs pour Dalny, ces faveurs n'avaient pas produit le résultat attendu; ce port, qui avait coûté plus de trente millions de roubles, ne justifiait pas une telle dépense. Vladivostok allait redevenir franc de douane, et déjà les affaires s'en ressentaient réellement. Ce port est, autant au moins que Port Arthur et Dalny, le débouché naturel des produits de la Mandchourie, et cette riche province doit être pour le moment le facteur principal de la prospérité de la côte sibérienne. La Corée y contribuera de son côté, car les Coréens, de race chinoise, vivent naturellement en bonne intelligence avec les Chinois, et se soucient peu des Japonais qui voudraient diriger leurs affaires et écouler en Corée le trop-plein de leur population. Le malheur est que le Japonais paraît peu sympathique sur toute la côte asiatique.

Les Chinois ont un important commerce à Vladivostok : il y a de riches marchands chinois : on m'en cite quatre, qui ont épousé des femmes russes. Je croyais le contraire plus fréquent, mais il n'y a presque pas de femmes chinoises vivant ici avec leur famille.

Ce peuple chinois est vraiment intéressant; il est plein d'endurance et de sobriété, en même temps qu'il est intelligent et rusé; il est menteur, mais ce vice est si fréquent, et il y a tant de manières de mentir! Celle des Chinois n'est peut-être pas la plus habile (1). Je voudrais surtout connaître la religion chinoise, mais c'est la chose la plus difficile du monde, elle a tant d'aspects, et elle est si mal connue des Chinois eux-mêmes! M. B., qui parle et écrit le chinois comme un manda-

(1) Les Russes gouvernent la Chine, parce qu'ils la comprennent mieux que tout autre; il y a un rapport de race.

rin, me donne quelques idées générales sur Çakia-Mouni et Confucius.

De Çakia-Mouni paraît dériver la conduite des Chinois dans la vie; les deux vérités qu'il prêche sont : l'illusion de l'existence, et la souffrance que produit le désir. De là résulte le renoncement absolu à tout objet de la vie présente et le *nirvâna*, ou anéantissement qui supprime l'illusion et la douleur. Et en effet, le Chinois a perdu l'initiative et l'activité.

De Confucius proviennent la morale et les idées religieuses : Confucius est le continuateur de Bouddha, mais il est allé beaucoup plus loin. Bouddha avait prêché la confession comme expiation des fautes de l'homme. Confucius dit que le repentir ne suffit pas; la compensation de la faute envers Dieu ne peut être offerte que par un être pur de tout mal, donc étranger à l'homme. Or le pardon est nécessaire au monde, donc il doit venir un rédempteur, et Confucius l'annonce comme prochain, déjà de son temps. Si c'est là réellement la religion chinoise, il semblerait facile de l'accorder avec le christianisme. La logique de cette religion est aveuglante, et le vieux Koun-Fou-Tsé est un prophète, à plus juste titre que Mahomet.

Il est fort instructif pour moi de discuter ces questions avec M. B. qui est protestant, mais dont l'esprit est ouvert à tout ce qu'il y a de plus élevé dans la question religieuse. Il ne suffit pas de dire : « Dieu. *i patom nitchevo*, et après il n'y a rien », comme nous disait un jour un Russe. Au contraire, du fait de l'existence de Dieu, découlent des conséquences infinies, ou bien Dieu m'est fort égal. Il y a dans Tchekof et d'autres auteurs russes des personnages qui font effort pour être bons, mais c'est l'affaire d'un instant; l'ins-

tant d'après, ils font pire. C'est qu'en réalité ils ne croient pas : ils s'appuient sur une simple idée philosophique, celle du rapport entre les lois physiques du monde et les lois morales. Newton avait eu cette idée, et personne n'a pu la creuser plus avant, elle ne prouve rien.

A quoi bon discuter et se fâcher sur ces questions? Je comparais volontiers le sentiment religieux au sentiment musical ou au sens mathématique. L'absence de l'un ou de l'autre est une infériorité. De même qu'il serait ridicule de persécuter les musiciens pour leur musique, il est ridicule de persécuter les gens religieux pour leur religion. Il y a des provinces russes, me dit M. B. où les paysans sont musiciens dans l'âme et n'ont aucun sens pratique. Cela ne veut pas dire que ces deux sens soient contradictoires. Il y a eu des savants musiciens depuis Pythagore. Mais je rappelai à M. B. que les Arabes, qui ont manifesté leur sens artistique par leurs monuments, n'ont guère possédé plus que les paysans russes dont il me parlait, l'esprit scientifique : ils ont réduit les équations en véritable casse-têtes ou en logogriphes. Leur légende algébrique a été récemment démolie avec talent par M. Marie. Quant aux Chinois, s'ils ont le sens religieux, ils me paraissent dépourvus de tout autre, ils ne cultivent que les hiéroglyphes.

M. B. me conduisit avec son fils à sa maison de campagne, à Sedimi, en face de Vladivostok, de l'autre côté du golfe d'Amour, dans un petit paradis terrestre. Sa nombreuse famille est seule à jouir, avec celle de son beau-frère, M. I., d'un immense espace libre, sans autres voisins que quelques Coréens, à douze verstes de distance. C'est une solitude à la Robinson Crusoé,

et combien faite pour plaire à des enfants et à des jeunes gens. M. I... entretient dans cette région 450 chevaux et a installé un champ de courses. Ses fils, qui ont fini leur éducation aux États-Unis, partagent avec lui la direction de sa ferme et l'élevage de ses chevaux; ils en ont de magnifiques.

Nous nous réunissions dans la villa que Mme B. nous ouvrait si gracieusement, et ce n'est point indiscret de dire que je crus y retrouver la vie de famille. Les enfants, garçons et filles, couraient pieds-nus à travers champs et sur le sable de la grève, au grand air toute la journée, et c'était un plaisir de les en voir jouir : ils avaient des rochers, des vergers, des cavernes, des fourrés, et la mer, avec une petite île à faible distance : idéal difficile à réaliser ailleurs. Le soir, nous faisions de la musique franco-russe.

Les Russes sont avant tout sensibles à la mélodie et au chant populaire : leurs opéras favoris sont construits sur des thèmes populaires ou d'inspiration populaire. Mais je n'ai pas trouvé dans leur musique cette sensation particulière due à des recherches harmoniques que donne la musique moderne, en France, ou bien chez Grieg, et que Wagner produit avec tant d'intensité, par exemple dans la scène de mort de la Valkyrie, ou bien par ses effets chromatiques de *Tristan*, effets que le glissement serait presque nécessaire pour bien rendre. Les Russes ne sont pas très enthousiastes de Wagner; pourtant j'ai remarqué qu'eux aussi sont subjugués par certains passages, mais ils *veulent*, avant tout, leur musique. En France, Camille l laigue a si bien parlé des compositeurs russes qu n'aurai pas l'audace de les juger après lui. Chez M. on fit aussi de la musique de danse.

Il y a une danse russe qui est peut-être la plus curieuse et la plus caractéristique. Elle est très difficile, et exige une souplesse de cirque; ce serait un cancan avec beaucoup plus de caractère. On l'appelle la Kazatchok, danse des cosaques, ou la Prisiadka, parce qu'elle se danse presque dans la position assise. Elle consiste à lancer successivement la jambe droite et la jambe gauche en avant en restant accroupi le plus bas possible, et se balançant comme un roseau agité par le vent, et en cadence. On conviendra qu'il faut des muscles solides et une série d'exercices pour y arriver : le lecteur peut essayer. Les hommes seuls dansent ainsi; les femmes se contentent de les admirer en exprimant, par des gestes cadencés et gracieux, suivant leurs moyens, le plaisir qu'elles éprouvent : le spectacle est curieux et ne manque pas de cachet, surtout si ce sont des cosaques qui frappent le sol de leurs talons ferrés en faisant sonner leurs éperons d'argent. Cette danse produit alors un entraînement contagieux : bon gré, mal gré, on s'y laisse entraîner. Cet exercice est autrement viril que l'affreux *cake-walk* américain qui a l'air vulgaire, si ce n'est pire.

Je regrettais de partir, malgré la durée déjà longue de mon voyage; mais j'emmenais quelqu'un de cette famille si hospitalière : le jeune B. rentrait avec moi à Moscou par le transsibérien.

Durant ce voyage de retour, je prêtai plus d'attention à ce qui se passait dans le train qu'aux paysages sibériens. De ceux-ci, je remarquai surtout les teintes ›uges et jaunes de l'automne, et l'aspect précurseur e l'hiver que prenaient les forêts de bouleaux jaunis ; de mélèzes sans aiguilles. Le train était vraiment osmopolite : des Français, des Allemands, des Belges,

des Américains, des Anglais ; enfin un général japonais entièrement chauve, mais très gai. Les treize jours qui séparent Vladivostok de Moscou passèrent sans une minute d'ennui; les quelques réclamations des voyageurs plaintifs eurent aussi leur côté comique.

A Moscou, le jeune B. me fit visiter en détail l'église du Sauveur, la plus riche de Moscou, que je n'avais pu visiter l'an dernier. Comme il parlait français, il put me traduire en détail toutes les explications russes du bedeau. C'est ainsi que je pus voir la partie réservée à l'officiant, d'une richesse extraordinaire. Mais B. me fit une réflexion bien franche de la part d'un orthodoxe : ces églises ne sont pas faites pour prier, il n'y a ni bancs ni chaises, la foule entassée s'y heurte et s'y presse sans recueillement. Par contre, la musique est magnifique, il n'y a pas d'orgue, on a su conserver le chant grégorien telles que le réclamaient saint Thomas et saint Augustin sans l'accompagnement d'aucun instrument. Dans la galerie intérieure de l'église, il y a de magnifiques fresques dues à Verestchaguine, Markoff, Sémiradsky, etc. L'une d'elles représente saint Alexandre Nevsky recevant trois cardinaux romains et refusant l'offre du pape de se joindre à l'Église romaine. La pose est fière, le geste m'a paru orgueilleux; je ne pus m'empêcher de dire tout haut : « Ce n'est pas la seule fois que les papes ont tenté un rapprochement, et le beau rôle n'est peut-être pas du côté de celui qui refuse; la religion n'est pas de la politique. » Mais de pareils traits sont expressifs des divergences qui séparent les deux Églises, et creusent entre elles un fossé bien plus profond que la fameuse procession du Père et du Fils.

Nous visitâmes aussi le musée de peinture de Mos-

cou, la galerie Tretiakof, où sont exposés plus de 1,500 tableaux russes modernes. Certains donnent vraiment l'impression du grand art, avec des effets de réalisme intense. Tels Ivan le Terrible et son fils tué par lui, dont l'effet violent vaut surtout par l'expression dramatique des deux figures. L'auteur, Répine, est peut-être le premier peintre russe. Lui, Verestchaguine, Sourikof, Semiradsky sont représentés par des centaines de tableaux. Ce musée donne vraiment une impression extrêmement avantageuse de l'art russe. Il y a une quantité de portraits magnifiques, dont plusieurs de Tolstoï, et ceux de tous les littérateurs et compositeurs actuellement en vue. La tête de Moussorgsky, inculte et sauvage, me parut davantage celle d'un anarchiste que celle d'un paisible musicien. Mais on peut être musicien sans être paisible, disait le jeune B. Et Moussorgsky a traité des sujets terribles avec des effets musicaux réalistes. Les socialistes n'ont pas tous les figures cruelles qu'on s'imagine : en voyant le portrait d'un de ceux-là, à la tête enfantine, je me demandais si vraiment le socialisme n'est pas un état passager de l'esprit, vers la vingtième année, où il semble qu'on serait disposé à se sacrifier pour le bonheur d'autrui, parce qu'on a le cœur tout débordant. Plus jeunes, les gamins se battent pour des bagatelles; plus tard, c'est la lutte âpre de la vie, ceux qui cèdent sont battus. Le socialiste est un idéaliste dont le royaume n'est pas de ce monde. La vie humaine a besoin plutôt de courage, et l'homme le plus humble, s'il n'est pas jaloux, peut être aussi heureux que le plus riche; le bonheur, on le crée en soi et autour de soi. Un Chinois pourrait en donner de frappantes leçons.

Je regrettai de partir pour Berlin sans retourner à Saint-Pétersbourg où j'avais passé huit jours agréables à mon départ pour la Sibérie : les musées, l'Ermitage surtout, et les environs; le golfe de Finlande, Cronstadt, Peterhof sont magnifiques. Nous avions inauguré le nouveau pont Troïtzky sur la Neva, construit par une compagnie française, et qui ouvre une colossale perpective. Le jeune B. vint m'accompagner à la gare de Varsovie. L'an dernier, j'étais parti sans regrets, en indifférent. Cette fois, je crois avoir laissé des amis en Russié, et je reviendrai dans ce vaste empire, connaissant mieux les hommes et leur langue, plus à l'aise et pouvant être plus utile. Les alliances franco-russe, comme les alliances franco-yankee, ou franco-boer m'ont paru produire les plus beaux résultats. Un vieux proverbe disait : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.* Mais les pierres qui roulent brisent les pierres moussues que l'humidité décompose, et le temps n'est plus où l'on pouvait vivoter tranquillement dans un petit trou; il faut, au contraire, tourner autour du monde, devenu petit, pour se retremper au milieu des races auxquelles l'avenir semble réservé.

TABLE DES GRAVURES

		Pages.
I.	— Église de Charipova	28
II.	— Huttes de paysans sibériens	28
III.	— Batterie Ivanitzky	42
IV.	— Mines Ivanitzky	42
V.	— Irkoutsk et l'Angara	65
VI.	— Près de la frontière chinoise (ouest du Baïkal)	85
VII.	— Le brise-glaces *Baïkal*	92
VIII.	— Le lac Baïkal	96
IX.	— Près de la frontière chinoise (est du Baïkal)	118
X.	— Le port de Vladivostok	160
XI.	— Le port de Vladivostok	160
XII.	— Mandchous et Bouriates	189

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE PREMIER

De Moscou à Tomsk..... 1

CHAPITRE II

Tomsk..... 19

CHAPITRE III

Course dans les monts Saïans. Une mine d'or..... 28

CHAPITRE IV

Navigation sur l'Yénisséi. Minoussinsk..... 44

CHAPITRE V

Irkoutsk..... 58

CHAPITRE VI

La Californie de la Léna..... 73

CHAPITRE VII

Le lac Baïkal. Verkhné-Oudinsk. Le Vitim..... 90

CHAPITRE VIII

La Chilka, Striétensk..... 106

Pages

CHAPITRE IX

Le fleuve Amour. Khabarovsk..... 123

CHAPITRE X

Nikolaievsk. L'Amgoune..... 141

CHAPITRE XI

L'île de Sakhaline. Vladivostok..... 152

CHAPITRE XII

La Mandchourie..... 167

CHAPITRE XIII

Les mines de la Sibérie occidentale..... 183

CHAPITRE XIV

Les mines de la Sibérie orientale..... 200

CHAPITRE XV

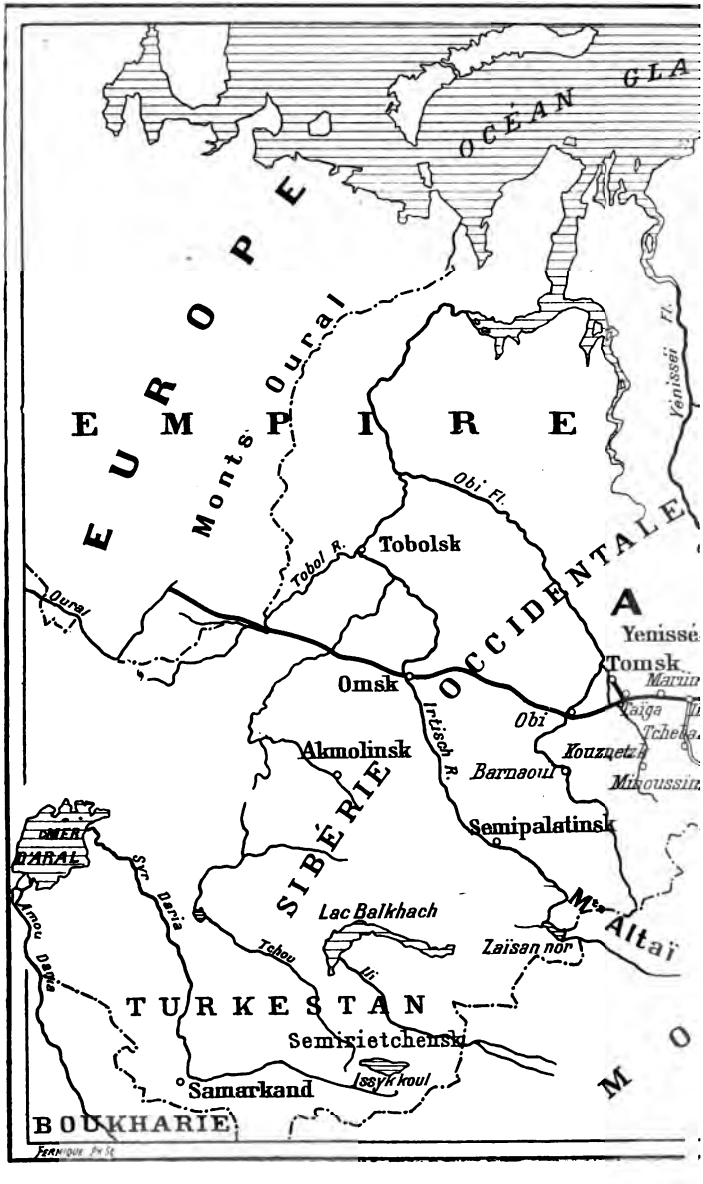
La côte sibérienne..... 218

CHAPITRE XVI

La vallée de Tiutikha..... 231

CHAPITRE XVII

Retour..... 252


OCÉAN GLA
EUROPE
EMPIRE
Monts Oural
Yénissei Fl.
Obi Fl.
Tobolsk
Tobol R.
Oural
OCCIDENTALE
A
Yenissé
Tomsk
Omsk
Irtisch R.
Obi
Kouznetzk
Barnaoul
Akmolinsk
SIBÉRIE
Semipalatinsk
Lac Balkhach
Zaïsan nor
Mts Altaï
Syr Daria
Amou Daria
Tchou
Ili
TURKESTAN
Semirietchensk
Issyk koul
Samarkand
BOUKHARIE
M O

N

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Chez les Cannibales. *Huit ans de croisière dans l'océan Pacifique à bord du yacht « le Tolna »*, par le comte Rodolphe FESTETICS DE TOLNA. Ouvrage orné de 200 gravures et de cartes, d'après les photographies et les documents de l'auteur. Un vol. grand in-8°. . . 20 fr.

Mon Tour du monde. *Les Indes — La Chine — Le Japon*, par la comtesse DU BOURG DE BOZAS. Un vol. in-8° avec 165 gravures d'après les photographies et documents rapportés par l'auteur. . . . . 10 fr.
Cartonné. . . . . 12 fr. 50

A travers l'Amérique équatoriale. **Le Pérou,** par Auguste PLANE. Un vol. in-16 avec 23 gravures hors texte et 2 cartes. . . . . 4 fr.

A Madagascar, par le Dr D'ANFREVILLE DE LA SALLE. Un vol. in-16 avec 17 gravures et une carte. . . . 4 fr.

La Carrière d'un navigateur, par ALBERT Ier, prince de Monaco. Un fort vol. in-16 avec cartes. . . 3 fr. 50

Aux pays d'Homère, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. 3e édition. Un vol. in-16 avec des gravures d'après des photographies. . . . . 4 fr.

Mission Bonnel de Mézières (1898-1900). **Deux ans chez les anthropophages et les sultans du centre africain** par R. COLRAT DE MONTROZIER. Préface de M. Camille GUY, gouverneur des colonies. Un vol. in-16 avec 24 gravures d'après des photographies et une carte. . . . . 4 fr.

Au pays des coupeurs de têtes. A travers Bornéo, par Adolphe COMBANAIRE. Un vol. in-18 avec une photographie et une carte. . . . . 3 fr. 50

Tour d'Afrique. *De Paris à Lourenço-Marques. — Au Camp des Boers. — Chasse et retour*, par Louis D'ORLÉANS. Ouvrage orné de 38 gravures hors texte. Un vol. in-16. Prix. . . . . 4 fr.

La Chine contre l'étranger : **les Boxeurs,** par le baron D'ANTHOUARD. 2e édition. Un vol. in-16 avec 22 gravures et 3 plans. . . . . 4 fr.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5147.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

MAY 27 '57 H